This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

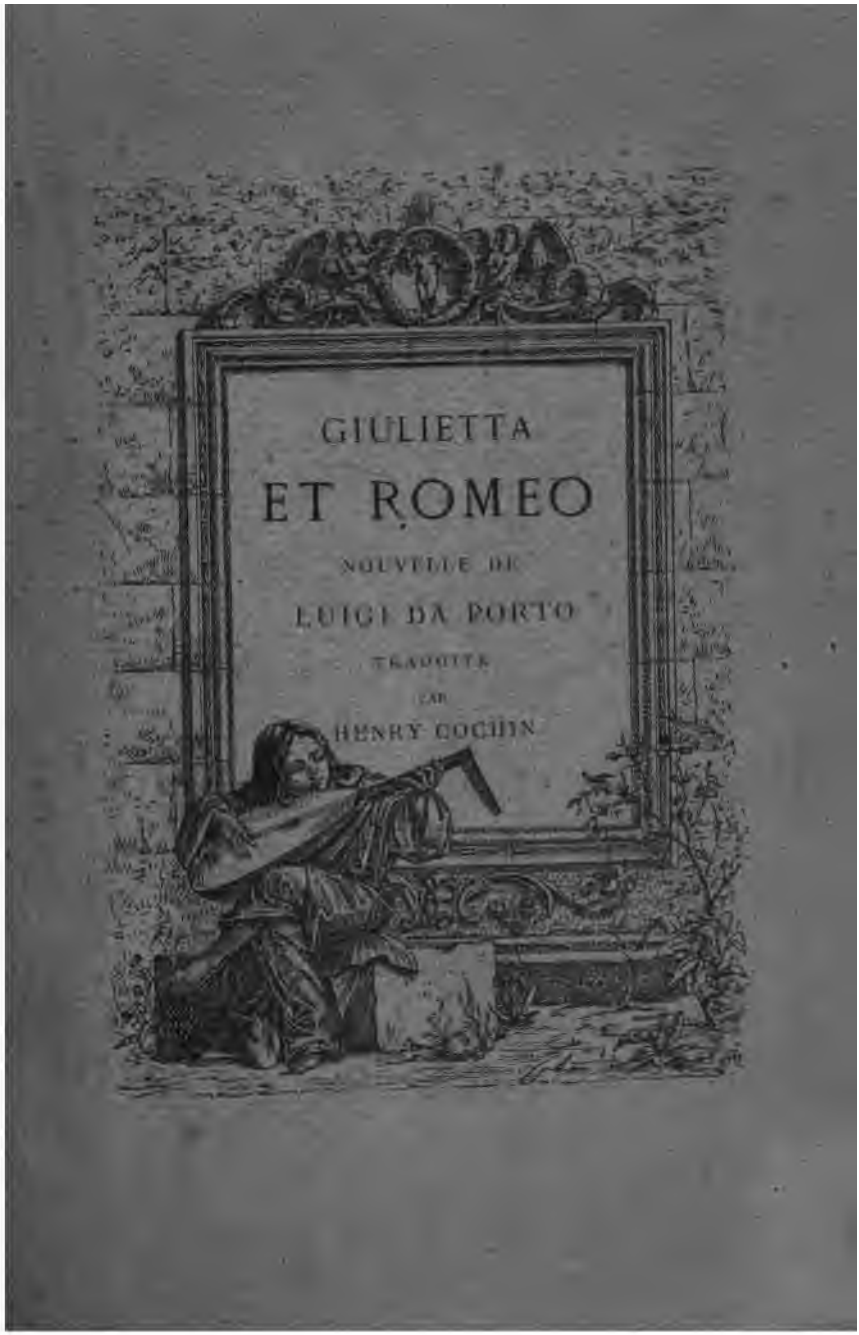
720
5.5

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE BEQUEST OF

THOMAS WREN WARD

Treasurer of Harvard College
1830–1842


GIULIETTA
ET ROMEO
NOUVELLE DE
LUIGI DA PORTO
TRADUITE
PAR
HENRY COCHIN

# GIULIETTA

# ET ROMEO

# GIULIETTA ET ROMEO

NOUVELLE DE

LUIGI DA PORTO

TRADUCTION PRÉFACE ET NOTES

PAR

HENRY COCHIN

PARIS CHARAVAY FRÈRES ÉDITEURS
Rue de Seine 51
1879

Ital 7720.5.5

HARVARD COLLEGE
MAY 18 1922
LIBRARY

Ward fund

# AVANT-PROPOS

# AVANT-PROPOS

*La nouvelle que nous publions aujourd'hui n'est point inédite, même en notre langue. Le nom de Shakespeare a eu le don d'attirer sur elle l'attention de notre siècle curieux, tandis que la patiente recherche des critiques italiens, avides de tout ce qui contribue à la gloire nationale, l'exhumait comme un des plus beaux joyaux de l'art des* nouvelliers.

*Ni l'Italie ni la France ne l'ignoraient. M. Delescluze en avait donné une traduction, à l'époque où l'école romantique remettait en honneur le théâtre de Shakespeare, dont elle eût pu sans doute suivre moins*

*légèrement les exemples. Plus tard, un des meilleurs commentateurs et traducteurs français de Shakespeare, M. Montégut, a parlé de notre nouvelle et en a cité des fragments. En donner de nouveau une traduction complète n'était point son affaire. Le conteur Luigi da Porto n'a fourni qu'indirectement à Shakespeare les éléments de son drame* Romeo and Juliet. *Il a le premier inventé ou découvert la touchante histoire des deux amants véronais, bien dignes d'être nommés, d'après l'expression dantesque, « de grands amants » (1). Mais leurs infortunes devaient toucher d'autres cœurs que le sien, et même servir d'autres conteurs plus habiles et moins naïfs, tout heureux de rencontrer sur leur chemin de telles douleurs et de telles pitiés pour émouvoir les cœurs. Quand l'Italie eut cessé d'être une terre féconde en créations, elle devint plus habile dans l'art du style et du récit, et rhabilla de somptueux et nouveaux vêtements les simples enfants de sa jeunesse.*

*C'est ainsi que la nouvelle* Giulietta e Romeo, *de Luigi da Porto, plut à Matteo Bandello qui, sur la fin du seizième siècle, était à Venise le conteur à la mode ; il la trouva touchante, mais sans doute un peu nue et un peu simplette dans sa toilette à l'antique ; il en fit un long et verbeux récit, dûment décoré de beaux discours,*

*(1) Voir la note I à la fin du volume.*

*d'amples descriptions et de* concetti *fins et distingués. Au sortir de ses mains, elle ressemble aux dames de cette époque, si pompeuses et si dignes, sous leurs étoffes raides d'or, si bien guindées dans leurs manches bouffantes, et leurs collets empesés et droits (1).*

*C'est notre nouvelle ainsi parée que connut Shakespeare; et encore est-il à croire qu'il ne la connut pas dans la langue du Bandello; c'est grand dommage, car, malgré maintes critiques, cette langue est fort belle. Elle ne lui arriva que par une traduction en vers anglais qui paraît faible, ampoulée et mauvaise; aussi est-ce bien son génie qui créa le drame de Roméo et Juliette, qui sut dépouiller d'un travestissement inutile les simples figures des deux amants, et les voir vivants, tels que les avait pu voir la terre d'Italie, tels que les avait rêvés le conteur Vicentin Luigi da Porto.*

*L'instinct puissant de la vérité qui guidait Shakespeare l'a ramené naturellement aux conceptions primitives de da Porto; son drame a bien plus de rapports avec notre nouvelle ignorée du quinzième siècle qu'avec les déguisements postérieurs où nous la voyons passer. Aussi, quelque sûreté que semblent avoir les raisonnements des critiques shakespeariens, nous sommes-nous un instant demandé si l'inspiration directe de*

*(1) Voir la note II à la fin du volume.*

*Shakespeare n'avait pas été puisée dans la nouvelle de da Porto.*

*Cependant nous ne nous sommes pas à arrêtés cette hypothèse; d'abord aucune preuve matérielle ne nous paraissait possible; puis les discussions qu'il nous eût fallu faire nous eussent entraînés bien loin hors du cadre de cette étude que nous limitons à l'Italie et à la Renaissance. L'histoire des pièces italiennes de Shakespeare est la partie la plus obscure de la critique shakespearienne, et en sera un jour peut-être la plus féconde; peut-être apportera-t-elle la certitude dans des questions douteuses, et surtout dans la question de la personnalité de Shakespeare, que l'Angleterre et l'Amérique commencent à agiter.*

*A ce point de vue même, nous ne pensons pas avoir fait un travail inutile en remettant en lumière une des sources d'un drame shakespearien. Il se trouve en même temps que nous avons rencontré une des plus belles nouvelles du quinzième siècle italien, un des plus charmants tableaux de l'exquise civilisation de cet heureux siècle. Dans l'étude dont nous l'avons fait précéder, nous n'avons pas eu la prétention de présenter un tableau complet de la Renaissance italienne, point n'est besoin de le dire; le côté historique, moral, religieux, ne pouvait trouver sa place dans des notes aussi rapides; nous avons voulu*

*déterminer seulement les influences esthétiques et littéraires qui pouvaient au quinzième siècle former l'esprit d'un auteur ou d'un poète et le préparer à la production d'une œuvre artistique. On a fait souvent le procès à la Renaissance italienne, prétendant qu'elle ne sut pas tenir son idéal moral aussi haut que son idéal esthétique; nous pensons qu'il y aurait bien à dire sur ce sujet; les temps sans art se vantent souvent d'être plus moraux que les autres, et, partageant leur erreur, Platon chassait les artistes de sa république idéale; mais nous croyons que la Renaissance italienne pourrait citer autant de vies exemplaires qu'aucun des siècles du moyen âge, et nous ne pensons pas que Boccace, qui était bien un homme médiéval, pût passer pour un modèle des vertus. Nous ne donnons pas les Malatesti et les d'Este comme des âmes pures et dégagées du vice; mais nous ferons observer qu'ils continuaient au quinzième siècle les fâcheuses traditions de leurs ancêtres, auxquelles seule l'influence esthétique de la Renaissance put ajouter quelque grâce et quelque délicatesse. Il y a pour sûr, dans bien des hommes de la Renaissance, un étrange contraste entre une nature basse et de hautes aspirations; encore faut-il aimer ce temps où l'on ne voit pas un homme qui n'ait au moins un désir de la beauté. Cette recherche d'ailleurs n'a pas*

*grand'chose à voir dans le travail que nous avons entrepris : nous avons choisi un sujet parfaitement pur et noble ; il était légitime, nous a-t-il semblé, de prendre du quinzième siècle ce qu'il eut de plus pur et de plus noble. Nous n'avons pas la prétention que nos lecteurs connaîtront l'histoire du quinzième siècle ; nous croirons avoir réussi pleinement, si nous avons pu leur donner un instant l'impression du temps délicieux dont nous avons parlé, et les mettre en bonne disposition pour lire la belle nouvelle de Luigi da Porto.*

*Nous ne pouvons terminer ces lignes sans exprimer notre reconnaissance à ceux qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils ou de leur concours, en première ligne à M. Giovanni Magherini-Graziani, de Florence, et à M. Fernand Calmettes, qui a consacré ses soins aux illustrations de notre volume.*

*H. C.*

# PRÉFACE

# PRÉFACE

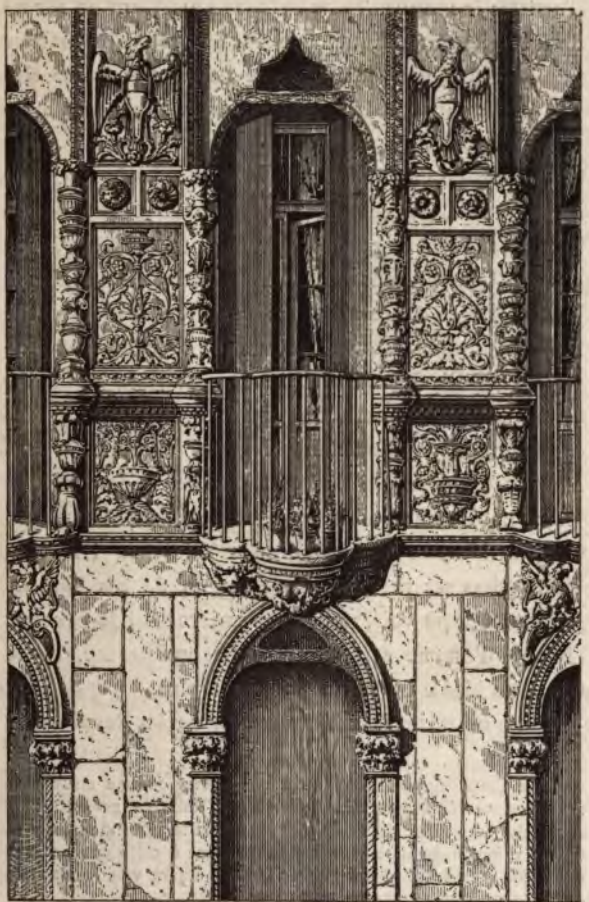
## I

Luigi da Porto naquit le 10 août 1485 à Vicence (1), Son père, Bernardino da Porto, né d'un noble sang (2). pouvait citer parmi ses ancêtres des noms chers aux Vicentins, — et avait rehaussé encore l'éclat de sa race par une brillante union. Madonna Lisabetta Savorgnana (3), sa femme, sortait d'une de ces illustres familles qui, des monts du Frioul, étaient bientôt descendues dans la somptueuse Venise.

(1) Voir la note III à la fin du volume.
(2) Voir la note IV à la fin du volume.
(3) Voir la note V à la fin du volume.

Luigi da Porto reçut ainsi dans le sang qui lui fut donné l'héritage des mérites singuliers que la pompe vénitienne et les libertés municipales avaient développés à travers de glorieux siècles dans les familles nobles de la Vénétie. Il passa sans doute son enfance dans un de ces palais exquis et petits, aux proportions architectoniques parfaites, aux sobres ornements, que la majestueuse construction du XVIe siècle a pu supplanter, mais non remplacer.

Vicence, que Venise elle-même nommait au XVIe siècle la *ville des Palais,* et que l'art magnifique des Palladio et des Scamozzi a vêtue de marbres blancs et plantée de colonnades, n'a guère gardé l'aspect qu'elle devait présenter au temps où y naquit notre Luigi da Porto. Mais, pour qui sait prolonger ses promenades errantes dans les rues tortueuses des vieux quartiers, Vicence peut offrir encore plus d'un modèle de la gracieuse simplicité qu'aima la première Renaissance. Si je voulais me faire une idée de la maison où a pu naître et vivre Luigi da Porto, je quitterais les larges voies dont Vicence est fière et je m'enfoncerais dans des ruelles obscures, derrière la majestueuse *Basilica* où se réunissait jadis le Grand Conseil de la ville opulente. Là, dans la *Contrada della Luna,* je m'arrêterais devant une étroite façade, qu'un rayon de soleil éclaire en se glissant entre les toits, dessinant par une ombre précise les fines et élégantes sculptures qu'y modela la main



d'artistes inconnus. Trois balcons s'avançant en forme de trèfle jettent obliquement leur ombre sur le marbre jauni par le temps; une porte basse, à la voûte élégante, s'appuie sur deux piliers quadrangulaires sobrement historiés de quelques sveltes arabesques. Des deux côtés de la porte, deux vases au col mince, gravés en bas-relief, laissent échapper les bras délicats de ces branches grêles de rosiers qu'aimaient à dessiner Pérugin ou Raphaël dans son enfance. Enfin, comme pour jeter une idée doucement mélancolique dans la grâce riante qui nous charme, ces mots français sont inscrits sous les fleurs : « *Il n'est rose sans espines.* » Cette maison est celle de Pigafetta, qui fut un des compagnons de Magellan, le grand explorateur des mers inconnues (1). Dans cette gracieuse demeure, le vieux navigateur se reposait de ses hardis travaux. Tel aussi j'aime à me figurer le palais où Luigi da Porto passa ses premiers ans : sur un de ces balcons étroits il eût pu voir, pour la première fois, se pencher l'image d'on ne sait quelle belle amoureuse, de la Giulietta idéale où son cœur se complut.

Nous ne voyons, trop souvent, de la Renaissance

(1) La *Casa Pigafetta,* que nous avons prise comme un type de l'architecture domestique dans le nord de l'Italie au xv^e siècle, fut construite vers 1460. On rapporte que Pigafetta la fit modifier plus tard et y mit la dernière main en 1481. C'est à cette époque sans doute que Marin Sanudo la vit, car le chroniqueur vénitien raconte qu'on y travaillait encore lorsqu'il passa à Vicence.

italienne, que son apogée et sa décadence. Nous ne la concevons que dans le temps des guerres meurtrières, de l'éclat des puissants, de la domination du génie; nous lui donnerions volontiers pour types le pape Jules II, Michel-Ange et Titien; nous lui supposons quelque chose de violent, d'âpre et de terrible dans sa grandeur; à la voix du belliqueux pontife résonne un cliquetis d'armes, tandis que le grand Florentin foudroie le monde du regard de son *Moïse,* et que Venise s'enivre des couleurs enflammées du vieux maître à barbe blanche. Nous voyons la Renaissance comme un de ces temps où l'homme s'empare de la plus haute puissance qui lui soit dévolue ici-bas, où le génie s'exalte jusqu'à effrayer les regards, et semble tenter la destinée qui ne le veut point si grand. Aussi, dans la puissance des hommes qui ont vécu alors, apercevons-nous quelque chose de désespéré, — le signe d'une lutte impossible où l'être mortel ne peut avoir le dessus; nous prévoyons le jour où Rome la magnifique va tomber à sac sous les mains des hideux barbares que conduisaient Fründsberg et le connétable de Bourbon, où Venise va perdre l'empire des mers, où les artistes vont laisser périr l'art, misérablement incapables de suivre les traces trop hardies de leurs grands devanciers. Raphaël va mourir à trente ans, léguant à la postérité les chambres du Vatican, comme un testament que nul n'osera recueillir; Titien va

déposer, à quatre-vingt-dix-neuf ans, un sceptre souverain que personne ne relèvera, et Florence fera bien de pleurer Michel-Ange, car avec lui elle perdra le dernier fleuron de sa glorieuse couronne. Aussi il y a dans ce moment sublime comme un présage de mort; il semble qu'une fois de plus les enfants de lumière aient voulu dresser jusqu'au ciel je ne sais quelle Babel, et se soient vus foudroyés et confondus.

Mais il y a quelque chose de plus pacifique dans le charme de la première Renaissance; à peine reposés des terribles secousses du moyen âge, les hommes semblent doucement prendre possession d'eux-mêmes, et, tournant autour d'eux des regards curieux et avides de savoir, ils ne rencontrent objet qui ne les charme et ne les attire. Nés sur une terre bénie où la nature sourit et où le ciel ne blesse pas, — ils regardent avec volupté la beauté de la terre, et s'enivrent de la musique de leur langage et de la naissante splendeur de leur art. Douce est la vie pour eux, et plus d'un sans doute aurait justifié ces mots que Vasari applique à un grand artiste : « Il mena une vie splendide. » — « *Visse splendidamente!* »

Puis sous les ruines, dans les broussailles, dans l'ombre des nécropoles, ils retrouvent l'antiquité; le génie antique, — qui a pu se cacher, mais n'est jamais mort sur la terre d'Italie, — leur sourit à travers les

âges, et leur révèle le secret de sa beauté et de son éternelle jeunesse. Nous sommes loin du temps où Pétrarque pleurait sur les informes débris du forum romain, où les meurtrières forteresses s'étaient emparées de l'amphithéâtre des Flaviens, et où les machines de guerre broyaient les délicats rinceaux des chapiteaux ioniens; l'antiquité a parlé aux Italiens du xv^e siècle, et un soin religieux recueillit les débris où le culte populaire honorait la Muse romaine.

Papes et princes, condottieri et paysans s'inclinent en profond respect devant les marbres mutilés qui leur révèlent une beauté nouvelle et un idéal inconnu. Les plus hardis capitaines n'ont pas de soin plus cher que de se former de vastes bibliothèques, et de faire déterrer dans la poudre des monastères les livres du temps passé. Dans cette ardeur, dans cet enthousiasme, il n'y a pas cette mode, cette affectation, cette pédanterie qui nous gâtent la Renaissance française; avec une naïveté sublime et des joies ineffables, les Italiens du xv^o siècle virent se dresser devant eux, éternellement jeune, l'image de l'antiquité.

Infessura raconte un fait qui peut servir de mythe à la Renaissance italienne, et, certes, ce mythe est de telle grâce, que les anciens ne l'eussent point renié. C'était le 18 avril 1485, — quelques mois avant la naissance de notre Luigi da Porto; — le bruit court dans Rome que des ouvriers lombards, en creusant le

long de la voie Appienne, ont découvert un sarcophage romain; c'était une tombe de marbre blanc, ornée de quelques simples sculptures, avec ces seuls mots gravés : IVLIA FILLE DE CLAVDIVS. Quand la tombe fut ouverte, un spectacle étrange s'offrit aux yeux émerveillés; c'était, — dit le chroniqueur, — une admirable fille de quinze à seize ans, et, soit par l'effet des onguents précieux, soit que le temps n'eût pas osé s'attaquer à elle, sa beauté resplendissait d'une inaltérable fraîcheur, et son sourire ressemblait au plus doux sommeil. La rosée des jeunes ans n'avait point quitté ses joues, ses beaux cheveux noirs flottaient sur ses blanches épaules. — La foule, émue d'enthousiasme, souleva la lourde bière de marbre et la porta au Capitole, qui, pour les fils des Quirites, est resté, depuis les jours des Césars, le lieu du triomphe et de la gloire. Là commença une longue procession; — le peuple entier vint admirer l'inénarrable beauté de la vierge Romaine; il restait silencieux, la contemplant longuement; car sa beauté, disent les chroniques, était mille fois plus grande que celle des femmes de nos temps. Enfin, la ville fut si grandement agitée de la sublimité de ce spectacle, que le pape Innocent VIII s'alarma, et, craignant qu'un culte païen et impie ne vînt à naître sur le corps souriant de la belle Julia, il la fit dérober nuitamment et ensevelir en secret. Mais le peuple Romain ne perdit jamais le souvenir de la

beauté antique qui avait passé devant ses yeux (1).

De même, dans le cercueil entr'ouvert de la Rome Éternelle, les hommes du xv^e siècle avaient vu, souriante, la beauté antique. Laissons à des pédants à prouver qu'ils la comprirent mal, qu'ils ne la connurent pas assez ; ce n'est qu'aux temps bas, convenons-en, qu'appartient l'analyse minutieuse, la scrupuleuse imitation, pour tout dire, le *pastiche;* les Italiens du xv^e siècle n'imitèrent pas l'antiquité, — ils vécurent en elle, et, l'accommodant à leurs mœurs, à leur religion, à leurs connaissances nouvelles, arrivèrent à l'état d'esprit exquis et unique, que nous pouvons admirer en eux et envier sans espérer l'atteindre jamais (2).

Un jeune homme qui, comme Luigi da Porto, arrivait à la vie à la fin du xv^e siècle, devait trouver autour de lui des hommes ornés de toutes les grâces et de toutes les cultures. Les noms qu'il entendait déjà prononcer devaient être ceux du Trissino, Vicentin comme lui (3), de Girolamo Fracastoro, le médecin-poète Véronais, qui égala par moments la majestueuse rudesse du vieux Lucrèce (4). Pour lui parlaient les

(1) Infessura n'est pas le seul chroniqueur qui nous ait conservé la belle histoire de *Julia, fille de Claudius*. Matarazzo et Nantiporto en ont fait mention aussi, en changeant seulement quelques détails. Dans des choses de cette nature, la couleur des cheveux importe peu.

(2) Voir la note VI à la fin du volume.

(3) Né 1487, mort 1550.

(4) Girolamo Frascatoro naquit en 1483.

maîtres florentins Marsilio Ficino (1); Angelo Poliziano (2); pour lui chantait l'Ariosto (3), dont s'enorgueillissait Ferrare, et qui recevait les rois de ce monde dans l'humble et ravissante demeure où une fière modestie a gravé le fameux :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus!

L'art renaissait aussi vraiment alors; secouant les entraves que lui imposaient les derniers *Giotteschi*, il suivait fièrement la voie que lui avaient ouverte les Masaccio, les Pier della Francesca, les Luca Signorelli, les Pietro Perugino, les Ghirlandaj, les Lippi, les Botticelli (4). Ghiberti (5) gravait sur le bronze des poèmes grandioses, Donatello (6), Mino da Fiesole (7), assouplissaient le marbre à leurs idéales fantaisies. Les Bellini (8), l'école de Murano, faisaient pressentir à Venise

(1) Né 1433, mort 1499.

(2) Né 1454, mort 1496.

(3) Né 1474, mort 1533.

(4) Masaccio, né à S. Giovanni in Valdarno en 1402, mort en 1429. Pier della Francesca, né en 1420?, mort en 1506?. Luca Signorelli, né à Cortona en 1441?, mort en 1523. Pietro Vannucci dit Il Perugino, né à Città della Pieve en 1446, mort en 1524. Domenico Bigordi detto del Ghirlandajo, né en 1449, mort en 1498. Frà Filippo Lippi, né 1412?, mort 1469. Filippino Lippi, né 1457, mort 1504. Alessandro Filipepi dit Sandro Botticelli, né 1447, mort 1510.

(5) Né 1378, mort 1455.

(6) Né 1386, mort 1466.

(7) Né 1431, mort 1484.

(8) Gentile Bellini, né 1426, mort 1507. Son frère Giovanni, né 1427, mort 1516.

les splendeurs du Titien et du Véronèse. Il n'était pas une ville, pas une bourgade où des hommes convaincus, ardents, ne pressentissent des formes nouvelles, ne cherchassent des conceptions inconnues. Le monde semblait préparer l'éclosion de grandes choses, et, fier de sa fécondité, se reposant en elle, attendre avec joie un sublime enfantement (1).

J'ai toujours aimé à me figurer en rêve les années juvéniles de ces enfants de la Renaissance, drapés dans leurs beaux costumes, et entendant des discours parfaits, où il ne se raisonnait que d'art, de sagesse antique, de beauté et parfois aussi d'Amour. Comment leurs âmes, frappées sans cesse de l'harmonieux concert d'une langue élégante, n'eussent-elles pas résonné à leur tour dans ce mode si pur où leur jeunesse avait été accoutumée? — Peu soigneux de leur gloire, et tout entiers à la joie de vivre et de jouir de la beauté du monde, ils n'ont point eu soin de nous dire les souvenirs de leur enfance ou l'histoire de leur vie : ne nous suffit-il pas de savoir qu'ils sont nés sur la terre bénie d'Italie, et que leur jeune esprit a été baigné dès l'aurore, comme des rayons d'un soleil bienfaisant, de l'enthousiasme heureux de leur temps? ne nous suffit-il pas de savoir qu'ils ont vécu dans ces merveilleux centres de culture intellectuelle et d'exquise bonne com-

(1) Voir la note VII à la fin du volume.

pagnie dont nos efforts peuvent à peine se représenter l'image?

Urbino (1), ville de Romagne, était dans toute l'Italie, au xv^e siècle, citée comme l'Éden des bons esprits et des élégants cavaliers. Là se donnaient rendez-vous, dans le gracieux palais des ducs de la maison de Montefeltre, tous ceux pour qui les arts et les lettres avaient réservé leurs couronnes, tous ceux qui, par l'élégance des mœurs, la grâce du langage, la culture de l'esprit, visaient à cet idéal du parfait cavalier, entrevu par les artistes du xv^e siècle, et que le monde semble depuis avoir perdu de vue. Tout ce que nous savons de l'adolescence de Luigi da Porto, c'est que, recueilli à la mort de son père par un vieil oncle, il fut envoyé à Urbino pour y parfaire son éducation de gentilhomme, et y cueillir cette *fior di cortegiana* qui ne fleurissait de tout son éclat que dans la petite ville de Romagne. Faisons-lui compagnie et voyons-le pas à pas suivre la large route romaine qui le menait à travers l'opulente Ferrare, où les princes de la maison d'Este attiraient de l'Europe entière les artistes et les gens de lettres; voyons-le traverser Cesena, où se fondait déjà la somptueuse bibliothèque des Malatesti, ces aventuriers lettrés, dont la tête étrange au front bas, gravée sur les médailles, pose son étrange problème

(1) Voir la note VIII à la fin du volume.

*Héliog Dujardin.* *L. Fiedes imp*

aux analysateurs de la figure humaine; voyons-le passer sur le vieux pont romain le cours rapide de l'étroit Rubicon, laisser derrière lui Rimini, sur sa droite San Leo et Maiuolo, les âpres forteresses juchées face à face sur des roches escarpées, et, quittant à Pesaro la côte Adriatique, gravir lentement la longue route où l'air devient plus pur à l'approche des sommets neigeux de l'Apennin, où la musique des torrents aux eaux claires serpente le long des coteaux ardus.

Voici Urbino, ceint des larges murs de brique que l'ingénieux Fra Carnevale a bâtis solides pour Federigo da Montefeltre. Hélas! Federigo lui-même n'est plus là; ses peuples et son fils le beau Guidubaldo pleurent encore le bon prince, le vaillant capitaine, l'artiste incomparable; il gouverna sagement ses sujets, il mit sa loyale épée au service des justes causes et il sut en remontrer aux plus habiles architectes pour construire son palais, fleur de l'art de la jeune Renaissance, où l'âme se complaît comme dans un temple grec, tant l'harmonie des proportions, l'exquise convenance de toutes les parties, la sobriété élégante des ornements, caressent doucement les regards, le reposent et l'endorment dans un rêve délicieux. Federigo n'est plus là; et son fils, le charmant Guidubaldo,

un enfant de vingt ans, va mourir bientôt à son tour, laissant à ses peuples l'admiration de sa beauté et le regret de ses vertus. Aujourd'hui, après trois siècles passés, dans les villages de l'Apennin, au delà de Sant' Angelo in Vado et de Castel Durante, au fond de l'âpre vallée de la Massa Trabaria, on voit gravés, sur les murs des églises, le mâle profil du vieux Federigo et les traits délicats de ce Guidubaldo qui semble avoir été trop beau et trop parfait pour la terre; — les vieux paysans, parlant de ces temps que l'on ne reverra plus, répètent en hochant la tête : « C'était dans les jours des bons Ducs! »

C'est à la cour de Guidubaldo que Luigi da Porto fut envoyé, et, pour qui a lu les éloges enthousiastes que tous les contemporains ont écrits de ce prince, il est certain que le jeune gentilhomme Vicentin ne pouvait trouver un modèle plus parfait de toutes les grâces du corps et de l'esprit. Bembo (1), qui avait été le maître et l'ami de Guidubaldo, chargé plus tard de faire son éloge funèbre, ne peut trouver la force de garder jusqu'au bout la gravité cicéronienne qu'il s'était proposée : on sent l'émotion le gagner à mesure qu'il parle de ce prince, de cet élève, de ce fils chéri qu'il a vu mourir à la fleur de son âge, de sa beauté et de son intelligence. Il l'appelle « *puerum pulcherrimi, suavissimique oris* », le compare au fils de la Mère des Grâces,

(1) Voir la note IX à la fin du volume.

à Achille, qui était le plus beau des Grecs; l'on voit poindre une telle douleur sous les fleurs d'éloquence antique que le vieux maître répand sur la tombe du bien-aimé Guidubaldo, que l'on se sent touché et prêt à répandre des larmes aussi, sur cette cruelle mort, qui a fauché au printemps de ses ans un être gracieux et beau comme l'étaient les héros grecs.

Il s'est trouvé un homme grâce à qui nous pourrons pénétrer dans la cour de Guidubaldo de Montefeltre et nous asseoir dans les vastes salles du palais ducal d'Urbino, avec notre Luigi da Porto. Celui qui nous en ouvre les portes est Baldassare Castiglione, Mantouan de naissance et qui, — se sentant près de mourir et voyant dégénérer le monde, — a laissé dans son *Cortegiano* le souvenir des entretiens délicats dont il avait joui tout jeune à la cour d'Urbino (1). C'est une sorte de dialogue des morts que le *Cortegiano*, et Castiglione nous avertit que presque tous les hommes qu'il va nommer ont privé dès longtemps la terre de leurs vertus et de leurs singuliers mérites. Suivons pourtant l'ingénieux Mantouan; mais suivons-le en tremblant, car voici venir d'abord le hautain Canossa (2),

(1) Le comte Baldassare Castiglione naquit en 1478; il mourut en 1529. On voit encore sa sépulture dans l'église Santa Maria delle Grazie près de Mantoue avec une épitaphe de Bembo.

(2) Luigi di Canossa, sorti d'une famille illustre qui se vante d'avoir été celle de la fameuse comtesse Mathilde, fut évêque de Bayeux en Normandie et cardinal. Un Canossa est aujourd'hui archevêque de Vérone et cardinal.

cardinal de la Sainte Église Romaine, et pour qui Michele Sammicheli (1) construisit à Vérone un splendide palais, où l'on lisait, gravés en profonds caractères, ces mots : « *Procul hinc estote profani.* » Puis voici venir Giuliano de' Medici, que le peuple décora, comme Lorenzo, son père, du nom de *Magnifico*, et que Michel-Ange a sculpté en face du *Pensieroso*, dans la chapelle de S. Lorenzo, à Florence. Près de lui sourit l'aimable Bernardo Dovizi, qu'on appelait le cardinal Bibbiena, et qui le premier accommoda à la langue toscane les fictions de la comédie latine. Voyez ci-auprès les deux guerriers gênois Federigo et Ottaviano Fregosi, dont la ville Ligure fit plus tard deux Doges. Autour d'eux, librement groupés, voici les guerriers, les poètes, les lettrés, Nicolo da Bari, Pietro da Napoli, l'Unico Aretino, fra Serafino.

Au milieu d'eux, debout, les yeux au ciel, Bembo, la poitrine inondée de sa longue barbe, parle, et les échos de sa langue sonore résonnent dans les vastes salles aux sobres sculptures. Le doux Guidubaldo, pâle et déjà malade, joue avec ses longs cheveux blonds. Mais elle baisse tristement les yeux, cette belle jeune duchesse, cette Elisabetta Gonzaga, chantée par les poètes; car Bembo parle de l'Amour, et son amour, à elle, s'enfuit lentement vers les ombres éternelles. Bembo parle toujours, — sa voix s'adoucit

(1) Né 1484, mort 1559.

et se voile; il a quitté les amours terrestres, il a cessé de chanter les joues roses, les blanches épaules et les doux baisers; sa pensée monte au ciel, il évoque dans une sublime apostrophe l'éternel amour qui gouverne le monde, et l'on croit entendre Platon, dont les abeilles emmiellaient les lèvres, quand le vieux sage, éperdu dans sa contemplation, s'écrie en levant ses tremblantes mains : « *Amor! Amor divino!* »

Tous se taisent; elle se tait elle-même, cette vive Emilia Pia, dont les alertes moqueries ont voulu arrêter d'abord l'élan surhumain du vieux Bembo; vaincue par la vue de l'Amour divin, elle baisse ses yeux brillants et se renferme en sa pensée, car il a dit vrai celui qui la nomma « *Magni animi, multi consilii femina!* »

Puis on se lève en silence, et, en quittant l'appartement de la duchesse, en traversant la galerie voûtée que supporte l'élégant balcon, on voit pâlir et vaciller les flambeaux sous un souffle matinal; car la nuit a passé dans ces propos sublimes, et l'aurore se lève glorieuse, illuminant les montueuses campagnes de ses premiers rayons, et réveillant les chants des oiseaux dans les bosquets sombres encore.

Voilà ce que l'on voyait et voilà ce que l'on entendait à la cour de Guidubaldo de Montefeltre, duc d'Urbino, à l'entrée du XVIe siècle. Voilà la compagnie, voilà les leçons qu'un soin ingénieux avait préparées au jeune Luigi da Porto lorsqu'il quitta sa ville de Vicence. C'est bien à Urbino qu'il pouvait savoir comment un gentilhomme arrive à mériter ce suprême éloge des vieux Italiens, la *cortegiania*.

Dante déjà appelait Virgile : « *Anima cortese Mantovana* (1) », et, au venir de la Renaissance, comme toutes les choses et tous les mots s'affinaient, ces paroles *cortese*, *cortegiano*, *cortegiania*, prirent un sens plus exquis encore. Rien ne paraît plus beau à ces raffinés de la culture intellectuelle et de la grâce physique, que de vivre et de paraître achevé dans une des petites cours princières de ces temps, de plaire à un de ces princes qui se délectaient dans la beauté du corps et de la pensée. Jamais, je crois, l'homme n'aspira aussi ardemment à la perfection humaine que dans les premiers jours de la Renaissance italienne. Beaux cavaliers, vaillants guerriers, lettrés parfaits, artistes passionnés, — ils renfermèrent tous ces mérites et toutes ces grandeurs sous ce nom de *Cortegiano* qu'ils cherchaient tous à atteindre par excellence. Et l'on savait bien alors qu'à la seule cour des Montefeltre

(1) Dante, *Enfer*, ch. II, v. 58.

pouvait être conquise la grâce suprême de la *Cortegiania* (1).

Tous les hommes qui ont vécu à Urbino sous les deux derniers Montefeltre ont gardé dans leur âme un profond souvenir de cette merveilleuse société, qui ne put avoir de pareille au monde que l'école de Platon. Tous ont parlé d'Urbino comme du lieu où leur âme s'éveilla à la vraie beauté, à la rare culture de l'esprit, à l'idéal de l'Amour et de la perfection. Sans doute cette société ne fut pas sans effet sur l'âme délicate et ignorée qui devrait avoir pour gloire, à travers les siècles, d'avoir conçu et enfanté la sublime et amoureuse histoire de la Giulietta et de son Romeo, sur Luigi da Porto.

Il faut écouter les histoires d'amour que l'on contait à la cour d'Urbino, telles que les rapporte l'excellent Castiglione; — il faut savoir ce que de telles histoires pouvaient faire naître de pensées dans l'âme d'un jeune Italien du xv^e siècle, pour mesurer ce que Luigi da Porto put sentir, tandis que le grand Bembo parlait, et que la belle Emilia Pia l'écoutait. C'est en lisant les amours de Lancilotto que Francesca di Rimini se laissa baiser les lèvres par Paolo Malatesta, — « et ce jour-là ils ne lurent pas plus avant. » — C'est

(1) Ces choses nous paraissent être d'assez grande importance et assez étrangères surtout au monde facile où nous vivons, pour qu'on n'ait point à nous reprocher de nous y être trop longuement complu.

dans la quintessence de leur gracieuse culture que les Italiens puisaient la grâce et la chaleur de leur passion.

Celui qui écrit ces lignes était à Urbino il y a un an ou peu s'en faut; il rêva bien longtemps dans ce palais, vide et désert,—jadis couvert des fresques de l'audacieux Toscan Pier della Francesca, jadis peuplé des Montefeltre, des Medici, des della Rovere, des Bembo, des Canossa, des Bibbiena; — c'est dans ce palais que Donatello modela ses madones, que l'enfant Rafaello Sanzio suivait les pas de son père Giovanni et lui broyait les couleurs; — c'est là que le fameux *cartolaio* florentin Vespasiano da Bisticci réunissait des précieux manuscrits et des livres rares, si beaux, qu'il s'arrête par moments en les énumérant, et s'écrie en extase : « *E che lettere! e che libri! e come degni!* (1) »

Si un passant a pu réunir ainsi devant lui les hommes admirables qui ont vécu dans ce merveilleux palais, s'il a gardé de cette méditation et de ce rêve un souvenir qui ne s'effacera plus, — quelle empreinte dans

(1) Vespasiano da Bisticci, célèbre *cartolaio* ou libraire florentin qui fut occupé de la formation de toutes les principales bibliothèques d'Italie. Il a laissé un livre intitulé : *Vita degli uomini illustri del secolo* XV. Aucun livre ne donne mieux le caractère et, pour ainsi dire, le parfum du XVe siècle italien. Il fut imprimé pour la première fois en 1839, par les soins du cardinal Angelo Mai. Les dates de la naissance et de la mort de Vespasiano sont 1421-1498.

l'âme a pu en recevoir un homme de la Renaissance, plein de l'ardeur sublime de ce temps admirable, quand on pense qu'il a eu le bonheur de voir ces hommes et de les entendre !

Ayant à parler de celui qui a écrit *Giulietta e Romeo*, — nous avions à nous demander comment son âme se forma à la conception de la beauté et de l'Amour. Nous pourrons mieux comprendre à présent comment il a aimé, comment il a agi dans la lutte de la vie, comment il a souffert, et comment il a conçu ce récit, qui vivra toujours comme le poème de l'Amour, de la souffrance et de la mort.

## II

En quittant la cour d'Urbino, Luigi da Porto rentra dans sa patrie; il devait y trouver bientôt l'occasion de voir de près la guerre, dont il avait pu apprendre les principes à une cour où régnait le fils du grand capitaine Federigo da Montefeltre. Vicence venait de tomber aux mains de l'empereur Maximilien. Surpris par la défaite de Ghieradadda, les Vénitiens avaient dû se retirer, et, ne songeant plus qu'au salut de leur ville, ils avaient abandonné la plus grande partie de leurs possessions de Lombardie. Un traître d'ailleurs, un certain Lionardo Trissino, s'était offert à guider les Impériaux à travers de montagneux défilés jusqu'à

Vicence. Les Vicentins firent peu de résistance; portés à la mollesse par le site gracieux de leur ville, qu'arrose le limpide Bacchiglione, par le doux climat de leur contrée, par leurs richesses, leur longue inaction, ils se soumirent aux troupes du prince d'Anhalt, comme ils s'étaient soumis aux Vénitiens, et ils eussent vécu en paix sous ce joug nouveau, si le poids n'en fût bientôt devenu insupportable. Les exactions et les violences des Impériaux insurgèrent les plus pacifiques. Les chefs de la cité se réunirent en secret, parlèrent de résistance, de liberté; parmi les plus ardents on remarqua Simeone da Porto, oncle de notre Luigi; de vastes dépôts d'armes furent réunis dans sa maison. Un esprit de guerre et de révolte courait par les rues de la ville amie du repos. La jeunesse s'enivrait des souvenirs passés d'indépendance et de gloire; elle s'indignait de rencontrer partout les soldats ennemis. Un jour, Luigi da Porto, jeune et plein d'une ardeur patriotique, se prit de querelle avec un de ces soldats et le blessa grièvement; c'était le signal de la révolte. Les Impériaux cherchèrent le jeune téméraire sans le pouvoir découvrir; les duretés de l'oppression vinrent à leur comble, et les Vicentins, à bout de patience, mandèrent en secret à Venise qu'on les vînt secourir et qu'on les aidât à secouer une servitude odieuse. Les *provveditori* Vénitiens, qui étaient à Padoue, prompts à répondre à cet appel, sortirent avec 9,000 fantas-

sins, 600 hommes d'armes et 2,500 cavaliers; le 9 novembre 1509, ils mettaient le siège devant Vicence. Le prince d'Anhalt, se voyant enserré entre une armée redoutable et un peuple irrité et hostile, ne voulut point tenter la lutte, et fit prier Simeone da Porto, qui jouissait dans Vicence d'une grande autorité, d'aller pour lui négocier au camp vénitien les meilleures conditions possibles; puis, ayant obtenu la vie pour lui et les siens, il se retira, laissant les Vicentins fêter joyeusement leur délivrance.

Luigi n'avait pas encore goûté les âpres jouissances de la guerre, mais son âme jeune s'était enflammée à l'idée de la gloire et du combat. Aussi accepta-t-il avec joie d'honorables propositions de service qui lui furent faites par les *provveditori* Vénitiens, et se hâta-t-il de rejoindre à Lonigo, dès les premiers jours de janvier 1510, les milices de la Sérénissime République.

La guerre réserve à ceux qui se consacrent à elle d'autres traverses et d'autres épreuves que celles du danger et de la mêlée; une âme qui verrait avec calme la mort en face peut souffrir bien souvent de la vie monotone des camps, que ne vient point relever l'espoir de la gloire et l'ivresse de la bataille. C'est cette souffrance que devait connaître Luigi da Porto. Envoyé sur les confins du Frioul, sur des frontières sans cesse menacées par l'ennemi, mais où il y avait peu d'espoir de briller dans les grands combats et de se

faire un nom dans les batailles rangées, — il dut assujettir son ambition aux dangers obscurs des escarmouches ignorées, et consumer les années de sa belle jeunesse dans des travaux indignes de lui. Deux fois seulement, à Cormons et à Gorizia, il eut l'occasion tant désirée de porter plus haut la renommée de ses armes; il s'y montra, — au témoignage de Bembo et de Mocenigo (1), intrépide capitaine, et prouva que la valeur et la témérité même n'étaient pas étrangères à son âme, dont la mansuétude et l'humanité avaient été célébrées par les peuples du Frioul.

Un jour enfin, Luigi put croire que son mérite se pourrait signaler dans de plus grandes entreprises. Sur la frontière du Frioul, — où les Impériaux ne s'étaient jusqu'alors montrés qu'en escadrons volants, — des forces nombreuses se réunissaient, et, avisés du danger, le *provveditore* Giovanni Vitturio et le capitaine Baldassare Scipione avaient massé autour de Gradisca des forces plus compactes. C'était le 10 juillet 1510, à l'aube. Une forte armée en bon point, et résolue, était sortie de Gradisca et s'avançait prudemment pour chercher l'ennemi à travers un pays accidenté et tout sillonné de vallées obscures, favorables aux embuscades. La journée s'avançait, et l'on n'avait point encore aperçu les Allemands, quoique de nombreux

(1) Voir note IX à la fin du volume.

éclaireurs eussent occupé les sommets et les lieux découverts. Pourtant des sentinelles postées sur la colline qui domine Manzano agitent un rameau vert dans la direction du midi; da Porto s'en avise; il court aux chefs, les avertit; aussitôt la colonne se replie sur elle-même, prend un chemin détourné, presse le pas, et tombe à l'improviste sur un gros d'Allemands, qui, surpris, se laissent mettre dans une complète déroute.

Enivré par la victoire, Luigi da Porto combattait au premier rang, s'avançait jusqu'au milieu des ennemis, et, comme l'ange du combat, s'entourant de morts et de blessés, se frayait un chemin à travers la mêlée. Mais la Fortune fut contraire à son courage : un Allemand lui porta à deux mains un terrible coup d'épée à la tête; frappé au menton, la lèvre coupée, l'os brisé par la violente estocade, il tomba comme un mort sous les pieds des chevaux, foulé par les vaincus qui reculaient pas à pas, par les vainqueurs qui s'avançaient en furie.

La nuit venue, quelques soldats vénitiens, que la joie du succès n'avait point empêchés de ressentir une grande douleur en voyant tomber leur jeune capitaine, vinrent aux rayons de la lune le chercher parmi les morts. Ils le trouvèrent : sa brillante armure était souillée de sang, son beau visage défait par le fer meurtrier; il vivait encore pourtant, et, pieusement,

ses soldats le portèrent au camp, et là les héros de la sanglante journée sentirent leurs yeux triomphants se mouiller de larmes, et le vaillant Vitturio, *provveditore* de la République, contemplant tout meurtri et comme inanimé ce corps que l'aurore avait salué si beau, dit « que la victoire lui était odieuse, puisqu'elle lui coûtait un si grand prix ! »

Luigi da Porto ne mourut pas, mais sa noble âme, privée de tout ce qui avait été la douceur de sa vie, ne fit plus qu'aspirer vers la délivrance de ses peines. Sa beauté, dont il était fier, était perdue, — douloureuse perte, perte dont nous comprenons à peine la douleur, — car pour nous qu'est-ce que la beauté au prix de ce qu'elle paraissait dans les hauts temps des arts et de la pensée ? Mais surtout la force de la jeunesse était brisée chez celui qui avait vu si flatteuse la vie s'ouvrir devant lui. Sa blessure ne se ferma jamais ; malgré les soins d'un docte médecin, Marco di Lazzara, qui le pansa d'abord dans une petite église voisine du champ de bataille, puis le suivit à Udine et de là à Venise, il ne retrouva jamais sa vigueur épuisée, et, à l'âge de vingt-six ans, l'âme pleine de sève et redondante de jeunesse, il se vit condamné à la vie solitaire d'un infirme.

Pendant dix-huit années, Luigi da Porto devait traîner cette malheureuse existence. Il se retira à Vicence sa patrie, où la pitié et le respect entourèrent son malheur, mais presque tout son temps s'écoulait

dans la solitude champêtre de Montorso, où il avait une villa. Les belles-lettres, seules, furent pour son âme délicate une consolation; dans le naufrage de tous ses écrits, une ou deux lettres sauvées nous apprennent quelle docte correspondance il entretenait avec Bembo, son ami et son soutien dans l'infortune. Ainsi de loin il put suivre le mouvement fécond qui entraînait son temps et développait l'exquise pensée de ce xv^e siècle qu'un auteur italien appelle « bienheureux » : « *Quel beato cinquecento!* »

Il est à croire que nous ne possédons qu'une faible partie des écrits de Luigi da Porto. Les cinquante-neuf sonnets et les quinze madrigaux imprimés en 1539, par Francesco Marcolini, à Venise, sont nés pour sûr dans la première jeunesse de Luigi, et ce n'est pas à ces travaux poétiques, sans doute, qu'il fait allusion dans la dédicace de la nouvelle que nous publions aujourd'hui.

Les « *Lettere storiche* » que nous possédons aussi donnent une meilleure idée des talents de Luigi da Porto. La narration est vive, serrée, semée de curieuses anecdotes; le style est facile et sans prétention. Mais, après tout, s'il y a là pour l'historien des guerres vénitiennes une précieuse source de documents, on n'y trouve point une œuvre littéraire importante, ni rien qui puisse assigner à da Porto une place éminente parmi les historiens du commencement du xvi^e siècle.

Certes nous n'avons pas là l'image parfaite de cet homme dont Bembo aimait le génie, et dont il a dit, en vers vraiment émus :

« Porto, qui emportes avec toi toute ma joie — en quittant si vite et nous et la vie ; — que ferai-je ici sans toi, et quand — entendrai-je jamais chose qui me réconforte ?

» Je t'envie, toi qui regardes nos sentiers tortueux — de ta voie droite, toi qui as chassé — les terrestres affections, et je vais t'appelant — bienheureux et vivant, nous misérables et morts.

» Hélas ! pourquoi le soleil ne hâte-t-il pas ce jour, — où je rendrai l'âme et où je m'en irai au ciel, — orné en si peu d'heures de tant de lumières ?

» Dans ce ciel où, laissant sur terre son beau voile — fait séjour avec l'éternel roi — celle dont j'ai reçu la plaie que j'aime encore et que je cache. »

Les pleurs de Bembo sur la tombe du jeune homme qui venait de mourir s'adressaient-ils seulement à l'auteur de *Giulietta e Romeo?* C'est ce que nous ne pouvons savoir ; on peut le croire pourtant, et cette douce histoire a dû plaire au cœur du poète amoureux. D'ailleurs, Bembo montre à da Porto l'estime qu'il faisait de sa nouvelle dans une lettre du 9 juin 1524 :

« A votre lettre je ne réponds autre chose que ceci :

» Si je faisais peu de cas des compositions des autres

» hommes, — ce qui n'est pas, et que Dieu m'en garde!
» — toujours j'en ferais beaucoup des vôtres. Aussi,
» quand il vous plaira que nous parlions ensemble *de*
» *votre belle Nouvelle,* je prétends vous faire voir qu'il
» en est ainsi. »

Pour nous, qui ne connaissons guère de da Porto que sa *belle Nouvelle,* elle suffit pour lui marquer une place touchante et illustre parmi les poètes qui sont morts à la fleur de l'âge et qui ont laissé, en quittant la terre, comme un parfum de la tendresse et de la grâce de leur âme. *Giulietta e Romeo* est bien un poème en effet, et c'est bien un poète qui fait mouvoir devant nos yeux ces personnages vivants, cette société réelle, — où se déroule l'éternelle histoire de l'amour et de la mort.

Pour le bien comprendre, ce poème, il faudrait connaître l'histoire des délicates amours que da Porto a voulu tenir voilées, et dont le voile n'est que très discrètement soulevé par une lettre adressée à « sa très digne ennemie et dame », « *a sua degnissima nemica e donna.* » Ce mot suffit-il pour guider nos recherches? nous suffit-il aussi de savoir qu'elle se nommait Ginevra, que c'est sous ce nom du moins que da Porto semble s'adresser à elle dans quelques-unes de ses poésies? — Il nous en faut contenter, et nous ne voyons pas de raison de suivre les pas de quelques indiscrets critiques qui ont cherché cette belle Gine-

vra parmi toutes les Ginevre qui vécurent à la fin du xv^e siècle, et ont cru la reconnaître dans Ginevra Rangona di Gonzaga, fille de Madonna Bianca Bentivoglio.

Nous savons ce qui nous importait le plus : Luigi était aimé; en partant pour le combat, il recevait « de sages et amoureuses recommandations », il entendait « de douces prières », et au plus fort de la mêlée, dit-il à sa dame, il songeait à ménager sa vie : « *raccordandomi delle vostre sagge ed amorevoli ammonizioni e dei dolcissimi vostri prieghi.* » Ce connaissant, nous pouvons laisser là les incertains vestiges qu'on pourrait encore recueillir sur da Porto et sur sa belle Ginevra, et nous reporter à la *Nouvelle,* qui nous représentera sans doute l'image vraie de ces deux grands amants, mieux et plus vivement qu'aucun document que nous puissions découvrir (1).

C'est que, dans Romeo et dans Giulietta, da Porto nous a vraiment laissé le type du cavalier amoureux, de la dame aimée, telle que le pouvait concevoir la Renaissance. L'Amour est de tous les temps, mais sur

(1) Bembo, qui semble n'être resté étranger à aucun moment de la vie de son ami, a peut-être fait allusion à ces amours dans un sonnet qu'il ne nous a pas paru inutile de citer. On le trouvera à la fin du volume, dans la note IX, que nous consacrons à Bembo. Le poète amoureux semble se réjouir de voir son ami succomber aux flèches d'Amour, et lui dit :

« Se Marte v'ha tra' suoi più cari figli,
« Difendervi d'Amor non potrete anco ! »

tous les siècles il ne répand pas également ses dons, et les Italiens de la Renaissance en étaient riches. Voyez-les dans leur beauté, tels que nous les montrent la peinture et la sculpture de ces âges; fut-il jamais des hommes plus dignes d'aimer et d'être aimés?

A Orsammichele, à Florence, Donatello a sculpté un saint Georges qui est l'image parfaite du cavalier idéal tel qu'on le conçut au xv^e siècle, d'un de ces merveilleux *condottieri*, beaux, braves, lettrés et toujours amoureux, dont l'admiration naïve des chroniqueurs fait souvent ce suprême éloge : « Vraiment, il semblait un saint Georges. » — « *Che pareva proprio un San Giorgio.* »

Il est debout, campé fermement sur ses jambes nues, svelte, élégant; serré dans une cotte à l'antique qui dessine sa taille cambrée, la main appuyée sur un bouclier, la tête haute, il regarde droit devant lui, dans le calme de la force et de la beauté; il porte une peau de lion aux épaules comme Hercule, la croix sur son écu comme un chevalier chrétien, il se repose des travaux accomplis, et attend le danger nouveau sans le craindre et sans le braver.

Donatello a bien mis dans cette statue toute la pensée de son temps, toute la grâce, la force, la confiance de son « bienheureux » xv^e siècle. Ce saint Georges, c'est bien le cavalier idéal de l'Italie Renaissante, c'est bien le *condottiere* heureux qui règne du

Heliog. Pujardin

haut en bas de l'Italie; c'est l'hôte de la cour d'Urbino, c'est da Porto, ou, si vous voulez, c'est Romeo.

Et la Giulietta? Nous la pourrons trouver sur les murs de Santa Maria Novella, où Domenico del Ghirlandajo a peint l'histoire de la Vierge; nous la pourrons chercher dans les fines peintures d'un Pier della Francesca; ce sera, si vous voulez, la femme que le père de Raphaël peignit dans la *casa Santi*, à Urbino; ce sera quelqu'une de ces fines têtes qu'on voit gravées sur les médailles par un Pisanello ou un Sperandio. — Mais notre rêverie nous guidera plutôt en France, dans l'ombre d'un musée de province, où bien rarement le pas d'un curieux viendra nous déranger; là nous nous pourrons asseoir en contemplation devant la véritable image d'une Giulietta dolente et abandonnée.

C'est une petite tête en cire; elle fut, dit-on, modelée par Raphaël lui-même. Comment, par quelle aventure est-elle venue là? peu importe. Elle est un peu penchée, grave, immobile; elle ne pleure pas. — Il est, dit Shakespeare, un point dans la douleur où l'on est « au delà des larmes ». Qui redira l'intime douleur, l'irréparable désespoir qui se lisent sur ces traits d'enfant aux yeux si doux? ou plutôt qui peut le dire mieux que Luigi da Porto dans ces simples paroles : « De quel cœur devint la pauvre jeune fille! toute femme qui aime bien, se mettant par la pensée

en un semblable malheur, se le peut aisément imaginer. » Et pourtant, pour qui sait voir, derrière cette douleur désespérée il y a le souvenir d'un grand bonheur passé. C'est là une femme qui a beaucoup souffert, mais qui a beaucoup aimé. Dante a dit, dans des vers fameux, qu'il n'est plus grande douleur que se rappeler dans la misère les temps heureux. Il a dit vrai; mais pourtant le bonheur passé, quand il a rayonné sur l'être tout entier, ne triomphe-t-il pas de la douleur elle-même; et, à travers les tourments, ne vient-il pas encore parfois chanter sa grande hymne de force et de reconnaissance? En lisant les malheurs de deux grands amants comme sont Romeo et Giulietta, malgré l'immense pitié dont on se sent l'âme envahie, n'arrive-t-il point de les envier malgré tout au milieu de leurs douleurs; et ne voudrait-on pas les leur prendre pour acheter le bonheur qu'ils ont eu?

L'histoire de l'amour heureux caresse notre pensée, mais la lasse souvent, comme une invraisemblance ou comme une monotonie. L'histoire de l'amour malheureux touche, au contraire, au fond de notre cœur, ces fibres humaines de pitié et de sensibilité qui résonnent si fort. Nous voyons l'éternel contraste entre le bonheur entrevu, presque atteint, et l'incurable infirmité de notre condition, qui ne nous permet de le toucher que par intervalles, et ne nous laisse sentir toute sa

douceur que quand nous le voyons s'enfuir. Heureux pourtant nous trouvons après tout ceux qui ont pu goûter même un moment de si hautes joies; il y a en elles quelque chose qui ne s'efface jamais, une force qui domine toutes les forces contraires, et qui, alors même qu'elle semble succomber, triomphe. Quand même le prisonnier porte des fers pesants, il est maître de son âme, et sa liberté vit. Quand même aussi l'infortune nous accable, le souvenir du bonheur possédé ne meurt point, et nous sommes les maîtres du malheur qui nous frappe.

Combien ces idées semblaient plus faciles et plus naturelles aux âmes délicates qui savaient porter hardiment leur pensée et leur parole sur l'Amour, cet éternel objet des rêves de l'humanité, qui savaient parler de lui sans confusions impures et sans fausses pudeurs! L'idée de l'amour ne s'était point abaissée, son nom n'était point souillé par le voisinage des appétits brutaux, des calculs honteux. Il était dans sa fraîcheur et sa virginité ; on ne rougissait pas d'intituler un livre : « *Dialoghi ne' quali si ragiona d'amore,* » et d'emprunter les mots et les pensées du divin Platon. Alors aussi l'âme délicate d'un poète rencontrait sur son chemin l'image d'un Romeo et d'une Giulietta.

Romeo et Giulietta sont restés, même dans nos temps, l'image idéale des amants. Tels da Porto les

avait rêvés, tels ils sont encore, tels les a conservés le grand Shakespeare lorsqu'il les a vêtus des draperies de sa sublime poésie. Shakespeare a changé les alentours, il a composé à la mode de son génie les figures secondaires, parents, amis, nourrices. Il a agrandi la figure du moine frère Lorenzo et ne lui a pas laissé la bonhomie et le fin bon sens du capucin italien. Il a mis une violence et une âpreté dans son Capulet, qui ne pouvait se trouver dans Antonio Cappelletti, *signor festoso e piacevolissimo.* Puis, au lieu du riant paysage italien qui sert de fond de tableau à la peinture de da Porto, il a peint un décor sombre avec l'âpreté saxonne; dès le début de sa tragédie, dans les sarcasmes que se lancent les serviteurs des deux maisons ennemies, on sent une violence qui conviendrait mal aux élégants Italiens du « *beato cinquecento* ». Enfin on entend les accents railleurs de cette mélancolie du Nord, nourrie dans les brumes de l'île Bretonne, et que Shakespeare a su toujours faire résonner par un brusque contraste à côté des plus suaves paroles; Marcuccio Guercio, à peine indiqué dans la *Nouvelle* italienne, est devenu le mordant Mercutio; c'est de son propre fonds que Shakespeare a tiré cette femme vieillotte et prosaïque, cette satyrique figure de *la Nourrice,* dont il n'a guère pu trouver l'idée dans la « caméristé de pâte épaisse, » « *la fante di grossa pasta,* » dont parle da Porto. Il y a aussi quelque chose

de plus sanguinaire et de plus sauvage dans les moments guerriers de son drame ; on sent comme un souvenir des crimes qui ont ensanglanté l'Angleterre de son temps, et la cruauté d'Élisabeth a jeté une ombre sur son esprit. On pressent dans ce cliquetis d'épées l'âpreté de Cromwell et les massacres qui souilleront les guerres des Cavaliers et des Têtes-Rondes. On est loin du doux ciel de la Lombardie et des gracieuses imaginations de la Renaissance italienne.

Là où Shakespeare s'écarte encore de son modèle italien, c'est dans la langue qu'il fait parler à ses personnages : l'histoire du style de Shakespeare est encore à faire ; la souplesse de son merveilleux génie se pliait à tout, et sa langue sait devenir douce ou âpre, gracieuse ou sévère. Mais pourtant, en somme, il parlait une langue serrée et précise ; un sens profond est condensé dans chacun de ses mots, et sa pensée, si vaste qu'elle soit, se renferme en termes brefs et significatifs. — Bien différente est la langue italienne, telle que la parlaient les *favellatori,* les conteurs de la Renaissance, telle que la sait parler encore le *contadino* Toscan, lorsque, revenu d'une première défiance, il se laisse aller à conter à l'étranger, qui l'écoute ravi, ces histoires douces et mélancoliques qui le charment encore comme elles charmaient ses pères. La langue familière dont se sert da Porto marche d'une allure facile et relâchée, comme un homme qui irait sous un

beau ciel par une contrée délicieuse, s'arrêtant aux charmes de la route, cheminant droit devant lui, mais sans presser son pas, heureux qu'il est de goûter l'air tiède et les splendeurs de la nature. Ce langage est simple et orné à la fois; peut-être tous les ornements lui semblent-ils naturels; jamais on n'y sent la préoccupation du bien parler ou la recherche du *style noble;* on n'y sent qu'une habitude de la beauté, si l'on peut dire, qui rend comme familières les plus hautes formes de la pensée; il y a un apparent abandon des règles du bien dire, ou même des règles de la composition; les redites sont fréquentes comme dans une conversation; les phrases sont longues, libres, insoucieuses parfois des rigueurs de la grammaire; l'expression semble venir d'elle-même sans effort, mais elle s'élève parfois et saisit la pensée par une simplicité et une justesse que l'étude la plus soigneuse n'atteindrait point. La phrase se serre parfois pour arriver à l'émotion, à la force : mais jamais elle ne se brise pourtant dans ces formes entrecoupées, exclamatives, brusques, qu'aiment les peuples du Nord; même dans l'excès de la douleur ou de la colère, la pensée se glisse malgré elle dans ce beau moule de la phrase italienne, si ample et si gracieuse.

La *Nouvelle* de da Porto, passée à travers une traduction anglaise dans le drame de Shakespeare, s'est aussi modifiée d'après les besoins naturels du théâtre,

même le plus libre. L'action s'est concentrée, elle a pris cette rapidité, cette unité que la brièveté même des représentations théâtrales rend nécessaires. Ce qui s'étendait en plusieurs scènes s'est resserré en une; — les mois sont devenus des jours et les jours des heures. De plus, des épisodes sont nés; des caractères secondaires se sont développés; mais ceux que Shakespeare a maintenus dans le plein jour où les avait mis da Porto, ceux dont il a conservé tous les traits et respecté la primitive image, ce sont Giulietta et Romeo.

Giulietta est toujours la même, et ceux qui l'ont aimée dans Shakespeare la retrouveront dans le charmant récit de da Porto, et verront qu'elle était née au jour, dans sa grâce parfaite, avant que le grand poète la connût. Giulietta n'est pas la timide jeune fille, réduite par une société vieillie à un rôle de naïveté et de réserve que lui impose une vague connaissance du mal et une habitude sociale qui devient loi. Giulietta sait ce que vaut le don de son cœur; elle voit venir hardiment, et avec une chaste confiance, l'amour qui s'offre à elle. Elle ne cherche point à lui résister, pas même à se cacher lorsqu'elle en a reçu les atteintes; mais, comme le dit da Porto, « elle délibère en elle-même de se donner tout entière », et, de fait, c'est bien tout entière qu'elle se donne. Elle a conçu du premier coup l'Amour dans sa sérénité, dans sa pure beauté; elle s'abandonne à lui en toute simplicité.

Romeo, au contraire, — délicate conception de da Porto, que Shakespeare a suivie, — Romeo semble ne pouvoir que s'élever par degrés à la hauteur du sentiment que son amante a saisi tout d'abord; son âme ne s'est pas trouvée aussitôt assez dégagée pour voler d'un vol aussi hardi; Giulietta lui a révélé le vrai amour où il veut s'efforcer d'atteindre; mais il en connaissait d'abord un autre, qu'il croyait vrai aussi; Shakespeare n'a point inventé cette Rosaline que cherchait Romeo au bal des Capulets, lorsqu'il aperçut pour la première fois Giulietta; da Porto l'avait rêvée avant lui, et avait vraiment décrit ainsi l'âme de l'homme, lorsqu'au début de la vie il applique à mille objets divers, dignes ou indignes, sa puissance d'aimer, jusqu'au jour où le vrai Amour lui paraît dans toute sa splendeur.

De cette différence entre l'amant et l'amante résulte une très délicate nuance qui sépare leur langage; Giulietta parle de son amour comme d'une chose simple, avec des mots naturels et, si l'on peut dire, avec une paix et une sûreté que rien ne trouble. Romeo semble s'efforcer à trouver des mots dignes de ce qu'il éprouve, des images qui puissent dépeindre son amour; il emprunte aux poètes leur langage; il semble chercher quelque chose qui soit au-dessus du parler vulgaire et ne rien trouver qui soit digne de sa dame adorée. Délicate et profonde pensée, qui voit l'homme

s'élever du tumulte et du désordre de sa vie basse, pour monter jusqu'à l'image du parfait amour; — de même Dante, tout tremblant dans les marécages de la *cité dolente*, élevait ses yeux désireux et sa voix éloquente vers Béatrice, une enfant qu'il voyait dans le ciel.

Lorsqu'il a placé devant nous ces deux êtres, qui représentent l'amour viril et l'amour virginal, Shakespeare les fait vivre et mourir comme l'avait fait da Porto. Dans le drame, les scènes se succèdent comme dans la *Nouvelle :* voici le bal des Capulets, Romeo, seul, rayonnant de beauté, plus beau encore par sa tristesse; voici Giulietta déjà enamourée; puis le balcon, les mots furtifs échangés dans le calme de la nuit; — entendez-vous le cliquetis des armes? — le sang coule, Tybalt est mort, et celui qui de Giulietta avait fait sa femme, fuit, banni, désespéré, et de tout cet amour, de tout ce bonheur, il ne reste plus qu'une grande ruine.

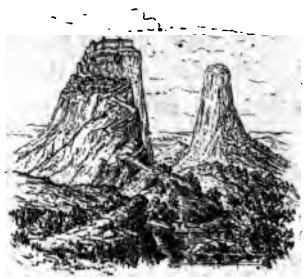
Romeo et Giulietta sont morts; avec leur bonheur leur vie a fui, et dans la sombre église, couchés tous les deux, ils semblent si jeunes et si beaux, que le peuple agenouillé verse des larmes. Mais voici la haute moralité de leur infortune : devant le spectacle du grand amour qui les a conduits à la mort, la haine s'éteint dans les cœurs des hommes violents; à genoux auprès de leurs enfants morts, Capulet et Montaigu se

prennent la main; une immense pitié, une paix profonde se répand sur eux que confond la vue d'un si sublime amour; — cette paix, cette pitié, elle entre encore en nos cœurs quand nous entendons dire cette belle histoire, et longtemps encore on répétera :

« Never was a story of more woe,
» Than this of Juliet and her Romeo (1)! »

HENRY COCHIN.

(1) Ces vers sont les deux derniers du drame de Shakespeare. Acte V, sc. III.



HISTOIRE
NOUVELLEMENT RETROUVÉE
DE DEUX NOBLES AMANTS
AVEC LEUR MORT PITOYABLE
ARRIVÉE JADIS
DANS LA CITÉ DE VÉRONE
AU TEMPS
DU SEIGNEUR BARTOLOMMEO
DELLA SCALA

# ENVOI

# ENVOI

*A LA TRÈS BELLE ET GRACIEUSE MADONNA LUCINA SAVORGNANA*

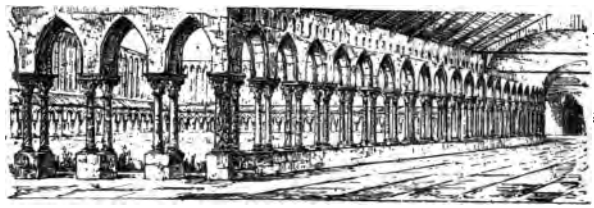
*Je vous ai dit, en conversant avec vous il y a longtemps déjà, que je voulais écrire une touchante histoire, que j'avais jadis entendue raconter et qui s'était passée à Vérone* (1); — *il m'a donc semblé de mon devoir de vous la déduire sur ces quelques feuillets, parce que*

(1) *Voir la note XI à la fin du volume.*

*d'une part mes paroles auprès de vous ne paraissent pas vaines, et que, d'autre part, il convient bien à moi, qui suis malheureux, de disserter sur les aventures des malheureux amants dont cette nouvelle est remplie. Il m'a semblé de mon devoir aussi de vous adresser ce récit, afin que vous puissiez, en le lisant, voir plus clairement à quels dangers, à quelles actions désespérées, à quelles morts très cruelles les misérables et infortunés amants sont conduits le plus souvent par Amour. Et d'ailleurs c'est avec plaisir que je vous l'envoie, car, comme cette Nouvelle se trouve devoir être mon dernier ouvrage dans cet art, ainsi mon dernier écrit sera pour vous ; et comme vous êtes le port de tout mérite et de toute vertu, vous servirez de port aussi à la petite barque de mon esprit, laquelle, chargée de beaucoup de désirs de toute sorte, et soutenue par l'amour, a beaucoup sillonné jusqu'à présent les mers moins profondes de la poésie ; en s'approchant de vous, elle pourra laisser son gouvernail, ses*

*rames et ses voiles à d'autres qui, plus heureusement et avec meilleure étoile, naviguent la même mer, et, désemparée, s'amarrer en toute sûreté à votre rive. Recevez donc cette Nouvelle, Madonna, en la manière qui vous est naturelle, et lisez-la avec bienveillance, autant pour le sujet qui est fort beau et me semble plein de pitié, que pour le lien très étroit de parenté et de douce amitié qui existe entre votre personne et celui qui écrit ces lignes, lequel, avec toute révérence, se recommande toujours à vous.*

# NOUVELLE



# NOUVELLE

Or donc, ainsi que vous l'avez vu vous-même, avant que le ciel eût tout à fait tourné contre moi son courroux, au début de ma jeunesse, je me vouai au métier des armes, et, suivant les pas de plusieurs capitaines grands et valeureux, je guerroyai quelque temps dans le Frioul, votre gracieuse patrie, que je parcourus en tous sens, suivant qu'il en était besoin soit pour service public, soit pour intérêt privé.

J'avais pour continuelle coutume, en chevauchant, d'emmener avec moi, outre plusieurs autres hommes, un mien archer véronais, âgé d'environ cinquante ans, habile dans le métier, fort agréable, et, comme sont presque tous les Véronais, fort beau conteur; il avait nom Pellegrino. Soldat valeureux et expérimenté, il était en outre gracieux de sa personne, et plus peut-être qu'il n'eût convenu à ses ans, toujours amoureux; ce qui à sa valeur ajoutait un double prix : aussi il se plaisait à raconter des histoires plus belles, plus agréables et mieux déduites qu'aucun autre que j'aie entendu (principalement les histoires qui parlaient d'amour). Or donc, j'étais parti de Gradisca, où j'étais en cantonnement, avec cet homme et deux autres des miens, et, poussé peut-être par l'amour, je me dirigeais vers Udine (route très solitaire en ces temps-là, et toute couverte par la guerre de ruines et d'incendies); tout absorbé dans ma rêverie, je m'étais éloigné de mes compagnons, lorsque ledit Pellegrino m'ac-

costa, et, comme s'il eût deviné mes pensées, me dit : « Voulez-vous toujours vivre en une triste vie, parce qu'une belle cruelle, se montrant contraire, a pour vous peu d'amour? Et, — bien qu'en parlant ainsi je parle contre moi-même, — pourtant, — comme on donne mieux les bons conseils qu'on ne les garde pour soi, — je vous dirai, mon maître, qu'il convient mal au métier que vous faites de demeurer beaucoup en la prison d'amour, et que d'ailleurs c'est un péril de suivre amour, si tristes sont les fins où il nous conduit. Et comme preuve, s'il vous plaisait, je vous pourrais conter une histoire advenue dans ma ville natale, — qui vous rendrait la route moins solitaire et moins désagréable; vous y verrez comment deux nobles amants furent guidés par amour à une misérable et touchante mort. » Je lui fis signe que je l'entendrais volontiers, et il commença ainsi :

Au temps que Bartolommeo della Scala (1),

(1) Voir la note XII à la fin du volume.

Seigneur courtois et fort honnête, serrait et relâchait à son gré le frein à ma belle patrie, il y vivait, suivant ce que mon père disait avoir ouï raconter, deux très nobles familles rendues ennemies soit par faction contraire soit par haine privée, — l'une appelée les Cappelletti, l'autre les Montecchi. — De l'une de ces familles descend, on le tient pour certain, ceux qui présentement demeurent à Udine, c'est-à-dire Messer Niccolò et Messer Giovanni dits de' Monticoli di Verona, qu'un hasard singulier aurait amenés à habiter ainsi au loin : pourtant ils n'ont guère apporté dans leur nouvelle patrie des traditions de leurs ancêtres que leur renom de courtoise honnêteté. Et encore qu'en certaines anciennes chroniques, j'aie trouvé affirmé que ces deux familles s'étaient unies jadis pour chasser Azzo da Esti, maître de la susdite ville, lequel y rentra plus tard avec l'aide des Sambonifazi ; néanmoins, telle qu'on me l'a dite, et sans y rien changer, je vous exposerai l'histoire.

Or donc à Vérone, comme je disais, sous le

susdit Seigneur, vécurent les deux familles que j'ai nommées, également douées par le ciel et la fortune d'hommes vaillants et de richesses. Entre elles, ainsi qu'il arrive plus d'une fois entre les grandes maisons, régnait, quelle qu'en fût la raison, une cruelle inimitié; cette inimitié avait déjà causé la mort de nombre d'hommes de l'une comme de l'autre maison, en sorte que, tant par lassitude que par les menaces du Seigneur qui voyait avec grand déplaisir ces divisions, et avec l'aide du temps, sans autre réconciliation, elles s'étaient apaisées, au point qu'une grande partie de leurs gens se parlaient. La paix étant ainsi à peu près rétablie, il advint à un certain carnaval, qu'en la maison de Messer Antonio Cappelletti, seigneur joyeux et aimable, et chef de la famille, nombre de fêtes se firent, et de jour et de nuit, où accourait toute la ville. A l'une de ces fêtes nocturnes (comme c'est la coutume des amants de suivre leurs dames, autant qu'ils le peuvent, non seulement de cœur, mais de corps, partout où elles

vont), un jeune homme des Montecchi se rendit à la suite d'une beauté inhumaine. Il était très jeune, fort beau, grand de taille et de façon parfaitement élégante.

Aussi quand il leva son masque, ainsi que le faisait chacun, comme il se trouvait être *in abito di Ninfa* (1), il n'y eut point yeux qui ne se tournassent vers lui en admiration, autant pour sa beauté, qui surpassait celle des plus belles dames présentes, que pour l'étonnement de le voir en cette maison, et surtout la nuit. Mais avec plus de force que par toute autre il fut vu par la fille unique de Messer Antonio, laquelle était d'une beauté surnaturelle, pleine de grâce et de charme. Celle-ci, ayant aperçu le jeune homme, reçut si fortement en l'âme l'image de sa beauté, qu'à la première rencontre de leurs yeux, il lui parut qu'elle n'était plus à elle-même. Lui, se tenait dans une partie écartée de la salle de fête, tout seul, se mêlant

(1) C'est-à-dire, en costume de femme; une autre version donne : *in abito di donna.*

rarement à la danse et à la conversation, et, comme ceux que conduit amour, il demeurait dans une grande rêverie; la jeune fille s'en chagrinait fort, car elle avait entendu dire qu'il était charmant et très gracieux. Or, comme il était passé minuit, la fin des réjouissances approchant, on commença (suivant l'usage que nous voyons encore chaque jour observer pour terminer les fêtes), la danse *de la torche et du chapeau* dans laquelle, tout le monde se tenant par la main, le cavalier change de dame et la dame de cavalier à son gré. Pendant cette figure, le jeune homme fut invité par une dame, et ensuite, par hasard, placé auprès de la jeune fille déjà toute enamourée. De l'autre côté d'elle se trouvait un noble jeune homme, nommé Marcuccio Guercio, qui, par nature, avait les mains glacées en juillet comme en janvier. Ce pourquoi Romeo Montecchi (ainsi se nommait le jeune homme) étant venu à gauche de la dame, et, comme il est accoutumé de faire à cette danse, ayant pris dans la sienne sa belle main,

la jeune fille, désireuse peut-être de l'entendre parler, lui dit tout à coup : « Bénie soit votre venue ici près de moi, Messer Romeo. » — A quoi le jeune homme, qui s'était bien aperçu des regards de la jeune fille, émerveillé du son de sa voix, répondit : « Comment, Madonna, ma venue est-elle bénie? » — Et elle reprit : « Oui, bénie soit votre venue ici près de moi, puisqu'ainsi vous au moins me tiendrez chaude la main gauche, tandis que Marcuccio me glace la droite. » Romeo, commençant à s'enhardir, poursuivit : « Si, avec ma main, je réchauffe la vôtre, vous, avec vos beaux yeux, vous embrasez mon cœur. » — La dame, après un rapide sourire, craignant d'être vue ou entendue si elle causait trop longtemps avec lui, dit encore : « Je vous jure, Romeo, par ma foi, qu'il n'y a pas ici femme qui à mes yeux paraisse aussi belle que vous êtes beau. » — Le jeune homme, déjà tout brûlant pour elle, répondit : « Quel que je sois, je resterai toujours de votre beauté, s'il ne lui en déplaît, le fidèle serviteur. »

# NOUVELLE

voulût prendre pour femme, jamais mon père ne consentirait à me donner à lui. » — Puis, entrant en l'autre pensée, elle disait : « Qui sait? Peut-être que pour mieux réconcilier les deux maisons, déjà lasses et rassasiées de se faire la guerre, il me pourra arriver d'avoir ce que je désire. » — Et s'arrêtant à cette pensée, elle commença à lui faire faveur de quelques œillades.

Brûlant donc ainsi tous les deux d'une pareille flamme, et portant gravé dans leur cœur le beau nom et l'image l'un de l'autre, les deux amants commencèrent, tantôt à l'église et tantôt à quelque fenêtre à se faire de doux yeux; tant et si bien que ni l'un ni l'autre ne se sentait heureux que quand ils se pouvaient voir. Et lui, surtout, s'était tant enflammé des charmes de la belle, que presque toute la nuit, — au grand péril de ses jours, s'il eût été découvert, — il restait seul devant la maison de sa dame bien-aimée; et parfois il montait à grand'peine jusqu'à sa fenêtre, sans que ni elle

ni personne le sût, et s'asseyait à l'écouter parler; d'autres fois, il restait couché dans la rue.

Il advint une nuit, ainsi qu'amour le voulut, la lune rayonnant plus qu'à l'ordinaire, qu'au moment où Romeo allait escalader ledit balcon, la jeune fille (soit hasard, soit qu'elle l'eût entendu les autres soirs) vint à ouvrir la fenêtre, et, étant sortie, l'aperçut. Lui, croyant que ce ne fût pas elle, mais quelque autre qui avait ouvert le balcon, voulut d'abord se dissimuler dans l'ombre de quelque mur; mais elle, l'ayant reconnu et appelé par son nom, lui dit : «Que faites-vous ici tout seul à cette heure? » — Et lui, l'ayant alors reconnue à son tour, répondit: « Ce que veut amour. — Et si vous êtes pris, » dit la dame, « ne courez-vous pas facilement risque de périr? — Si fait, Madonna, » répondit Romeo, « j'y pourrai certes bien mourir, et j'y mourrai pour sûr une nuit, si vous ne me venez en aide. Mais puisqu'aussi bien je suis en tout autre lieu aussi proche de la mort qu'en celui-ci, je voudrais du moins mourir le

plus près possible de votre personne, — avec laquelle je désirerais si ardemment de vivre, s'il plaisait au ciel et à vous. » — A ces paroles la jeune fille répondit : « Il ne dépendra jamais de moi que nous ne vivions honnêtement ensemble, si cela ne dépendait encore de vous, et de l'inimitié que je vois entre votre maison et la mienne. » — A quoi le jeune homme dit : « Vous pouvez croire qu'il ne se peut désirer chose plus que je ne vous désire continuellement; aussi, quand il vous plaira d'être mienne, autant que je brûle d'être vôtre, je le ferai avec bonheur, et ne crains pas que personne vous arrache jamais à moi. » — Ce qu'ayant dit, ils prirent leurs dispositions pour se parler une autre nuit plus à loisir, et se séparèrent.

Depuis, le jeune homme étant allé plusieurs fois lui parler, un soir qu'il tombait beaucoup de neige, il la retrouva à l'endroit accoutumé, et lui dit : « De grâce! pourquoi me faire languir ainsi? N'avez-vous point pitié de moi, qui,

toutes les nuits, par des temps ainsi faits vous attends dans cette rue? » — A quoi la dame dit : « Certes oui, vous me faites compassion; mais que vouliez-vous que je fisse, à moins de vous prier de vous en aller? » — A quoi le jeune homme répondit : « Vous pourriez me laisser pénétrer dans votre chambre, où nous converserions plus à l'aise. » — Alors la belle dame, s'indignant presque, reprit : « Romeo, je vous aime autant qu'il se puisse légitimement aimer, et je vous accorde plus qu'il ne conviendrait à ma vertu; et cela, je le fais comme vaincue par l'amour que j'ai pour votre mérite : mais si vous croyez ou à la longue me séduire, ou par quelque autre manière jouir plus avant de mon amour comme un amant, laissez là cette pensée, car à la fin, vous la trouveriez toute vaine. Et afin de ne vous plus laisser dans les dangers où je vois votre vie exposée en venant chaque nuit par ces rues, je vous dis que, lorsqu'il vous plaira de m'accepter pour votre femme, je suis prête à me donner tout

entière, et à vous suivre en quelque lieu qu'il vous plaise, sans regret. — C'est mon seul désir, » dit le jeune homme, « ainsi soit-il fait aussitôt. — Ainsi soit-il fait, » reprit la dame, « mais répétons ces paroles en présence de frère Lorenzo de San Francesco, mon confesseur, si vous voulez que je me donne à vous heureuse et tout entière. — Oh! » dit Romeo, « frère Lorenzo da Reggio est donc celui qui connaît tous les secrets de votre cœur? — Oui, » dit-elle, « et c'est devant lui que, pour ma satisfaction, je veux régler toute notre affaire. » Et ayant alors discrètement mis ordre à toutes choses, ils se séparèrent.

Or ce frère était de l'ordre Mineur (1), grand philosophe, expérimentateur de beaucoup de choses, tant naturelles que magiques; une si grande amitié le liait à Romeo, qu'en ce temps-là peut-être on n'en aurait su trouver entre deux personnes une plus étroite. En effet, le frère, voulant rester tout à fait en bonne renom-

(1) Voir la note XIII à la fin du volume.

mée auprès du vulgaire, et se procurer pourtant à lui-même le plaisir d'une amitié, avait jugé bon, par nécessité, de se confier à quelqu'un des gentilshommes de la ville; parmi eux il avait choisi Romeo, connu comme un jeune homme courageux et prudent; et à lui seul il avait découvert un cœur que pour tout autre, par ses feintes, il tenait caché. Aussi, l'étant allé trouver, Romeo lui dit librement comment il désirait avoir pour femme la jeune fille tant aimée, comment avec elle il avait décidé de le prendre pour unique et secret témoin de leurs noces, et puis pour médiateur auprès du père afin qu'il consentît à cette union. Le frère ne s'y refusa point, d'abord parce qu'il n'aurait pu, sans en souffrir vivement lui-même, rien refuser à Romeo; puis, il pensait que peut-être, par son entremise, la chose irait à bien; cela lui ferait beaucoup d'honneur auprès du Seigneur et de tous ceux qui pouvaient désirer voir en paix les deux maisons. Et comme c'était le temps du Carême, la jeune fille feignit

un jour de se vouloir confesser, et s'étant rendue au monastère de Santo Francesco, elle entra dans un de ces confessionaux dont se servent encore les religieux de cet ordre, et surtout ceux de l'Observance, et fit demander frère Lorenzo. Le frère, apprenant qu'elle était là, entra avec Romeo par l'intérieur du couvent dans le même confessionnal, puis ayant fermé la porte (après avoir enlevé une grille de fer toute percée de trous, qui les séparait de la jeune fille), il lui dit : « Je vous vois toujours venir avec plaisir, ma fille, mais aujourd'hui vous m'êtes plus chère que jamais, s'il est vrai que vous voulez prendre pour époux mon ami Messer Romeo. » — A quoi elle répondit : « Je ne souhaite aucune chose plus que d'être légitimement à lui, et c'est pour cela que je suis venue ici en votre présence, en quoi je me confie, afin qu'avec Dieu vous soyez témoin de ce que je viens faire, poussée par l'amour. » — Alors, en présence du frère, qui promit de recevoir le tout sous le sceau de la confession,

Romeo, par sa parole, épousa la belle jeune fille; et étant convenus d'être ensemble la nuit suivante, puis s'étant baisés une seule fois, ils quittèrent le frère : et le frère, ayant replacé la grille dans le mur, resta là à confesser d'autres dames.

Les deux amants, devenus, en la manière que vous avez entendue, secrètement mari et femme, jouirent pendant plusieurs nuits heureusement de leur amour, attendant avec le temps un moyen de fléchir le père de la dame, qu'ils savaient contraire à leurs vœux.

Les choses en étant là, il arriva que la fortune, ennemie de toute félicité humaine, ayant jeté je ne sais quelle mauvaise semence, fit reverdir entre les deux familles l'inimitié déjà presque morte, en sorte que, pendant plusieurs jours, les affaires allant tout sens dessus dessous, et ni les Montecchi aux Cappelletti, ni les Cappelletti aux Montecchi ne voulant rien céder, on en vint une fois aux mains dans la *Via di Corso;* là, Romeo se trouvant parmi

les combattants, et songeant à sa dame, se gardait de frapper aucun des Cappelletti. Pourtant, à la fin, voyant un grand nombre des siens blessés, et presque chassés hors de la rue, vaincu par la colère, il courut sus à Tebaldo Cappelletti, qui semblait le plus hardi de ses ennemis, et d'un seul coup l'étendit à terre sans vie : et comme sa mort semblait avoir égaré la raison des autres, il les chassa dans une déroute complète. On avait vu Romeo frapper Tebaldo, de sorte que le meurtre ne se pouvait dissimuler; aussi une plainte ayant été portée devant le Seigneur, tous les Cappelletti ne faisaient que crier sus à Romeo, et la justice le condamna à être banni de Vérone à perpétuité.

Or, de quel cœur la pauvre jeune fille apprit ces choses, toute femme qui aime bien, se plaçant par la pensée dans un pareil malheur, se le peut facilement imaginer. Elle pleurait continuellement, et si fort que personne ne la pouvait consoler, et sa douleur était d'autant

plus âpre qu'à personne elle ne l'osait découvrir. D'autre part le jeune homme souffrait de l'abandonner et de quitter sa patrie, et ne voulant pour rien au monde partir sans prendre congé d'elle; comme il ne pouvait entrer dans la maison, il eut recours au moine. On lui fit savoir qu'elle devait venir par un serviteur de son père, très dévoué à Romeo. Elle s'y rendit, et étant entrés tous deux dans le confessional, ils y pleurèrent amèrement ensemble leur malheur. A la fin cependant elle lui dit : « Que ferai-je sans vous? Mon cœur, pour sûr, mon cœur ne me laissera plus vivre; mieux vaudrait que, partout où vous irez, avec vous je m'en allasse, je couperai ces cheveux, comme un serviteur, je vous suivrai, et par personne vous ne pourrez être mieux ni plus fidèlement servi que par moi. — A Dieu ne plaise, ma chère âme, si vous devez venir avec moi, que je vous emmène autrement que comme ma dame, » lui dit Romeo; « mais parce que je suis certain que les choses ne pourront longtemps demeu-

rer telles, mais que la paix se fera bientôt entre les nôtres (après quoi j'obtiendrai aisément ma grâce du Seigneur), j'entends que vous restiez pendant quelques jours sans mon corps, — car mon âme avec vous demeure toujours; et si les choses ne réussissent pas comme je vous le dis, nous prendrons quelque autre parti pour l'avenir. » Et ayant pris cette décision, s'étant embrassés et baisés mille fois, chacun d'eux s'éloigna en pleurant : la dame le priant bien fort de rester le plus près qu'il se pourrait, au lieu d'aller à Rome ou à Florence ainsi qu'il l'avait dit.

Peu de temps après, Romeo, qui jusqu'alors s'était tenu caché dans le monastère de frère Lorenzo, partit presque mort de douleur pour Mantoue : avant de s'éloigner il dit au serviteur de la dame d'instruire immédiatement le frère de tout ce qu'il entendrait dire dans la maison au sujet d'elle, et d'exécuter tout ce qu'elle lui commanderait avec une entière fidélité, s'il tenait à recevoir le reste de la récompense promise.

Bien des jours après le départ de Romeo, comme la jeune fille se montrait toujours toute en pleurs (ce qui faisait perdre à sa grande beauté), sa mère, qui la chérissait tendrement, l'interrogea plusieurs fois avec des paroles caressantes sur la cause de ses larmes, lui disant : « O ma chère fille, aimée de moi à l'égal de ma vie, quelle est la peine qui depuis peu te tourmente? D'où vient que toi, qui avais accoutumé d'être si gaie, tu ne restes qu'à de rares instants sans pleurer? Si peut-être tu désires quelque chose, fais-le moi connaître, et, en tout ce qui est permis, je te consolerai. » — Mais la jeune fille ne donna que de faibles raisons de ses larmes. Et la mère, pensant qu'elle désirait avoir un mari, et que de ce désir, caché par pudeur ou par crainte, provenaient ses pleurs, crut un jour chercher le salut de sa fille, tandis qu'elle lui préparait la mort, et dit à son mari : « Messer Antonio, je vois depuis bien des jours notre fille pleurer en telle façon que, comme vous avez pu vous en

apercevoir, elle n'est plus ce qu'elle avait coutume d'être. Et, quoique je l'aie bien interrogée sur la cause de ses pleurs, je ne peux rien tirer d'elle; et je ne saurais moi-même en dire le motif, si ce ne vient peut-être du désir de se marier, qu'en fille bien apprise, elle n'ose montrer. Aussi, avant qu'elle se consume davantage, je dirais qu'il serait bon de lui donner un époux; d'ailleurs, elle a achevé ses dix-huit ans à la Sainte-Euphémie dernière, et quand les filles ont passé cet âge-là, leur beauté perd plutôt qu'elle ne gagne; d'ailleurs, ce ne sont pas marchandises à garder longtemps à la maison, bien qu'en vérité je n'aie jamais connu notre fille autrement que très honnête. La dot, il y a beau jour, je le sais, que vous l'avez préparée; voyons donc à trouver un mari sortable. » — Messer Antonio répondit que ce serait bien fait de la marier, et loua beaucoup sa fille, qui, ayant un semblable désir, préférait s'en affliger en elle-même, plutôt que d'en faire requête à lui ou à sa mère : et au

bout de quelques jours, il commença à négocier les épousailles avec un comte de la maison de Lodrone. Et comme ces négociations étaient près de se conclure, la mère, croyant faire grand plaisir à sa fille, lui dit : « Réjouis-toi, mon enfant, il ne se passera pas longtemps que tu ne sois dignement unie à un grand seigneur, et ainsi enfin cessera la cause de tes pleurs; car quoique tu ne me l'aies pas voulu dire, cependant, par la grâce de Dieu, je l'ai bien comprise, et j'ai si bien travaillé avec ton père, que tu seras contentée. » A ces paroles, la belle jeune fille ne put retenir ses larmes, ce qui fit dire à sa mère : « Crois-tu que je te fasse des mensonges? Il ne se passera pas huit jours que tu ne sois la femme d'un beau damoiseau de la maison de Lodrone! » — A ces mots la jeune fille redoubla de larmes, et sa mère, la caressant, lui dit : « Ainsi donc, ma fille, tu ne seras pas contente? » Et elle lui répondit : « Jamais, non, ma mère, je n'en serai contente. » — A cela la mère repartit : « Que

voudrais-tu donc? Dis-le à moi, qui suis prête à tout faire pour toi. » Alors la jeune fille : « Je voudrais mourir, — rien d'autre. »

A ces mots, Madonna Giovanna (ainsi se nommait la mère) qui était fort sage, comprit que sa fille était brûlée d'amour, et lui répondant je ne sais quoi, elle la laissa. Et le soir venu elle conta à son mari ce que leur fille lui avait répondu en pleurant. Cela lui déplut très fort, et il pensa qu'il serait bien fait avant de s'engager plus avant dans les préparatifs des épousailles, et afin de ne pas s'exposer à quelque affront, d'entendre quelle était à ce sujet l'opinion de la jeune fille. L'ayant un jour fait venir devant lui, il lui dit : « Giulietta » (c'était le nom de la jeune fille), « je suis sur le point de te marier noblement, n'en seras-tu pas heureuse, ma fille? » — A quoi la jeune fille, s'étant tue quelque temps après qu'il eut parlé, répondit : « Non, mon père, non, je n'en serai jamais heureuse. — Comment, tu veux donc te faire nonne ? » dit le père. — Et elle :

« Messer, je ne sais ; » et avec ces paroles elle laissa échapper des larmes. Sur ce le père dit : « Je sais bien, moi, que tu ne le veux pas ; calme-toi donc, j'entends te marier à un des comtes de Lodrone. » — Et la jeune fille, pleurant plus fort, répliqua : « Que cela ne se fasse jamais. » Alors Messer Antonio, très troublé dans tout son être, lui fit de grandes menaces, si elle osait résister davantage à sa volonté, et en outre si elle ne faisait pas connaître la cause de son chagrin. Et ne pouvant tirer d'elle autre chose que des larmes, mécontenté outre mesure, il la laissa avec Madonna Giovanna, sans parvenir à comprendre où la jeune fille avait son cœur.

Giulietta avait répété au serviteur de son père (lequel était dans le secret de son amour et avait nom Pietro) tout ce que lui avait dit sa mère, et en sa présence elle avait fait serment de prendre plutôt volontairement du poison, que d'accepter, si même elle le pouvait, un autre que Romeo pour mari. De quoi Pietro

avait, selon l'ordre reçu, et par l'entremise du frère, secrètement averti Romeo, et celui-ci avait mandé à Giulietta que pour rien au monde elle n'eût à consentir au mariage proposé, et encore moins à faire connaître le secret de leur amour; ajoutant que, sans aucun doute, dans huit ou dix jours, il aviserait aux moyens de l'enlever de la maison de son père. Cependant Messer Antonio et Madonna Giovanna ne venaient à bout, ni par caresses, ni par menaces, d'apprendre de leur fille la raison pour laquelle elle ne voulait pas se marier, et ne découvraient par aucune autre voie de qui elle pouvait être amoureuse ; à Madonna Giovanna qui lui avait maintes fois dit : « Vois, ma fille très chère, dorénavant tu ne pleureras plus, on te donnera un époux digne de toi, si même tu désirais un Montecchi, ce que je suis assurée que tu ne voudrais pas, » — Giulietta ne répondait que par des soupirs et des pleurs ; les parents en conçurent les plus grands soucis et décidèrent de conclure au plus tôt les épousailles qu'ils

avaient négociées entre leur fille et le comte de Lodrone. Ce qu'apprenant, la jeune fille en reçut une douleur extrême, et, ne sachant quel parti prendre, mille fois le jour elle appelait la mort. Enfin elle se détermina en elle-même à faire connaître sa douleur à frère Lorenzo, comme à celui en qui elle espérait plus qu'en tout autre après Romeo; et elle avait entendu dire à son amant que le frère savait faire beaucoup de grandes choses. D'où vint qu'elle dit un jour à Madonna Giovanna : « Ma mère, je ne veux pas que vous soyez surprise si je ne vous dis point la cause de mes pleurs, car moi-même je ne la sais point; mais seulement je sens continuellement en moi une mélancolie ainsi faite qu'elle me donne ennui, non seulement de toutes choses, mais de ma propre vie. Et ne sais moi-même d'où cela me vient, non plus que je ne le puis dire à vous ou à mon père; c'est peut-être quelque péché que j'aurai fait et dont il ne me souvient plus. Et comme ma dernière confession m'a beaucoup

profité, je voudrais, avec votre agrément, me confesser derechef; et ainsi, aux grandes Pâques qui sont proches, je pourrai recevoir en guérison de mes douleurs, le suave remède du très sacré corps de Notre-Seigneur. » A quoi Madonna Giovanna dit qu'elle y consentait. Et deux jours après, l'ayant conduite à San Francesco, elle la plaça devant frère Lorenzo qu'elle avait auparavant beaucoup prié qu'il cherchât, pendant la confession, à connaître la cause de ses larmes.

Dès que la jeune fille vit sa mère éloignée, d'une voix triste elle raconta aussitôt ses angoisses au frère; et au nom de la précieuse amitié qu'elle savait exister entre lui et Romeo, elle l'implora en cette extrême nécessité de leur vouloir prêter son aide. A quoi le frère répondit : « Que puis-je faire pour toi, ma fille, dans un semblable malheur, quand il est tant de haine entre ta famille et celle de ton mari ? » — La triste jeune fille lui dit : « Père, je sais que vous pouvez faire beaucoup de

choses et en mille manières m'assister, s'il vous plaît : mais si vous ne voulez pas me faire autre bien, accordez-moi au moins ceci : j'apprends qu'on prépare mes noces dans un palais de mon père qui se trouve à deux milles d'ici vers Mantoue, où l'on doit me mener afin que j'aie moins de courage pour refuser ce nouvel époux, et où je serai à peine que celui que je dois épouser y arrivera. Donnez-moi assez de poison pour qu'en un instant je me puisse d'un tel chagrin délivrer, et Romeo d'une telle honte ; sinon, avec une plus grande difficulté pour moi, et pour lui une douleur encore plus grande, j'ensanglanterai un poignard de mon propre sang. » — Frère Lorenzo, voyant son âme en cet état, et pensant combien lui-même se trouvait encore entre les mains de Romeo, qui, sans aucun doute, lui deviendrait ennemi s'il ne savait prévenir ce malheur, répondit ainsi à la jeune fille : « Écoute, Giulietta, je confesse, comme tu sais, la moitié de ce pays, et suis en bonne renom-

mée auprès de chacun : il ne se fait testament ni réconciliation que je n'intervienne ; c'est pourquoi je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, encourir quelque scandale, ou qu'on sût que je me fusse jamais mêlé de cette affaire. Cependant, parce que je vous aime tous deux, Romeo et toi, je me disposerai à faire une chose que je n'ai jamais faite pour aucun autre, si vraiment tu me promets de ne jamais me trahir. » — A quoi la jeune fille répondit : « Mon père, donnez-moi en toute sûreté le poison, et jamais personne autre que moi ne le saura. » — Et lui : « Ce n'est pas du poison que je te donnerai, ma fille, car ce serait péché de te laisser mourir si jeune et si belle, mais, si tu as le cœur de faire ce que je te dirai, je me fais fort de te conduire certainement auprès de ton Romeo. Tu sais que la tombe des Cappelletti se trouve hors de l'église dans notre cimetière ; — je te donnerai une poudre, qui pendant quarante-huit heures — un peu plus, un peu moins, — te fera dormir un tel som-

meil, que tout homme, si grand docteur qu'il soit, ne te tiendra jamais pour autre que pour morte (1). Tu seras, sans doute, comme trépassée de ce monde, ensevelie dans ladite tombe; et moi, quand il en sera temps, je viendrai te délivrer et te cacherai dans ma cellule, jusqu'au chapitre que nous tiendrons à Mantoue (et qui est prochain); alors je te conduirai, revêtue de notre habit, à ton mari. Mais, dis-moi, n'auras-tu point peur du cadavre de Tebaldo, ton cousin, qui y fut enseveli naguère? » — La jeune fille, toute joyeuse déjà, s'écria : « Père, si par telle voie je devais parvenir jusqu'à Romeo, sans crainte j'oserais traverser l'enfer! — Or sus donc, » dit-il, « puisqu'ainsi tu es disposée, je veux bien venir à ton secours, mais avant qu'aucune chose soit faite, il m'est d'avis que tu écrives toute l'affaire de ta main à Romeo, de peur que, te croyant morte, il ne se jette par désespoir en quelque malheureuse extrémité, car je sais qu'il

(1) Voir la note XIV à la fin du volume.

t'aime sans mesure. J'ai toujours des frères qui vont à Mantoue, où il se trouve, comme tu sais; fais en sorte que j'aie la lettre; je la lui enverrai par un messager sûr. » — Et ayant parlé ainsi, le bon frère (sans l'entremise duquel nous ne voyons jamais aucune chose importante arriver à bonne fin) laissa la jeune fille dans le confessionnal, et retournant à sa cellule, en revint aussitôt avec un petit vase contenant une poudre, et lui dit : « Prends cette poudre, et, lorsque bon te semblera, vers la troisième ou quatrième heure de la nuit, mêle-la à de l'eau pure et bois-la sans crainte; vers les six heures elle commencera à produire son effet, et notre dessein réussira. Mais n'oublie pas de m'envoyer la lettre que tu dois écrire à Romeo; cela importe beaucoup. »

Giulietta prenant la poudre, revint toute joyeuse à sa mère, et lui dit : « Vraiment, Madonna, frère Lorenzo est le meilleur confesseur du monde. Il m'a si bien réconfortée, que je ne me souviens plus de la tristesse passée. » Ma-

donna Giovanna, moins triste en voyant la joie de sa fille, répondit : « En temps et lieu, ma fille, je ferai en sorte que tu le puisses consoler lui aussi quelquefois par nos aumônes; car ce sont de pauvres moines. » — Et devisant ainsi, elles rentrèrent à la maison.

Ainsi Giulietta après cette confession était revenue toute joyeuse, de manière que Messer Antonio et Madonna Giovanna avaient abandonné tout soupçon qu'elle fût déjà amoureuse, et ils croyaient que c'était par une mélancolique et étrange rêverie qu'elle avait laissé couler ses larmes passées; et ils l'auraient volontiers laissée tranquille alors, sans plus parler de lui donner un mari, mais ils s'étaient tellement avancés dans cette affaire qu'ils n'auraient pu reculer sans embarras. Or le comte de Lodrone, désirant que quelqu'un des siens vît la dame, comme Madonna Giovanna était de santé délicate, il fut décidé que la jeune fille, accompagnée de deux de ses tantes, se rendrait à peu de distance hors de la ville, à la terre de son

père, dont il a été question, — à quoi elle ne fit aucune résistance, et y alla.

Là, Giulietta, s'imaginant que son père l'avait ainsi fait venir à l'improviste pour la remettre aussitôt aux mains de son second fiancé, et ayant apporté avec elle la poudre donnée par le frère, appela vers la quatrième heure de la nuit une de ses suivantes, élevée auprès d'elle et qu'elle tenait presque comme une sœur, se fit donner une tasse d'eau froide, disant que les mets de la soirée précédente l'avaient altérée, jeta dans l'eau la poudre merveilleuse et la but tout entière; puis en présence de la suivante et d'une de ses tantes qui s'était réveillée en même temps, elle dit : « Mon père assurément ne me donnera pas un mari contre ma volonté, si j'y puis quelque chose. » — Les femmes, qui étaient de pâte épaisse, quoique lui ayant vu prendre cette poudre qu'elle disait mettre dans l'eau pour se rafraîchir, et ayant entendu ces paroles, ne comprirent ni ne soupçonnèrent rien, et s'en retournèrent dormir. La lumière

éteinte et la suivante partie, Giulietta, feignant une nécessité naturelle, se leva et se revêtit de tous ses habits, puis, se recouchant sur son lit, comme si elle avait cru mourir, composa son attitude du mieux qu'elle put, et, croisant ses belles mains sur sa poitrine, elle attendit que le breuvage opérât ; et le breuvage, en effet, au bout de deux heures, ou un peu plus, la rendit comme morte.

Le matin venu, et le soleil monté déjà très haut à l'horizon, la jeune fille fut trouvée, en l'attitude que je vous ai dite, sur son lit : on la voulut réveiller, mais on ne put, et on la trouva presque complètement froide ; alors la tante et la camériste se souvinrent de l'eau et de la poudre qu'elle avait prises dans la nuit, et des paroles qu'elle avait prononcées ; puis, voyant qu'elle s'était habillée elle-même, et posée ainsi sur son lit, elles en conclurent que la poudre était un poison, et elle, sans aucun doute, morte.

Les cris et les larmes des femmes éclatèrent

violemment; surtout la suivante l'appelait sans cesse par son nom, et disait : « O Madonna ! c'était donc là ce que vous disiez : Mon père ne me mariera pas contre mon gré ! Vous m'avez trompée en me demandant cette eau froide qui me préparait la tristesse de votre cruelle mort. O ! malheureuse que je suis ! De qui me plaindrais-je d'abord, de la mort, ou de moi-même ? Hélas ! Pourquoi avez-vous dédaigné en mourant la compagnie de votre servante que vous sembliez, vivante, avoir si chère ? Comme j'ai toujours été heureuse de vivre auprès de vous, ainsi volontiers avec vous je serais morte ! O Madonna, c'est moi de mes mains qui vous ai porté l'eau froide pour être ainsi ensuite abandonnée par vous, malheureuse que je suis ! Ainsi d'un coup, j'aurai tué et vous et moi, votre père et votre mère ! » — En parlant ainsi elle sauta sur le lit et embrassa étroitement la jeune fille qui paraissait morte.

Cependant, Messer Antonio, qui était près de là, ayant entendu ces rumeurs, courut tout

tremblant à la chambre de sa fille; il la vit couchée sur son lit — et ayant appris ce qu'elle avait bu et dit la nuit, — bien qu'il la crût morte, il envoya promptement, pour sa propre satisfaction, quérir à Vérone un sien médecin, réputé homme docte et habile. Lorsque celui-ci fut venu, qu'il eut vu et touché la jeune fille, il dit qu'il y avait déjà plusieurs heures que le poison l'avait fait passer de vie à trépas; ce qu'entendant, le père infortuné répandit un torrent de larmes. De bouche en bouche, la sombre nouvelle parvint bientôt à la malheureuse mère, qui aussitôt devenue froide et inanimée, tomba à terre comme morte. Puis, revenant à elle, et jetant de ces cris comme en poussent les femmes hors de leur sens, elle allait se frappant elle-même, appelant par son nom sa fille bien-aimée, et remplissant le ciel de ses lamentations, disant : « Je te vois donc morte, ô ma fille, unique repos de ma vieillesse! Et comment as-tu pu me laisser, ô cruelle, sans permettre au moins à ta malheu-

reuse mère de recueillir tes dernières paroles ! Si du moins j'avais été là pour fermer tes beaux yeux et laver ton précieux corps ! O vous, très chères dames, ici présentes, aidez-moi à mourir, et, si quelque pitié vit en vous, que vos mains (si elles n'ont point horreur d'un semblable soin) se hâtent de m'arracher la vie, avant que ma douleur ne le fasse. Et toi, grand Père du ciel, puisqu'aussitôt que je le voudrais je ne puis pas mourir, daigne m'écraser de ta foudre, pour me délivrer de moi, odieuse à moi-même ! » — Relevée par quelques-unes de ses dames, déposée sur son lit et réconfortée par maints discours, elle ne cessait de se plaindre et de pleurer amèrement. Ensuite, la jeune fille, enlevée du lieu où elle était, et portée à Vérone avec une grande et honorable pompe, et pleurée par tous ses parents et amis, fut ensevelie comme morte dans le caveau du cimetière de Santo Francesco.

Pendant ce temps, frère Lorenzo, qui, pour quelque affaire du monastère, s'en était

allé à peu de distance de la ville, avait confié la lettre écrite par Giulietta pour Romeo, à un frère qui se rendait à Mantoue. Arrivé dans cette ville, le malheur voulut qu'il ne rencontrât jamais Romeo à sa maison, et comme il ne voulait lui remettre la lettre qu'en mains propres, il la garda par devers lui; — en même temps Pietro, croyant sa maîtresse morte, et désespéré, ne trouvant point frère Lorenzo à Vérone, prit le parti de porter lui-même à Romeo une nouvelle aussi lamentable que devait être pour lui la nouvelle de la mort de sa femme. Pour cette raison, étant revenu le soir de la ville à la résidence de son maître, il s'achemina la nuit suivante vers Mantoue, si bien qu'il y arriva le matin de bonne heure. Et étant allé trouver Romeo qui n'avait pas encore, par le frère, reçu la lettre de sa femme, il lui raconta en pleurant comment Giulietta était morte, et comment il l'avait vu ensevelir, et lui rapporta ce qu'elle avait dit et fait. Romeo l'écoutant, devint pâle et

semblable à un mort, et, tirant son épée, il voulut s'en frapper et se tuer, mais, arrêté par Pietro, il dit : « De toutes manières ma vie ne peut plus être longue, puisque ma véritable vie est morte. O ma Giulietta ! seul j'ai causé ta mort ; car je ne suis pas venu, ainsi que je te l'avais écrit, t'enlever de la maison de ton père ! Toi, pour ne pas m'abandonner, tu as voulu mourir, et moi par crainte de la mort je vivrais seul ? Non, cela ne sera jamais. » — Et se tournant vers Pietro il lui donna un vêtement brun qu'il portait, et lui dit : « Va, mon Pietro. » — Après son départ, s'étant enfermé tout seul, toute autre chose lui paraissant moins triste que la vie, Romeo pensa beaucoup à ce qu'il allait faire de lui-même. Et enfin, s'étant vêtu en paysan, et prenant une petite fiole d'*eau de Serpent (acqua di Serpe)*, que, pour quelque besoin qu'il en pourrait avoir, il tenait dès longtemps enfermée dans une cassette, il la mit dans sa manche, et partit pour Vérone. Il pensait en lui-même, et dési-

rait ou périr par la main de la justice, s'il était découvert, ou s'enfermer avec sa dame dans la tombe qu'il connaissait bien, et y mourir. La fortune se montra si favorable à ce dernier projet, que, le lendemain du jour où la dame avait été ensevelie, le soir, il put entrer à Vérone sans être reconnu de personne, et la nuit venue, comme le silence s'étendait partout, il se rendit vers le couvent des frères mineurs, là où se trouvait le caveau.

L'église était dans la citadelle où vivaient alors ces religieux; et, quoique plus tard, ils aient quitté la citadelle je ne sais comment, et soient venus s'établir au Borgo Santo Zeno, à l'endroit aujourd'hui nommé Santo Bernardino, c'est pourtant à la citadelle que saint Francesco lui-même avait jadis habité. (1) Or, contre les murs extérieurs de l'église, étaient appuyés en ce temps-là, comme nous le voyons encore en bien des endroits au dehors des églises, certains tombeaux de pierre,

(1) Voir la note xv à la fin du volume.

dont l'un servait de sépulture à tous les Cappelletti, et dans lequel reposait la belle jeune fille. Romeo s'en étant approché (il pouvait être quatre heures environ), en homme de grand nerf qu'il était, souleva de force le couvercle, et, au moyen de certains morceaux de bois qu'il avait apportés avec lui, l'étaya, de manière qu'il ne se pouvait refermer malgré lui, puis pénétra dans l'intérieur, et laissa retomber le couvercle. Le malheureux jeune homme avait apporté une lanterne sourde afin de pouvoir contempler sa dame un instant ; sitôt enfermé dans le caveau, il la tira, l'ouvrit, et aperçut, parmi les ossements et les dépouilles de morts nombreux, sa belle Giulietta couchée, et semblable elle-même à une morte. Aussitôt, pleurant beaucoup, il commença de parler ainsi : « Yeux qui, tant qu'il plut au ciel, fûtes de mes yeux la claire lumière ! Bouche mille fois et si tendrement baisée ! Belle poitrine qui reçus mon cœur avec tant d'allégresse ! — pourquoi vous retrouvai-je aveugles, muets et

glacés ? Comment sans vous puis-je voir, parler et vivre ? O malheureuse amie, jusqu'où l'amour t'a-t-il conduite ? Lui qui en si peu de temps a séparé et réuni ainsi deux tristes amants ! Hélas ! ce n'est pas là ce que m'avaient promis le désir et l'espoir dont ton amour m'embrasa d'abord. Oh ! misérable vie, comment te supporter désormais ? » — Parlant ainsi, il lui couvrait de baisers les yeux, la bouche et la poitrine, pleurant toujours plus fort, et disant : « O pierre qui pends sur ma tête, pourquoi ne m'écrases-tu pas pour faire passer plus vite mes jours ? Mais puisque la mort est chose dont peut disposer chacun, ce serait être vil que de la désirer et de ne pas la prendre. » — Alors, tirant la fiole pleine de liqueur empoisonnée qu'il avait dans sa manche, il continua : « Je ne sais quel destin m'amène à mourir parmi mes ennemis, et parmi ceux que j'ai tués de ma main, dans leur propre sépulcre ; mais, ô mon âme, comme il est si doux de mourir auprès de sa dame,

mourons donc. » — Et portant à sa bouche l'eau cruelle, il la reçut dans son corps jusqu'à la dernière goutte. Puis prenant sa bien-aimée dans ses bras, et l'étreignant fortement, il dit : « O beau corps, suprême but de tous mes désirs, si ton âme en partant t'a laissé quelque sentiment, si ton âme voit ma cruelle mort, je t'en supplie, qu'il ne te déplaise point que n'ayant pu vivre avec toi fier et heureux, avec toi du moins je meure triste et caché. » — Et la tenant étroitement embrassée, il attendit la mort.

Cependant l'heure était arrivée où la chaleur vitale de la jeune fille devait triompher de la glaciale et puissante vertu de la poudre et lui faire reprendre ses sens. C'est pourquoi, serrée et agitée par Romeo, elle se réveilla, et revenant à elle avec un grand soupir, elle dit : « O ciel ! où suis-je ? Qui m'étreint ? Malheureuse ! qui m'embrasse ? » — Et pensant que ce fût frère Lorenzo, elle s'écria : « Est-ce ainsi, mon frère, que vous tenez votre foi à

Romeo ? Est-ce ainsi que vous me menez à lui en toute sécurité ? » — Romeo voyant la dame vivante, fut saisi d'une grande surprise, et, se remémorant peut-être Pygmalion, il dit : « Ne me reconnaissez-vous pas, ô ma dame bien aimée ? Ne voyez-vous pas que c'est moi, votre triste époux, qui pour mourir auprès de vous, suis venu de Mantoue seul et secrètement ? » — Se voyant dans le sépulcre, entre les bras d'un homme qui disait être Romeo, Giulietta, presque hors d'elle-même, le repoussa un peu, le regarda en face, et le reconnaissant tout d'un coup, le serra dans ses bras, lui donna mille baisers, et lui dit : « Quelle folie vous a fait pénétrer ici à travers tant de périls ? Ne vous suffisait-il donc pas de savoir, par ma lettre, comment je devais, avec l'aide de frère Lorenzo, d'abord feindre la mort, puis bientôt vous aller rejoindre ? » — Alors le pauvre jeune homme, comprenant sa grande erreur, commença à dire : « O sort le plus douloureux ! O infortuné Romeo ! O de tous les amants le

plus malheureux ! Jamais lettre de vous ne m'a rien appris. » — Et il lui raconta alors comment Pietro lui avait annoncé comme véritable sa feinte mort, et comment la croyant morte, et voulant en mourant aussi lui faire compagnie, il avait auprès d'elle bu le poison ; et ce poison très subtil commençait à lui envoyer la mort par tous les membres. L'infortunée Giulietta en l'entendant parler ainsi fut brisée de douleur, tellement qu'elle ne sut que s'arracher les cheveux et frapper et meurtrir son innocente poitrine, inondant Romeo, qui déjà était tombé étendu sur le dos, d'une mer de larmes, et le baisant mille et mille fois. Et devenue plus pâle que la cendre, elle dit toute tremblante : « Ainsi c'est en ma présence et à cause de moi, mon seigneur, que vous devez mourir ? Et le ciel souffrira que je vive, même un instant, après vous ? Ah ! malheureuse, si au moins je pouvais vous donner ma vie et mourir, moi seule ! » — A quoi le jeune homme répondit d'une voix languissante : « Si

jamais ma foi et mon amour vous furent chers, et l'espoir de me revoir ardent en vous, par tout cela je vous prie de ne point prendre après moi la vie en déplaisir, sinon pour une autre raison, au moins pour pouvoir penser à celui qui, tout brûlant pour votre beauté, se meurt devant vos beaux yeux. » — A ces mots la dame répondit : « Si vous mourez à cause de ma feinte mort, que ne dois-je pas faire pour la vôtre qui est réelle? Je souffre seulement de ne pas avoir maintenant le moyen de mourir là auprès de vous, et je me hais moi-même de pouvoir vivre. Mais j'espère bien qu'il ne s'écoulera pas beaucoup de temps qu'ainsi que j'ai été la cause, je deviendrai la compagne de votre mort. » — Et ayant achevé à grand'peine ces paroles, elle tomba évanouie. Peu après, revenant à elle, douloureusement, de sa belle bouche, elle allait recueillant le souffle suprême de son cher amant, qui approchait à grands pas de sa fin.

A ce moment, frère Lorenzo, sachant quand

et comment la jeune fille avait pris la poudre, et qu'elle avait été ensevelie comme morte; et connaissant que la vertu de ladite poudre touchait à son terme, prit un de ses fidèles compagnons et s'en vint au caveau environ une heure avant le jour. Y étant arrivé, il entendit des plaintes et des pleurs, puis regardant par une fente du couvercle, il aperçut une lumière à l'intérieur, et demeura fort surpris; il pensa que la jeune fille avait trouvé moyen d'apporter avec elle une lanterne, et que, s'étant réveillée, peut-être par frayeur de quelque cadavre, ou par la crainte de rester pour toujours enfermée dans ce lieu, elle se désolait et pleurait de cette façon. Et ouvrant prestement le sépulcre avec l'aide de son compagnon, il vit Giulietta toute échevelée et dolente, assise et pressant son amant presque mort sur son sein. Et il lui dit : « Ainsi donc tu craignais, ma fille, qu'ici je ne te laissasse mourir ? » — Et elle, en entendant le frère, redoubla ses pleurs et répondit : « Je crains plutôt que vous

ne m'en tiriez point en vie. Hélas! Pour l'amour de Dieu, refermez le sépulcre, et vous en allez, de sorte que je meure ici; ou bien apportez-moi un couteau, afin que je m'en puisse percer la poitrine et me tirer de peine! Oh! mon père, oh! mon père,—vous avez bien envoyé la lettre! Me voilà bien mariée! Vous m'avez bien conduite auprès de Romeo! Voyez-le ici dans mes bras, déjà mort! » — Et lui racontant ce qui s'était passé, elle le lui montra. Frère Lorenzo, entendant ces choses, fut comme privé de sa raison, et considérant le jeune homme qui était sur le point de trépasser, il dit en pleurant très fort : « O Romeo, quel sort contraire t'arrache à moi! parle-moi au moins, tourne un peu vers moi tes yeux! O Romeo, vois ta bien-aimée Giulietta qui te supplie de la regarder! Pourquoi ne réponds-tu pas, au moins à elle, sur le sein de qui tu reposes? » — Au nom si cher de sa dame, Romeo leva un instant ses yeux alanguis par la mort prochaine, et l'ayant vue, les referma,

puis, un peu après, se tordant tout entier, il fit un soupir, et mourut (1).

Le malheureux étant mort en la manière que je vous ai dite, comme le jour se faisait proche, le frère dit à la jeune fille, après bien des larmes : « Et toi, Giulietta, que feras-tu ? » — Et elle répondit aussitôt : « Je me mourrai, ici dedans. — Comment, ma fille ! » dit-il, « il ne faut pas dire cela. Sors d'ici, car quand même je ne saurais que faire de toi, il ne te manquera pas de saints monastères où te renfermer et prier Dieu continuellement pour toi-même et pour ton époux mort, s'il en a besoin. » — A quoi la dame répondit : « Mon père, je n'implore de vous qu'une grâce, que vous m'accorderez volontiers pour l'amour que vous portez à l'heureuse mémoire de celui qui est là » (et elle lui montra Romeo) : « c'est de ne jamais faire connaître notre mort, afin que nos corps puissent demeurer ensemble dans le sépulcre; et si par hasard on l'apprenait, je

(1) Voir la note XVI à la fin du volume.

fille était morte, tout ému de pitié, il ne sut plus lui-même que faire, et avec son compagnon, tout transpercé de douleur, il pleura sur les deux amants sans vie. Mais voilà que des gens de la maison du Podestà, qui poursuivaient quelque voleur, survinrent, et les ayant trouvés pleurant sur ce tombeau, dans lequel ils avaient vu une lumière, ils y coururent presque tous, et prenant les deux moines au milieu d'eux, ils dirent : « Que faites-vous ici, maîtres, à cette heure ? Peut-être exercez-vous quelque maléfice sur ce sépulcre ? » — Frère Lorenzo, ayant vu et entendu les officiers, aurait souhaité être mort. Cependant il leur dit : « Qu'aucun de vous ne s'approche de moi, car je ne suis pas celui que vous croyez ; et si vous désirez quelque chose, demandez-le de loin. » — Alors le chef dit : « Nous voulons savoir pourquoi vous avez ainsi ouvert la sépulture des Cappelletti où fut enterrée avant-hier une jeune fille de leur famille ? Et si je ne vous connaissais, frère Lorenzo, pour un homme de

bonne condition, je dirais que vous êtes venu ici pour dépouiller les morts. » — Les religieux, ayant éteint la lumière, répondirent : « Ce que nous faisons ici, tu ne le sauras pas, car il ne t'appartient pas de le savoir. » — Celui-ci répondit : « Cela est vrai, mais je le dirai au Seigneur. — Dis à ta guise. » — Et ayant refermé le caveau, avec son compagnon il rentra dans l'église.

Il faisait déjà presque jour lorsque les religieux se débarrassèrent de la troupe des sbires, dont l'un s'en fut rapporter l'histoire des moines à quelqu'un des Cappelletti. Ceux-ci, sachant peut-être aussi que frère Lorenzo était l'ami de Romeo, se rendirent en hâte auprès du Seigneur, le priant de faire avouer au frère par la torture (si autrement faire ne se pouvait) ce qu'il était allé chercher à cette heure dans leur sépulture. Le Seigneur, ayant mis des gardes pour que le frère ne pût s'enfuir, l'envoya quérir, et quand il fut venu, lui dit : « Que cherchiez-vous ce matin, maître, dans

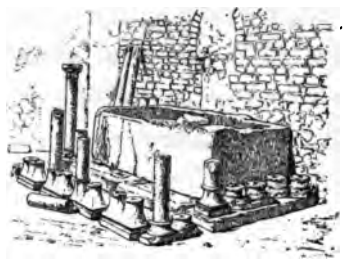
le caveau des Cappelletti ? Dites-le nous, car, de toutes manières, nous le voulons savoir. »— A quoi répondit le frère : « Monseigneur, je le dirai très volontiers à votre Seigneurie. J'étais le confesseur de la fille de Messer Antonio Cappelletti qui est morte si étrangement l'autre matin; et parce que je la chérissais très-tendrement comme ma fille spirituelle et qu'il ne m'avait pas été possible de me trouver à ses obsèques, je suis allé dire sur elle certaines oraisons, lesquelles, neuf fois récitées sur le défunt, délivrent son âme des peines du purgatoire ; et comme peu de gens savent ces choses ou les comprennent, les sots prétendent que j'étais descendu là pour dépouiller les morts. Je ne sais si je suis quelque voleur de grand chemin pour faire choses pareilles : ce bout de froc et cette corde me suffisent, je ne donnerais rien de tous les trésors qu'ont les vivants, pas plus que des vêtements de deux morts ; et bien mal font ceux qui m'accusent en cette sorte. »

Le Seigneur, pour un peu, l'aurait cru, si plusieurs moines (qui lui voulaient du mal), apprenant comment frère Lorenzo avait été trouvé dans le caveau, ne l'avaient voulu ouvrir : ce qu'ayant fait et ayant découvert le cadavre de Romeo, ils allèrent en grand tumulte faire dire au Seigneur, qui s'entretenait encore avec le frère, comment dans le sépulcre des Cappelletti, où la nuit dernière avait été surpris le moine, gisait sans vie Romeo Montecchi. Ceci parut à chacun presque impossible, et donna à tous grand étonnement. Frère Lorenzo, entendant ces nouvelles, et connaissant qu'il ne pouvait plus cacher ce qu'il avait désiré tenir secret, s'agenouilla devant le Seigneur et dit : « Pardonnez-moi, Monseigneur, si j'ai menti à la demande que vous me faisiez : je ne l'ai fait ni par malice, ni par aucun intérêt, mais pour garder la foi que j'ai promise à deux malheureux amants. » — Et ainsi il fut contraint, devant de nombreux assistants, de raconter l'histoire, telle qu'elle s'était passée.

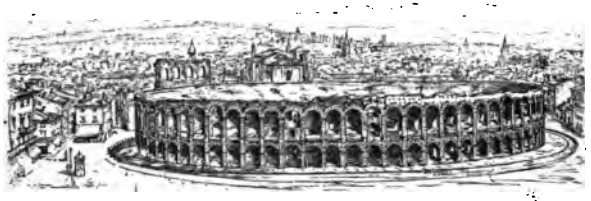
Bartolommeo della Scala, l'entendant, fut ému de pitié presque jusqu'aux larmes, et voulut voir lui-même les tristes dépouilles; il s'en fut au sépulcre avec une grande foule de peuple; et, donnant l'ordre d'en sortir les deux époux, il les fit déposer dans l'église de Santo Francesco, sur deux tapis. A ce moment, leurs pères étant venus dans ladite église, et pleurant sur leurs enfants morts, il advint que, vaincus tous deux par une double pitié, tout ennemis qu'ils fussent, ils s'embrassèrent; et ainsi la longue inimitié qui avait régné entre eux et leurs maisons, et que ni les prières de leurs amis, ni les menaces du Seigneur, ni les dommages reçus, ni le temps n'étaient parvenus à éteindre, finit enfin par la malheureuse et touchante mort de ces amants. Et un monument magnifique ayant été commandé, sur lequel devait être gravée la cause de leur mort, les deux époux, pleurés et accompagnés par le Seigneur, leurs parents et la ville entière, furent avec grande et solennelle pompe, ensevelis.

Telle fut la fin lamentable qu'eurent les amours de Romeo et de Giulietta, ainsi que vous l'avez entendue, et telle que me la conta à moi-même Pellegrino da Verona. (1)

(1) Voir la note XVII à la fin du volume.



# NOTES



# NOTES

## I. MASUCCIO SALERNITANO

Le professeur Todeschini, l'un des commentateurs les plus sagaces, mais aussi les plus sceptiques de la nouvelle que nous publions, songe à contester à da Porto la paternité de *Giulietta e Romeo ;* il prétend que le conteur vicentin a pu en trouver l'idée dans une nouvelle de Masuccio Salernitano, nouvellier du xv^e^ siècle.

La nouvelle de Masuccio, cela est certain, nous montre, comme celle de da Porto, deux familles

rivales, un amour combattu, un mariage clandestin, une feinte mort et un fatal dénouement. Mais de là ne résulte pas nécessairement que da Porto ne fut qu'un imitateur. Les histoires de ce genre devaient être nombreuses dans les souvenirs de l'Italie, et le mérite du conteur était plutôt dans la mise en œuvre que dans l'invention. D'ailleurs, la nouvelle de Masuccio jouissait de quelque estime, puisque Zanetti la réimprima à Venise en 1754, dans son *Novelliero italiano*.

Le récit de Masuccio nous transporte à Sienne, et les familles rivales dont il nous décrit les luttes sont les familles Mignanelli et Seraceni (ou Saraceni). Les héros se nomment Mariotto Mignanelli et Giannozza Saraceni.

La nouvelle fut imprimée pour la première fois à Naples, en 1476 (in-folio), sous ce titre :

« Il novellino *con gli argomenti e morali conclusioni di alcuni esempli per Masuzzo nobile Salernitano fatto, e intitolato all'illustrissima Ippolita di Calabria Duchessa.* »

La seconde édition (in-folio) parut à Milan, en 1483, avec cette indication de libraire :

« *Mediolani per Cristoph. Valdarfer Ratisponensem emendat. et correctum cum magna diligentia, anno dominicæ passionis MCCCCLXXXIII die XXVIII may regnante excellent. Ligurum Principe Domino D. Joanne Galeatio Duce Mediolani.* »

Une troisième édition (in-folio) parut à Venise, en 1484; c'est de cette dernière que Zanetti se servit pour la réimpression de 1754.

Voici l'argument de la nouvelle, tel qu'on le trouve dans l'édition de Valdarfer :

« Mariotto Sanese innamorato de Giannozza, come ad omicida se fugge in Alexandria. Giannozza se fenge morta, e da sepoltura tolta va a trovare l'amante; dal quale sentita la sua morte, per morire anco lui retorna a Siena, e conosciuto e preso, e tagliatole la testa : la donna nol trova in Alexandria, retorna a Siena e trova l'amante decollato, e lei supra al suo corpo per dolore si muore. — Allo illustrissimo signor Duca d'Amalfi. »

Ce que nous traduisons :

« Mariotto, Siennois, enamouré de Giannozza,

s'enfuit, comme homicide, à Alexandrie. Giannozza feint la mort, puis, sortie du sépulcre, va retrouver son amant; lequel ayant appris sa mort, retourne cependant à Sienne pour mourir, est reconnu et pris, et on lui coupe la tête : la dame ne le trouve pas à Alexandrie, retourne à Sienne et trouve son amant décapité, et, sur son corps, de douleur, se meurt. — Au Très Illustre Seigneur duc d'Amalfi.. »

On voit que la partie la plus dramatique du récit appartient en propre à da Porto, surtout les scènes qui se passent dans la tombe.

Les critiques se sont demandé si la nouvelle de Masuccio avait un fondement historique, de même que nous les verrons se le demander pour la nouvelle de da Porto.

Une lettre de M. Luigi de Angelis, bibliothécaire à Sienne, adressée en 1831 à M. Torri, — qui a édité à Pise une excellente édition critique de notre nouvelle, — n'élucide pas la question. M. de Angelis affirme simplement qu'il n'a pas rencontré une seule fois, parmi les noms Mignanelli et Saraceni, ceux de Mariotto et Giannozza. D'ailleurs, il est

curieux de remarquer que les deux familles s'unirent, au XVIe siècle, par le mariage de Pietro Paolo Mignanelli avec Onorata di Jacopo Saraceni. De ce mariage naquit le cardinal Fabio Mignanelli, qui s'efforça à pacifier Sienne, sans plaire beaucoup aux Siennois, qui chantaient sur son passage, ainsi que le raconte Simone Benci dans son Histoire de Montepulciano :

« *Mignanello, Mignanello,*
» *Non ci piace il tuo modello!* ».

C'est sans doute le cardinal Fabio qui donna son nom à la piazza Mignanelli, qui se trouve à Rome, près de la place d'Espagne.

La famille Saraceni existait encore à Sienne à l'époque où M. Torri publia son édition (1831).

## II. MATTEO BANDELLO

Bandello fut un des *Nouvelliers* les plus goûtés à Venise, au XVIe siècle. Tout historien de l'art de la nouvelle en Italie devrait lui consacrer une

étude attentive. Il nous suffira, pour montrer le cas que faisaient de lui ses contemporains, de citer une épigramme de Fracastaro, le médecin et poète véronais, dont nous avons eu déjà l'occasion de prononcer le nom.

Voici la circonstance où cette épigramme fut faite. Le Bandello, pour célébrer la naissance de Giano, fils du seigneur Cesare Fregoso et de sa femme Costanza, avait composé un poème mythologique laudatif et plein d'heureux pronostics, intitulé « *Le Tre Parche.* » Fracastoro écrivit pour ce poème l'épigramme suivante :

« *Hieronymus Fracastorius*
» *In Bandelli Parcas.*
» *Ad Janum Cæsaris Fregosi filium :*
» Sacrorum si plena deo sunt pectora vatum,
» Si nôrunt triplices fata futura deæ ;
» Fortunate Infans, verus tibi grandia vates,
» Grandia concordes concinuere deæ ! »

Pour donner une idée du style orné et élégant de Bandello, il nous suffira de citer une phrase, qui nous paraît belle, et par laquelle le nouvellier a voulu exprimer les sentiments de Romeo, lorsqu'il vit pour la première fois Giulietta :

« Questa infinitamente gli piacque, e giudicò

che la più bella ed aggraziata giovane non aveva veduto giammai. Pareva a Romeo, quanto più intentamente la mirava, che tanto più le bellezze di quella divenissero belle, e che le grazie più grate si facessero; onde cominciò a vagheggiarla molto amorosamente, non sapendo dalla di lei vista levarsi : e sentendo gioia inusitata in contemplarla, tra se propose far ogni suo sforzo per acquistar la grazia e l'amor di quella. »

Il n'est pas hors de propos non plus de citer un gracieux sonnet qui termine la nouvelle de Bandello, et que l'élégant conteur aurait voulu graver comme épitaphe sur la tombe des deux grands amants :

« Credea Romeo che la sua sposa bella
Già morta fosse, e viver più non volse;
Ch'a se la vita in grembo a lei si tolse
Con l'acqua, che del serpe l'uom appella.
» Come conobbe il fiero caso, quella
Al suo Signor piangendo si rivolse,
E quanto potè, sovra quel si dolse,
Chiamando il ciel iniquo ed ogni stella.
» Veggendol poi la vita, oimè! finire,
Più di lui morta, a pena disse : o Dio,
Dammi ch'io possa il mio signor seguire.
» Questo sol prego, cerco, e sol desio,
Ch'ovunque ei vada, io possa seco gire;
E ciò dicendo, allor di duol morio. »

Ce qu'on pourrait traduire ainsi :

« Romeo croyait que sa belle épouse — Était morte, et il ne voulut plus vivre; — Il s'ôta la vie sur le sein de la belle, — Avec l'eau qu'on appelle *de Serpent*.

» Quand elle connut le cruel malheur, elle-même. — Se retourna vers son Seigneur en pleurant, — Et tant qu'elle eut de force, se lamenta sur lui, — Invoquant le ciel injuste et toutes les étoiles.

» Puis voyant, hélas! sa vie finir, — Plus morte que lui, elle put à peine dire : « Oh! Dieu, — Accorde-moi que je puisse suivre mon Seigneur.

» Je ne demande, cherche, désire, que cela seul, — D'aller avec lui, en quelque lieu qu'il aille; » — Et disant cela, elle se mourut de douleur. »

## III. VICENCE

Vicence est aujourd'hui une belle ville aux larges rues, aux somptueux palais. La vallée où elle est bâtie est une des plus riches et des plus sa-

lubres de la haute Italie. Arrosée par deux torrents aux eaux limpides qui descendent tout courants des montagnes voisines, le Bacchiglione et le Retrone, surmontée de la gracieuse colline de Monte Berico que rend fameux un sanctuaire antique et fréquenté des pèlerins, elle semble se reposer mollement dans son beau site, riche et insoucieuse, contente de vivre et glorieuse de son opulence séculaire. Le climat dont elle jouit est un des plus doux de l'Italie; les hautes montagnes qui l'abritent au nord la défendent l'hiver contre les âpres vents de *tramontane,* et lui assurent, par leur ombre et le voisinage des sommets neigeux, des étés tempérés.

Telle que nous la voyons, Vicence est une ville du XVIe siècle; pour tout dire, elle est la ville de Palladio, et le merveilleux architecte, peu soucieux, comme la plupart des architectes de son temps, des beautés du passé, l'a transformée à la guise de son génie. Son élève Vincenzo Scamozzi (1552-1616) a continué son œuvre, exagérant les défauts du maître et se complaisant un peu trop dans le luxe des marbres et la pompe des décorations.

Messer Andrea Palladio était né à Vicence, en 1508, le jour de la Saint-André; il n'avait donc guère que vingt ans de moins que notre Luigi da Porto; mais à cette époque les esprits marchaient vite et les hommes aussi, et tandis que l'auteur de notre nouvelle appartient au xv^e siècle, Palladio est bien un homme de la seconde Renaissance et un fils du xvi^e siècle. Il mourut dans sa patrie, en 1580, « aimé et révéré de tous, chargé d'honneurs et de gloire » (1), après avoir peuplé de magnifiques édifices Brescia, Udine, Vérone, Trento, avoir travaillé pour sa part aux constructions du nouveau Saint-Pierre à Rome, et avoir donné leur figure nouvelle à Venise et à Vicence.

A Vicence, sans doute, Palladio, plus aveuglément admiré qu'à Venise et plus libre de ses allures, put donner cours à ses idées nouvelles et respecter moins les œuvres du passé. D'ailleurs, il n'est peut-être pas responsable tout à fait de la disparition de l'ancienne Vicence; les chroniqueurs rapportent qu'un violent incendie

(1) Jacopo Cabianca e Fedele Lampertico. *Vicenza e suo territorio.*

avait détruit, dans les premières années du XVIe siècle, la plus grande partie de la ville.

Nous aimons à croire que c'est à l'incendie et non à la main d'un artiste comme Palladio que nous devons de n'avoir pu connaître le palais où naquit et vécut Luigi da Porto. Nous nous sommes vus contraints, et nous ne doutons pas qu'on nous pardonne ce procédé, de chercher à Vicence même, dans quelque débris du passé, l'image de ce que pouvait être un *palazzo* à l'époque où naquit notre nouvellier. On pensera sans doute que ce palais, dont on trouvera un croquis dans notre livre, n'offre pas la simplicité absolue de lignes à laquelle nous a habitués l'art du XVe siècle, l'art qu'un critique anglais a appelé, du nom de l'architecte Fra Giocondo, *l'art Giocondesque* (1). Le type de cet art est sans doute la *Scuola di S. Giovanni Evangelista* à Venise, ou le palais municipal de Vérone, œuvre de Fra Giocondo lui-même. Notre *casa Pigafetta* s'écarte un peu de ces types; c'est que Vicence peut-être, aux temps même de sa sim-

(1) Ruskin.

Les écrivains vicentins regardent l'invasion des Gaulois, au IVe siècle avant Jésus-Christ, comme la première invasion des barbares qu'ait eu à subir leur ville. Ils soutiennent, et avec quelque apparence de raison, que les Gaulois ne construisirent pas Vicence, comme l'affirme l'historien Justin, mais l'étendirent seulement sur la rive gauche du Retrone. Quoi qu'il en soit, Vicence devint dès lors une ville d'une certaine importance, et ne tarda pas à tomber sous la domination ou au moins la protection romaine, comme l'atteste une inscription du proconsul Serenus, portant délimitation du territoire de Vicence et de celui de la ville voisine d'Ateste (aujourd'hui Este).

Cependant, Vicence ne donna jamais d'homme célèbre à la civilisation romaine, et tandis que Mantoue se vante d'avoir été la patrie de Virgile, et Vérone de Catulle, Vicence ne peut citer, comme titre de gloire, que le nom de Quintus Rhemnius Palæmon, grammairien, qui écrivit, sous le règne de Claude, un traité *de Ponderibus et Mensuris*.

Les vestiges épigraphiques recueillis à Vicence ne permettent pas d'établir exactement les détails

de l'histoire administrative de cette ville, sous les Romains. Un document assez curieux, inséré au Code Théodosien et au Code de Justinien, prouve que Théodose avait visité Vicence, et avait mis ses soins à ce que la ville ne fût point molestée par les soldats qui occupaient les campagnes voisines; ces soins vont même jusqu'à une singulière délicatesse, puisqu'ils interdisent aux soldats qui campent le long des fleuves de troubler les eaux, ou de se baigner tous nus, de peur d'offenser les regards des passants.

A la chute de l'empire romain, l'histoire de Vicence tombe dans l'obscurité où tombe celle de presque toutes les villes italiennes. Les Lombards, qui devinrent ses maîtres, furent un des plus féroces et des plus destructeurs parmi les peuples barbares. Ils couvrirent plusieurs siècles de ténèbres et de terreurs. Le pouvoir de Théodoric et des Ostrogoths sembla doux et bienfaisant à côté de celui des Lombards, et il l'était en effet pour ces temps sauvages et cruels. Les Lombards mirent en fuite le plus grand nombre des habitants de la Vénétie, qui se construisirent dans

les lagunes des maisons sur pilotis; ils étaient là à l'abri, car les barbares ne naviguaient point; ces maisons devinrent Venise, la reine des mers. Vicence se vante d'avoir eu sa part dans la fondation de Venise et réclame comme ses enfants les aïeux des plus hautes familles vénitiennes, des Grimani, des Dotti, des Bettani, des Venieri. Cependant, elle continua à vivre sous les violents Lombards, conservant toujours ces idées romaines et cette administration romaine qui ne devaient point périr chez les races italiques, mais reparaître dans leur force et leur sagesse antique, aux jours de la renaissance nationale. Les ducs lombards dont elle subit les lois furent Alferisius, Aldoardus, Vetturius, et ce Péridée dont parle Paul Diacre, et qui semble avoir pris parti contre Luitprand son roi, pour le pape qui maintenait le culte des images, violé par les barbares iconoclastes.

Vers ce moment commence pour Vicence l'âge des tyrannies de familles et des guerres avec les villes voisines, qui font ressembler son histoire à celle de presque toutes les villes d'Italie. Le pre-

mier qui semble s'être emparé à Vicence de la tyrannie fut un certain Mario de' Marj, qui chassa de la ville son rival Felice de' Miarj. Felice alla chercher du secours auprès des cités prochaines, et Vicence entra en guerre avec Padoue et Vérone. Les guerres ne cessèrent plus, pas plus que les tyrannies, auprès desquelles une sorte de régime municipal semble continuer à fleurir, sous des magistrats décorés du nom romain de consuls. Un certain Nicolò Trissino était consul à Vicence au commencement du XI^e siècle.

C'est avec Padoue surtout que Vicence vécut en rivalité. Les Padouans portaient pour enseigne au combat un dragon et les Vicentins un âne. Dans un combat engagé sous le consulat du susdit Trissino (environ 1015?), les Vicentins ayant perdu leur bannière, les Padouans la suspendirent en vue sur la place de leur ville. Grande fut la colère des Vicentins, qui sortirent des murs ce lourd char de guerre, ce *carroccio,* autour duquel se groupaient les citoyens des cités italiennes dans leurs guerres patriotiques, et qui était comme une sorte d'image ambulante de la patrie qu'on ne

pouvait abandonner sans mortel déshonneur. Heureusement les Véronais et les habitants de Trévise s'entremirent comme médiateurs entre les deux villes ennemies. On rentra le *carroccio* à Vicence, et les Vicentins en furent quittes pour payer aux Padouans un lourd tribut de *saucisses,* tribut qui se comprendrait peu en dehors de ces temps où la famine était toujours prochaine. De cette aventure naquit un proverbe peu flatteur pour les Vicentins, et qui eut longtemps cours dans la Vénétie et la Marche Trévisane : « *Padovano impicca l'asino, e Vicentino lo dispicca per un pezzo di salsiccia.* » — « *Le Padouan pend l'âne et le Vicentin le dépend pour un morceau de saucisse.* »

Le calme et la paix semblent par moments être rentrés dans Vicence sous l'influence des empereurs; car les Vicentins étaient dévoués à l'empire, et Henry III les appelait « *ses très fidèles,* » confirmait les privilèges de leurs évêques, leur permettait de battre monnaie et les défendait contre le envahissements territoriaux des Padouans, qui furent toujours de redoutables voi-

sins. Mais l'autorité des empereurs dura peu; en 1164, sous l'impulsion de son évêque, et peu de jours après avoir juré de nouveau obéissance à l'empereur Frédéric Barberousse, Vicence se souleva en même temps que Vérone, Padoue, Trévise, Bassano et Lonigo. D'autres villes se joignirent au mouvement, dont Venise était l'âme, et en 1167 une *concordia* entre quinze cités fut conclue.

Cependant, l'ancien parti impérial et l'ancien parti des évêques régnaient toujours à Vicence; le premier avait pour chef Uguccione de' Conti, le second obéissait à l'influence des comtes de Vivaro. La discorde devint telle, que les Vicentins prirent le parti, à l'exemple de la plupart des villes d'Italie, de choisir un dictateur étranger, un *Podestà,* dont le pouvoir absolu et annuel serait accepté par les deux partis rivaux. Le premier *Podestà* de Vicence fut Vazone d'Albrigone, consul de Crémone, auquel succéda un autre Vazone de' Vazoni. Mais l'esprit de parti était plus fort que toutes les déterminations de la sagesse; et en 1179, deux *Podestà* vicentins furent élus à la fois, l'un

par les partisans de l'évêque, l'autre par le peuple, Guido di Vivaro et Uguccione de' Conti. Une lutte sanglante s'ensuivit, et Uguccione vainqueur garda trois ans la dignité de *Podestà*.

Dans ces temps troublés apparaît la bienfaisante et pieuse figure du bienheureux Giovanni de' Sordi Cacciafronte, Mantouan, que le pape Alexandre III avait appelé en 1184 au siège épiscopal de Vicence. Sa parole de paix et de douceur déplut aux chefs des deux partis rivaux, unis un instant dans une commune haine; car leur œuvre de violence se trouvait démasquée, le véridique évêque dénonçait leurs crimes, et ils voyaient les uns et les autres échapper de leurs mains la faveur populaire qui les soutenait. Un jour, dans la rue, ils assaillirent Giovanni Cacciafronte, et son sang innocent coula pour ce peuple que sa sainte parole n'avait pu convertir. Il repose dans un tombeau de marbre, dans la cathédrale de Vicence.

Rien n'est plus difficile que de préciser l'histoire des villes italiennes, et surtout des villes du Nord, pendant les XII^e^ et XIII^e^ siècles. L'instabilité du pouvoir, la complication des rivalités locales et

des querelles de famille, l'ignorance où nous sommes de la nature du pouvoir impérial, qui semble ne s'être exercé que par intervalles, mais toujours d'une manière absolue, enfin la rareté relative des documents, rendent obscure la vie des villes, et impossible un résumé rapide de cette vie. Nous ne dirons pas les phases diverses du pouvoir de la famille des Ezelini, qui s'établit sur Vicence et sur les villes voisines grâce à l'influence des empereurs, dont les Gibelins Ezelini étaient les partisans, et peut-être aussi les compatriotes. Le premier des Ezelini, celui qu'on appelait *il Balbo,* et qui tenait de l'empereur les seigneuries d'Onara et de Romano, fut élu *Podestà* de Vicence en 1170 ; c'est la première fois que nous rencontrons son nom dans l'histoire vicentine. Ce nom devait être surtout illustré par ses fils Alberico et Ezelino ; le second Ezelino, qui fut beaucoup plus dur et cruel que son père, et pourrait peut-être revendiquer pour lui seul le renom de férocité qui souille leur nom, guerroya de longues années et vigoureusement, avant d'établir fortement un pouvoir solide sur les villes de Lombardie et de Vénétie. Padoue

a surtout conservé un souvenir sanglant de son passage ; et c'est de nos jours, qu'après six siècles de vivace rancune, la municipalité de Padoue a fait placer sur une tour de la ville une plaque de marbre où une inscription emphatique célèbre la défaite et la mort du terrible Ezelino (27 septembre 1259).

Après la mort d'Ezelino, les Padouans délivrés profitèrent du désarroi qui régnait à Vicence pour imposer à la malheureuse ville un *Podestà* padouan, Aicardino Litolfo. Vicence n'avait fait que changer de joug, ce semble, et comme un grand nombre de ses habitants avaient été de chauds partisans d'Ezelino, les Padouans par vengeance les torturaient et les faisaient mourir sans pitié, les traînant à la queue des ânes à travers les rues de la ville.

Cependant c'est à cette époque sans doute que la ville put jouir quelques années d'une réelle indépendance ; elle s'administrait elle-même, dans une sorte d'oligarchie, où il y avait pour sûr un grand souvenir des idées romaines. Cette indépendance municipale ne disparut pas entièrement sous

les régimes que Vicence devait voir passer ensuite. Les Padouans commencèrent par affermir leur pouvoir sur elle. Puis, au XIVe siècle, les Della Scala de Vérone en chassèrent les Padouans. La ville passait de mains en mains, prise peut-être par moments de velléités d'indépendance, mais faite en somme pour être gouvernée, et se laissant gouverner toujours. Enfin en 1404 des citoyens vicentins, et à leur tête Giampietro Proti et Giacomo Thiene, fatigués de ce régime incertain, allèrent offrir la ville aux Vénitiens et la leur livrèrent. Vicence avait trouvé ses véritables maîtres ; elle vivait sous leurs lois lorsqu'y naquit Luigi da Porto ; elle suivit leur fortune.

Vicence est aujourd'hui une préfecture.

## IV. LA FAMILLE DA PORTO

La famille da Porto faisait remonter son origine à un certain Porto qualifié *giureconsulto* et nommé en 1082 dans un privilège de

# ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE DA PORTO

**PORTO**
marié à Aja Verlato, vivait en 1311.

**GIOVANNI**
marié à Isabella Volpe, vivait en 1339.

**ANDRÉA**
fait testament en 1409. Rameau éteint en 1636 en la personne de ORAZIO.

**GIAMBATTISTA**
marié à Lucia di Regle Dal Gallo. *Deputato alle cose utili* en 1399.

**SIMONE**
marié à Pietra Verlato. *Deputato alle cose utili* en 1437, fait testament en 1449.

**BARTOLOMMEO**
marié à Angela Caldogno, fait testament en 1404. Rameau éteint en 1816 dans la personne de ORAZIO

**GIAMBATTISTA**
urisconsulte, 1452.

**SIMONE**
chevalier, faisait partie en 1510 du *Maggior consilio dei 500*.

**GABRIELE**
marié à Lucia Sessi; fait testament en 1493; tué en 1513, en combattant au service de la République de Venise à la bataille de l'Olmo, près Vicence.

**LEONARDO**
marié à Elisabetta Dal Nevo; mort avant 1500. De lui descend le comte GIUSEPPE, vivant en 1857.

**BERNARDINO**
marié à Lisabetta Savorgnana; mourut avant son père.

**PAOLO**
vivait en 1530.

**ALVISE OU LUIGI**
mort en 1530.

**PIETRO**
vivait en 1530.

**LODOVICO**
tué à la guerre en 1557.

**GABRIELE**

**FRANCESCO**
marié à Maddalena del Nevo; vivait en 1516. De lui descendent les comtes ANTONIO et OTTAVIANO, vivants en 1857.

**PIETRA**
mariée à Bernardino Pajello.

**BERNARDINO**

**LUIGI OU ALVISE**
né 10 août 1485, mort 10 mai 1529.

*Stemma (Armoiries).* — Campo d'oro con l'aquila bicipite nera coronata e spiegata, e campagna ondulata d'azzurro orlata d'argento. Per cimiero, l'elmo chiuso d'acciaio, in maestà, sormontato dall'aquila e dalla corona comitale.

l'empereur Henri IV. Neuf générations douteuses établissent la filiation entre ce Porto et le véritable fondateur de la famille qui vivait en 1311 et ne nous est connu aussi que sous le nom de Porto. C'est à ce dernier que nous faisons commencer l'arbre généalogique que nous donnons ci-devant et qui est emprunté à l'édition des œuvres de Luigi da Porto publiée par Bartolommeo Bressan (1).

On rencontre encore dans l'histoire le nom de Ippolito da Porto, qui mit tour à tour ses armes au service de l'empereur Charles-Quint et des Vénitiens, et fut enfin, pour Venise, gouverneur de Corfou.

Dans notre siècle, Vicence fut une des villes les plus promptes à se soulever contre les Autrichiens; il est curieux de trouver parmi ceux qu'elle cite comme les héros et les martyrs de son indépendance un Luigi da Porto (tué le 11 avril 1848).

(1) Firenze. Félice Le Monnier. 1857. 1 vol. in-12.

## V. LA FAMILLE SAVORGNAN.

**FEDERICO**

Seigneur de Pinzano, Arcis, Osopo el Buja.
*Cavaliere aurato* et *Conservatore della chiesa à Udine.*
Agrégé au patriciat vénitien, le 3 avril 1385. Poignardé le 15 février 1389, par l'ordre de Giovanni Maravo, patriarche d'Aquilée. — Marié à Orsina d'Este.

**TRISTANO**

né en 1379, vengea en 1395 la mort de son père en assassinant le patriarche. Fut, pour ce fait, excommunié, banni et confisqué. Obtint l'absolution en 1401 du pape Boniface IX. Fut assiégé, dans son château d'Arcis, par l'empereur Sigismond, qui fut obligé de reculer. — Marié à Tarsia della Scala.

Rameau *del Torre.* — Rameau *del Monte.*

**URBANO**

**NICOLO**
créé chevalier vers 1450. Chassa du Frioul les Hongrois, appelés par le patriarche Luigi Tech et qui s'étaient déjà emparés de Chinsa et de Manzano. — Marié à Giacoma Porcia.

**ELISABETTA** — mariée à Bernardino da Porto.
**ANTONIO**
**FRANCESCO** — marié à Lucina Savorgnana.

**GIACOMO GIUSTO**
dit *Ghibellino.*

**GIACOMO**
capitaine au service de Venise.

**LUCINA**
mariée à Francesco Savorgnano. C'est à elle qu'est dédiée notre nouvelle.

**TROJANO**
marié à Maddalena Colloredo.

**GIROLAMO**
créé sénateur à Venise en 1509.

**ELISABETTA**
mariée à Gianfrancesco Trissino de Vicence.

**PAGANO**
vient à la cour d'Espagne. Marié à Maddalena Zucchi.

**TRISTANO**
proposa sans succès à la république de Venise, en 1497, d'empoisonner Charles VIII, roi de France.

La famille Savorgnan, originaire du Frioul, était établie au XII^e siècle à Udine, où elle se mit à la tête du

parti populaire; ses membres occupèrent pendant plusieurs générations la première magistrature de la ville.

Quand le pouvoir temporel des patriarches d'Aquilée disparut (XIVe siècle), les Savorgnani furent les premiers seigneurs du Frioul qui reconnurent la suprématie vénitienne.

En 1385, ils acquirent la noblesse à Venise.

La famille existe encore à Udine sous le nom de Savorgnan di Brazza. Ce nom a été récemment illustré de nouveau par un explorateur hardi de l'Afrique centrale.

## VI. LA MORT DE BOSCOLI

Rien ne peut donner mieux l'idée de l'état d'esprit de l'Italie populaire à l'époque de la Renaissance, que le récit des derniers moments d'un certain Boscoli, de Florence, qui avait conspiré contre les Médicis et mourut en 1513. Nous devons ce récit à Luca della Robbia, neveu du

grand artiste de ce nom, et sculpteur lui-même. Luca était l'ami de Boscoli; il le visita dans sa prison, le jour même de sa mort, et raconta ensuite cette visite avec une sincérité, et même une naïveté qui ne peuvent être mises en doute.

On trouve dans ce récit un curieux mélange des sentiments simples et sublimes d'une part, d'autre part des sentiments antiques et chrétiens qui se partageaient le cœur des Italiens de la Renaissance. Boscoli soumet d'abord à son ami un scrupule qui lui vient, de ne pouvoir penser assez librement aux choses éternelles, parce qu'il a trop mangé à son déjeuner. Il en rit lui-même, et dit :

« *Son troppo carico di cibo, et ho mangiato cose insalate..... Iddio abbi di me misericordia, che costoro m' hanno carico di cibo. Oh! indiscrezione* (1). » Mais c'est un plus grave scrupule qui l'agite ensuite, et il lui faudrait pour le résoudre un savant confesseur. Toutes les images

(1) Peut-être pourrait-on traduire ainsi : « Je suis trop chargé de nourriture, et j'ai mangé des choses salées..... Que Dieu ait de moi miséricorde, car ces gens-là m'ont chargé de nourriture. *Quel mauvais procédé!* »

antiques qui l'ont porté à chercher la gloire d'un *tyrannicide,* lui courent par la tête, et, se tournant vers son ami Luca, il lui dit :

« *Deh ! Luca, cavatemi della testa quel Bruto, acciò ch' io faccia questo passo interamente da Christiano* (1) ! »

Puis il se met à prier, et ne pouvant se rappeler que le *Pater noster* et l'*Ave Maria,* il considère combien peu dévote a été sa vie, et engage Luca à penser que l'homme meurt comme il a vécu. Et il pleure de regret. Ce qui ne paraît point dans ses paroles, c'est la peur de la mort, ou le remords du crime qu'il a voulu commettre. Les scrupules de Luca ne sont pas aussi apaisés sur ce chapitre, et il prend à part un confesseur qui est venu assister le condamné, et lui demande si saint Thomas d'Aquin n'a pas blâmé le tyrannicide. Le moine, plus rempli peut-être des idées patriotiques et antiques de son temps que de saine doctrine, lui répond : « Oui, il l'a blâmé pour le

(1) « Ah! Luca, ôtez-moi ce Brutus de la tête, pour que je puisse sauter ce dernier pas tout à fait en chrétien ! » On se rappelle comment une pensée antique revient aussi à Roméo, au moment même où sa dame chérie se ranime entre ses bras : « *Forse di Pigmalion ricordandosi.* »

cas où le peuple a élu son propre tyran, mais non pour celui où le tyran s'est emparé lui-même du pouvoir par force. »

Rassuré par le moine, Luca vit son ami confesser ses péchés, recevoir dévotement le saint viatique, et mourir en paix. Après la mort, le moine, en pleurant, lui dit que son ami était pour sûr au ciel. Luca vit la tête de Boscoli et la trouva semblable à une tête d'ange (1).

## VII. L'HISTOIRE DE LA PEINTURE

Ce n'est pas ici le lieu de résumer l'histoire de la peinture italienne; nous voudrions faire remarquer seulement que notre allusion aux *giotteschi* ne doit pas faire douter de notre admiration pour Giotto, le maître de l'école. Giotto fut un grand génie, et l'un des génies les plus créateurs que

(1) Le récit de Luca della Robbia a été imprimé dans le t. I de l'*Archivio Storico*. Nous en avons emprunté le résumé au remarquable ouvrage de M. John Addington Symonds : *Renaissance in Italy*. — *The age of despots*. London, 1875.

l'art ait vus. Ses premiers élèves, les Gaddi, les Cavallini, semblent avoir gardé quelque chose de sa hardiesse et de son esprit d'invention. Mais plus tard l'école s'enferma dans une imitation servile du maître, ne le copiant guère que dans ses défauts, et s'astreignant à ses procédés d'une manière absolue; on ignore généralement que cette école persista jusqu'à la fin du xv^e siècle, et en voyant les figures maigres sur fond or que peignait par exemple Neri di Bicci (1), on ne s'imagine guère qu'on ait presque affaire à un contemporain de Michel-Ange, de Raphaël et de Léonard de Vinci. D'ailleurs, rien n'est plus frappant dans l'étude chronologique et synoptique de l'histoire de la peinture italienne, que de remarquer le rapprochement ou même la simultanéité de certains faits que des années semblent séparer. Le développement de l'art fut d'une incroyable rapidité, et de plus, le manque de relations qui existait souvent entre les différentes écoles, rendait synchroniques les procédés les plus dissemblables.

Nous avons cru pouvoir donner une idée de cet

(1) Neri di Bicci mourut en 1486.

état de choses en dressant rapidement une liste des principaux artistes qu'aurait pu connaître personnellement un homme né, comme Luigi da Porto, en 1483 et mort en 1528.

ARCHITECTES (1)

Bramante. — Né 1444, mort 1514.

Giuliano da San Gallo. — Né 1445, mort 1516.

Antonio da San Gallo. — Né 1455, mort 1534.

SCULPTEURS

Michel-Angelo Buonarotti. — Né 1475, mort 1564.

Jacopo Sansovino. — Né 1477, mort 1570.

Benvenuto Cellini. — Né 1500, mort 1571.

PEINTRES

Gentile Bellini. — Né 1426, mort 1507.

Giovanni Bellini. — Né 1427, mort 1516.

Andrea Mantegna. — Né 1431, mort 1506.

Luca Signorelli. — Né 1441, mort 1523.

Pietro Perugino. — Né 1446, mort 1524.

Sandro Botticcelli. — Né 1447, mort 1510.

Francesco Francia. — Né 1450, mort 1517.

(1) Plusieurs des dates suivantes sont approximatives, n'ayant encore pu être exactement déterminées par la critique. Mais leur probabilité est suffisante pour le but que nous nous proposons.

Lionardo da Vinci. — Né 1452, mort 1519.
Bernardino Pinturicchio. — Né 1454, mort 1513.
Filippino Lippi. — Né 1457, mort 1504.
Vittore Carpaccio. — Mort vers 1519.
Bernadino Luini. — Né 1460, mort 1530.
Mariotto Albertinelli. — Né 1474, mort 1515.
Fra Bartolommeo. — Né 1475, mort 1517.
Sodoma. — Né 1477, mort 1549.
Tiziano Vecellio. — Né 1477, mort 1576.
Giorgione. — Né 1478, mort 1511.
Dosso Dossi. — Né 1479, mort 1542.
Benvenuto Garofalo. — Né 1481, mort 1559.
Rafaello Sanzio. — Né 1483, mort 1520.
Sebastiano del Piombo. — Né 1485, mort 1547.
Andrea del Sarto. — Né 1487, mort 1531.
Antonio Allegri da Correggio. — Né 1494, mort 1534.
Giulio Romano. — Né 1499, mort 1546.

On remarquera que les dates de la vie de Raphaël sont, à peu de chose près, celles de la vie de Luigi da Porto. Ce rapprochement n'est pas inutile, car nul n'incarna mieux que Raphaël l'esprit

des deux Renaissances, mais nul à l'origine ne fut un enfant plus parfait de ce que nous avons appelé la première Renaissance.

On observera de combien le développement de la sculpture avait précédé celui de la peinture.

## VIII. URBINO

A l'époque où Luigi da Porto combattait sur l'Isonzo, Francesco-Maria della Rovere, préfet de Rome et seigneur de Sinigaglia, venait de recueillir l'héritage du dernier des Montefeltre (1508). Ainsi se trouvaient justifiés les calculs et l'ambitieuse prévoyance de Sixte IV (1). Guidubaldo I laissait à Francesco, avec le titre ducal et la ville même d'Urbino, tout ce pays montagneux, mais fertile, qui, borné au nord par la Marecchia, au sud par le torrent de Cesano, s'étend des sommets de l'Apennin jusqu'aux rives de l'Adriatique. Ce petit

(1) Né en 1414. Pape de 1471 à 1484. Le premier pape de la famille della Rovere.

État devait encore en 1514 s'accroître de la possession de Pesaro, et acquérir ainsi toute l'étendue qu'il conserva jusqu'à la perte de son autonomie. Il avait fallu pour le former quatre siècles d'efforts et de persévérance à l'une des plus remarquables familles souveraines de l'Italie.

Au nombre des feudataires plus ou moins indépendants de l'Empire qui allèrent se ranger autour des bannières de Frédéric Barberousse, quand cet empereur vint prendre possession de l'Italie, était Antonio, seigneur de Monte Coppiolo : il sut, paraît-il, se rendre agréable à son maître; car nous le voyons vers 1160 recevoir des mains de Frédéric le titre de comte et l'investiture du pays de Montefeltro; on appelait ainsi la région montagneuse qui s'étend des portes de Rimini jusqu'au nord d'Urbino, et que domine la haute forteresse de San Leo. Les premiers comtes de Montefeltro étaient Gibelins, mais cela ne les empêchait pas de vivre en bonne harmonie avec les papes redoutables du XIIIe siècle. On le vit bien quand, en 1216, le petit-fils (ou l'arrière-petit-fils) d'Antonio, Buonconte, se fit donner par Honorius III l'investiture

de la ville d'Urbino. Frédéric Ier confirma la donation du Souverain Pontife, mais malgré cette double autorité les habitants d'Urbino résistèrent vingt ans à l'ambition et aux droits de leurs belliqueux voisins; plus tard, ils devinrent, de tous les peuples d'Italie, les plus attachés à leurs souverains.

Un autre Montefeltre, comte d'Urbin, a reçu de Dante l'immortalité. C'est lui qui fut d'abord guerrier, puis franciscain :

Io fui uom d'arme e poi fui cordigliero.

Sa conversion tardive n'empêche pas Dante de l'avoir placé dans l'enfer; c'est qu'il eut de son temps une grande renommée de perfidie, et Dante lui fait dire :

.... « l'opere mie
» Non furon leonine, ma di volpe.
» Gli accorgimenti e le coperte vie
» Io seppi tutte; e sì menai lor arte,
» Ch'al fine della terra il suono uscie.» (1)

A la fin du XIVe siècle, nous trouvons un second Antonio en qui les caractères des derniers princes de sa race commencent à s'accuser; *condottiere*

1) Dante. *Enfer*, c. XXVII, v. 67 à 78.

célèbre, il fut en même temps poète, et nous a laissé quelques sonnets. Il joignait à ces qualités celles d'un habile souverain, et gouvernait si bien son petit fief, que des villes voisines voulurent se donner à lui. En 1371, Cagli se défit (1) de la domination des Ceccardi, ses tyrans, et appela le comte d'Urbino; en 1384, l'importante place de Gubbio, la clef d'un des principaux passages de l'Apennin, se donna au même seigneur, après avoir chassé la dynastie sanguinaire des Gabrielli.

Entre Urbino et Gubbio, dans la vallée supérieure du Métaure, s'étendaient les fiefs d'une maison puissante, les Brancaleoni. Ces seigneurs possédaient Casteldurante (aujourd'hui Urbania), Mercatello, San l'Angelo in Vado, Lamoli et toute la Massa Trabaria. Le comte Guid'Antonio, gonfalonier de l'Église romaine, vice-général dans la Romagne, et neveu, par sa femme, une Colonna, du pape Martin V, commença la conquête de cette région, dont il assura la possession à sa famille, en faisant épouser Gentile, fille et unique héritière

(1) C'est à Cagli que l'on voit les plus importants travaux de Giovanni Santi, père de Raphaël.

de Bartolommeo Brancaleone, à son fils naturel, le plus fameux des Montefeltre, ce Federico qui devint le premier duc héréditaire d'Urbino.

Avant Federico, son frère Oddantonio avait, en 1443, reçu de Pie II la même dignité. Le récit des cérémonies qui accompagnèrent son institution nous a été conservé, et ne forme pas le chapitre le moins curieux de l'histoire de la dynastie de Montefeltre. On connaît moins les détails d'une conspiration qui, l'année suivante, coûta la vie au nouveau duc et à ses mauvais conseillers, Manfredi Pio da Carpi et Tomà Agnello da Rimini. Le peintre Piero della Francesca nous a conservé, dans un admirable tableau, qui se voit dans la sacristie de la cathédrale d'Urbino, les traits du duc Oddantonio et de ses deux conseillers.

Avec Oddantonio s'éteignit la ligne légitime de la maison de Montefeltre. Federico, que nous avons nommé, et qui était fils naturel du comte Guid' Antonio, ne semble pas avoir eu de difficulté à recueillir l'héritage de son frère. Il dut cependant payer le consentement des habitants d'Urbino

par l'octroi de ce qui s'appellerait aujourd'hui des libertés constitutionnelles.

Deux ans auparavant, alors qu'il ne possédait encore que les fiefs des Brancaleoni, on le voit engager contre son voisin Sigismond-Pandolfe Malatesta une lutte qui dura vingt-cinq années et dont il resta vainqueur en 1463 ; S. Leo, la Pergola et plus de cinquante bourgs ou villes furent le fruit de sa victoire, qui recula jusqu'à la Marecchia la limite de l'État de Montefeltre. Il serait long de suivre ce fameux *condottiere* dans les détails de ses campagnes. Élève de Braccio, puis de Piccinino, il entra au service des Sforza, qui l'aidèrent à prendre Fossombrone, et lui donnèrent en mariage, après la mort de sa première femme, la célèbre Battista, fille d'Alessandro Sforza, seigneur de Pesaro, et de Costanza Malatesta (1) ; le mariage fut célébré en 1459.

En 1454 avait été commencée la construction du palais d'Urbino ; celui de Gubbio est de la même époque.

(1) D'après Sansovino, qui fait de Costanza la fille de Galeazzo Malatesta.

Devenu, par la mort des fameux condottieri de la première moitié du siècle, le plus célèbre homme de guerre d'Italie, Federico passa en 1474 au service du pape Sixte IV, qui le créa gonfalonier de l'Église et duc d'Urbino. A partir de ce moment, l'histoire des Montefeltre se confond avec celle de l'Italie elle-même.

Après la mort du duc Federico, arrivée en 1482, alors qu'il commandait, avec une paie de 165,000 ducats par an, les troupes de la ligue générale des États italiens, son fils Guidubaldo succéda, jeune encore, à toutes ses dignités. C'est ce prince que Castiglione a rendu à jamais célèbre. En 1498, désespérant de voir continuer sa race, il adopta Francesco Maria della Rovere, fils du préfet de Rome, et prépara ainsi l'avènement de la seconde maison ducale d'Urbino. En 1502, nous le trouvons à Mantoue, fuyant devant César Borgia, qu'une surprise avait rendu maître de la capitale du duché; rappelé un moment par la fidélité de ses peuples, il dut la même année céder définitivement son État au duc de Valentinois, et aller attendre à Venise la fin d'une usurpation

qui ne survécut pas au règne d'Alexandre VI. Le 22 août 1503, Guidubaldo rentrait dans le palais d'Urbino, au milieu de la joie de ses peuples; en 1504, il devint gonfalonier de l'Église; il reçut la même année l'ordre de la Jarretière, que son père avait porté avant lui, distinction flatteuse dont les sculpteurs d'Urbino et de Gubbio ont gravé les insignes sur les murs des palais.

C'est à cette époque que se rapportent les récits du *Cortegiano,* où l'on peut voir ce qu'étaient les mœurs, les idées, les goûts et les propos d'une cour de l'Italie centrale au début du XVIe siècle.

En 1508 le dernier Montefeltre mourut à Fossombrone.

Depuis lors, Urbino cessa d'être la résidence habituelle de ses ducs; ils lui préférèrent le climat plus modéré de Fossombrone ou de Pesaro.

C'est à Pesaro que Francesco-Maria mourut le 20 octobre 1538, après trente ans d'un règne agité. En 1516 Léon X l'avait dépouillé de son duché pour le donner à son propre neveu Lorenzo, père de Catherine de Médicis. En 1521, le pape étant

mort, de nouvelles révolutions rendirent le Montefeltre à son légitime souverain.

Deux ducs, Guidubaldo II (mort en 1574) et Francesco-Maria II, devaient encore monter sur le trône de Federico. En 1631 le dernier des Montefeltre s'éteignait à Pesaro. Son fils unique Federico était mort avant lui d'une mort dramatique, et l'Église se trouva la seule héritière du duché.

Elle en avait depuis plusieurs années déjà reçu l'administration des mains de Francesco-Maria II, et commencé dès lors à s'en acquitter maladroitement. La prospérité du duché avait atteint son plus haut point sous le premier Francesco-Maria; elle s'était soutenue sous ses deux successeurs, et depuis lors, elle n'a cessé de décroître.

Parmi les hommes illustres qu'a produits ce petit État, il suffit de nommer Giovanni Santi, Raphaël, Bramante, le Baroccio (Fiori d'Urbino). Les littérateurs en faisaient leur séjour habituel, et jusqu'aux dernières années du second Francesco-Maria, la cour de Pesaro fut une des plus brillantes d'Italie.

Il ne faut pas oublier, parmi les gloires du

duché, les fabriques de terres émaillées établies à Gubbio, à Casteldurante, enfin à Urbino même; toutes durent, sinon leur création, du moins de puissants encouragements à la sollicitude des ducs.

## IX. PIETRO BEMBO

La famille Bemba était antique et un grand nombre de ses membres avaient joué un rôle dans l'histoire vénitienne.

Le père de Pietro, *Clarissimo Messer* Bernardo Bembo, avait épousé la *Magnifica Madonna* Elena Marcella. Pietro naquit en 1470. Son éducation, commencée à Venise, fut complétée par un voyage qu'il fit à Florence avec son père et pendant lequel il put profiter des leçons d'Angelo Poliziano. Il partit ensuite pour la Sicile, où il apprit les lettres grecques sous la direction de Constantin Lascaris, qui était venu s'établir en Sicile après la chute de Constantinople. Dès cette époque, Pietro Bembo se fit un grand nom dans les lettres; il écrivait

couramment le latin et le grec, et composa en latin un poème élégant sur l'Etna.

De retour à Venise, Bembo suivit son père que la République envoyait comme *vicedomino* à la cour de Ferrare, l'une des plus polies et des plus lettrées de l'Italie. Il y connut Alfonso d'Este et sa femme Lucrezia Borgia, qui n'était point, du moins en apparence, la sombre empoisonneuse que le drame moderne en a voulu faire, mais bien une Dame aimable et cultivée. C'est à Ferrare que Bembo composa ses « *Dialoghi Asolani ne' quali si ragiona d'amore.* »

Bientôt, le bruit de sa renommée s'étant répandu au loin, il fut appelé à la cour des ducs d'Urbino, qui tenaient à cœur de peupler leur charmant palais de la plus noble société. Bembo y fit un long séjour et ne quitta les ducs de Montefeltre que pour aller à Rome, où le cardinal Giovanni de' Medici, nommé pape sous le nom de Léon X, le prit pour secrétaire. Accommodant ses mœurs aux mœurs faciles de la cour de Léon X, Bembo vécut à Rome avec une jeune femme du nom de Moresina, dont il eut trois fils; c'est pour

elle qu'il composa ses vers amoureux, et il la pleura amèrement quand elle mourut; il semble l'avoir aimée uniquement.

Peu de temps avant la mort de Léon X, Bembo fut envoyé par le pape à Venise, en qualité d'ambassadeur; il s'agissait de faire sortir la République de l'alliance du Roi Très Chrétien, pour l'attirer dans celle du Saint-Siège. A peine arrivé à Venise, Bembo y tomba malade, et les médecins lui recommandèrent le séjour de Padoue, où l'air passait alors, dit-on, pour être pur. Sur ces entrefaites Léon X mourut, et Bembo, ne voulant pas retourner à Rome après la mort de son protecteur, se fixa à Padoue. Il y acheta une maison et un grand jardin, dont les biographes font de charmantes descriptions; plantes rares, fleurs merveilleuses ne manquaient pas à ses parterres, pas plus que les livres précieux, les objets d'art et d'antiquité à sa bibliothèque. Là Bembo mena la vie du sage frugal, laborieux, sain de corps et d'âme, recevant avec bonne grâce et simplicité tous les rares esprits et les puissants seigneurs qu'attiraient de loin le renom de son mérite et le désir de sa conversation.

C'est dans cette retraite que vint le chercher la faveur pontificale pour lui donner la pourpre cardinalice. Il refusa longtemps les offres de Paul III, puis, ayant fini par les accepter (1539), il quitta à regret sa belle maison de Padoue, et pour la seconde fois arriva à Rome. Il y retrouva le cardinal Sadoleto, poëte comme lui et dès longtemps son ami, et toute une société d'esprits délicats et cultivés qui recherchaient sa compagnie et ses leçons.

En 1547 Bembo mourut des suites d'une chute de cheval qu'il avait faite en se rendant, suivant sa coutume, à sa villa auprès de Rome. Autour de son lit de mort, il réunit ses amis, et, comme Socrate, disserta avec eux de la vie éternelle.

Les œuvres de Bembo, toutes remarquables qu'elles soient, ne donnent peut-être pas une idée suffisante de l'influence qu'exerça ce rare esprit sur ses contemporains. Nous le connaissons bien mieux par le rôle et les paroles que lui prête Castiglione dans la scène du *Cortegiano* dont nous nous sommes efforcés de donner une idée.

Les œuvres principales de Bembo sont les *Dialoghi Asolani*, l'*Istoria Veneta*, les *Rime*, et sur-

tout le recueil considérable de ses *Lettres*. C'est à cette dernière source que nous avons puisé les principaux témoignages au sujet de Luigi da Porto. Il nous a paru intéressant d'en traduire quelques-uns.

Bembo écrivait le 12 mai 1529 de Padoue à Messer Vettor Soranzo à Venise :

« Je pense que vous êtes maintenant revenu à la santé et délivré de la fièvre. Plût à Dieu qu'eût pu de même être délivré de la sienne notre pauvre Messer Luigi da Porto ! Ah ! maudite infortune, pourquoi as-tu voulu ainsi mettre dans les tortures un si bon, si courtois et si précieux ami ! (1) »

Les lettres de Bembo à Luigi da Porto sont au nombre de dix. Nous avons cité dans notre préface celle du 9 juin 1524. La première en date (celle du 16 octobre 1505) accompagnait l'envoi des *Asolani :*

« Je vous envoie, honoré Messer Luigi, les *Asolani* que vous me demandez par vos dernières lettres. J'ai du regret d'avoir été absent lorsque votre messager est venu ici avec vos lettres, et de n'a-

(1). Lettere di M. Pietro Bembo. *Volume secondo. Libro Ottavo.* Édition Hertzhauser. T. III, p. 151.

voir pu le voir, car vous auriez eu le livre plus tôt..... Si je puis autre chose pour vous, usez de moi. Je voulais ces temps derniers aller passer deux jours à Vicence, et des occupations ne m'ont pas permis de le faire. Patience; à une autre fois. Portez-vous bien. »

Dans la deuxième lettre Bembo charge Luigi d'obtenir pour lui du Trissino une médaille antique que Bembo désirait beaucoup avoir (1). (9 mars 1506.)

« En peu de paroles, honoré Messer Luigi, mon ami, vous verrez par la lettre ci-incluse, que j'écris à M. Giovangiorgio Trissino ce que je veux de lui : c'est qu'il écrive à Messer Anton Niccolà de' Loschi, qui est ici, pour lui dire qu'il consent à ce qu'une médaille qu'il lui avait promise, me soit donnée à moi, et que, pour ce qui le regarde, il aurait pour agréable que je l'eusse entre les mains; il donnerait la lettre au messager qui porte celle-ci, et qui est mon Pietro Antonio,

(1). Bembo avait trouvé une ressemblance entre l'effigie gravée sur cette médaille et les traits d'une dame nommée Bérénice qu'il avait connue à Ferrare, et dont il avait fait un des personnages de ses *Asolani*. Le Trissino refusa la médaille.

lequel va jusqu'à Vérone et revient ici aussitôt..... Faites tout ce qui sera possible pour qu'il ne vous dise pas non, comme je ferais pour vous, pour affaire d'importance. Vous ne pourrez vous employer à rien qui me soit plus cher. Mon père qui est venu me surprendre tandis que j'écrivais la présente, me recommande de vous prier et presser encore très fortement à ce sujet, de sa part, pour que vous insistiez encore auprès de Messer Giovangiorgio..... »

Dans la troisième lettre, Bembo, répondant à da Porto qui lui avait annoncé l'arrivée de Madonna Antonia Gonzaga aux bains d'Abano (1), parle de choses indifférentes et finit par ces mots, d'une grande tendresse : « *Amatemi, come fate, dolce il mio Messer Luigi, caro e gentile.* » (25 mai 1506.)

La quatrième est datée d'Urbino. Elle fait allusion à une maladie que Luigi venait de faire à Venise, et qui ne semble pas avoir été grave, et à

(1). Les bains d'Abano près Padoue, encore fréquentés aujourd'hui, l'étaient déjà du temps des Romains, qui les appelaient *Fons Aponus*. et faisaient dériver ce nom de ἀ privatif et πονός, peine. Ce lieu, d'après la tradition, est la patrie de Tite-Live.

une affaire intéressant Luigi, et dont Bembo avait dû s'occuper et promet de s'occuper encore; nous ne savons pas quelle est cette affaire. Cette lettre nous donne un précieux renseignement sur l'état d'esprit de notre héros. Bembo l'engage à venir à Urbino, et lui dit :

« Venez donc. Nous rirons huit jours, et vous chasserez la mélancolie qui vous a pris, comme je vois. Eh ! quoi ? n'êtes-vous pas un homme ? Faut-il prendre mélancolie de choses qui peuvent arriver à tout homme? Si vous m'aimez, vivez joyeux; puisqu'à peine ainsi, l'on peut vivre. »

Un peu plus loin, Bembo offre à son ami de l'aller trouver pour l'égayer et le consoler : « *Se vorrette voi,* » dit-il, « *lascierô ogni altra cosa, e vi farô compania.* » (15 décembre 1506.)

Toutes les lettres que Bembo dut écrire à son ami entre cette date et le 9 juin 1524 (lettre déjà citée), sont perdues. La suivante est du 29 juillet 1525. Avant de lui parler de ses souffrances, Bembo lui parle d'un chien que Luigi lui avait promis :

« Le chien que vous m'envoyez, dites-vous, et qui est courant et bon, soit qu'il n'ait pas su trouver

son chemin, soit qu'il n'ait eu personne pour le lui enseigner, je ne l'ai pas encore vu, et voilà aujourd'hui dix jours que vos lettres m'ont été rendues. S'il arrive, je le recevrai avec plaisir, amour pour celui qui le donne, et parce que j'en par ai besoin.... J'ai chagrin de vous voir ainsi en souffrance, et voudrais bien plutôt vous voir en joie. Toutefois, il faut porter ces souffrances le moins douloureusement qu'il soit possible à l'homme, car souvent les plus lourdes choses se font légères avec la patience et avec l'âme reposée et résignée. »

Le 11 septembre 1525, Bembo semble offrir à da Porto, pour une affaire, sa protection auprès du Podestà de Padoue. Le 11 juillet 1526, il lui réclame « *un étendard* » dont on ne peut deviner l'histoire. Les deux dernières lettres sont sans grand intérêt. Bembo remercie son ami, qui lui envoyait de la campagne de petits cadeaux champêtres, tantôt deux chevreaux (20 avril 1528), tantôt (18 février 1528), deux francolins (1).

Un an plus tard, Luigi da Porto mourut, et

(1). Sorte de perdrix rare (*Perdix Francolinus*).

Bembo écrivit à Bernardino da Porto, frère de Luigi une lettre où une grande et profonde douleur paraît sous un style un peu ampoulé. Il nous a paru opportun d'en traduire la plus grande partie.

« Puisqu'ainsi l'ont voulu les étoiles ennemies qui président à cette mauvaise saison, et puisque Messer Luigi, votre frère, ne s'est pu défendre de cette maligne fièvre qui, ces jours passés, l'assaillit si impétueusement, mais nous a laissés seuls et désolés de son départ, je ne chercherai pas à vous consoler, Messer Bernardin, mon ami, de la si grande perte que vous avez faite d'un si vertueux et si aimable frère unique. Car moi-même j'ai besoin de réconfort, plus peut-être, après vous, qu'aucun homme qui vive. Et je défie toute personne, en dehors de vous, de l'avoir aimé plus que moi, et je me trouve, de cet accident imprévu, si affligé, que je ne sais où retrouver la paix. Et je n'ai pris cette plume en main que pour partager avec vous ma douleur amère et infinie... Je reporte sur vous tout cet amour que j'ai porté à votre frère, et je vous prie, pour consoler ma douleur, d'user

de ma maison comme il le faisait lui-même (1). »

Nous avons donné dans notre préface la traduction du beau sonnet que fit Bembo sur la mort de son ami. (2)

Nous avons fait allusion à un autre sonnet, où Bembo fait allusion aux amours de Luigi da Porto. En voici le texte:

Porto, se'l valor vostro arme e perigli
Guerreggiando piegar nemica unquanco;
E Marte v'ha tra suoi più cari figli;
Difendervi d'Amor non potrete anco.
Non val, per ch'uom di ferro il petto e'l fianco
Si copra, e spada in mano o lancia pigli,
Con lui, che spesso Giove e tutto stanco
Ha'l ciel: non ch'ei quà giù turbe e scompigli.
Più gioverà mostrarvi umile e piano
E volontariamente preso andarne;
Com'ho fatt'io; che contrastar in vano.
Anzi pregate: poi ch'egli ha in sua mano
Nostra vita, nè pote altro salvarne;
Vi doni a cor non da pietà lontano (3).

(1). Bembo, *Lettere*. Volume Terzo, Libro Sesto. La lettre est datée de Padoue 14 mai 1529. Edition Hertzhauser, tome III, p. 248.

(2). C'est le sonnet CXI des *Rime* de M. Pietro Bembo, et il se trouve dans l'édition Hertzhauser, tome II, p. 30.

(3). *Loc. cit.* Tome II. p. 7.

## X. TÉMOIGNAGES DE MOCENIGO ET BEMBO SUR LUIGI DA PORTO

Andrea Mocenigo a parlé de Luigi da Porto dans son : *De bello cameracensi*. Il importera sans doute plus à nos lecteurs de connaître les passages principaux où Bembo parle de notre héros. On lit au livre IX de l'*Istoria Veneta* (p. 247) (1) :

« A M. Luigi da Porto, uno della nobiltà di Vicenza, giovanetto di forte e valoroso animo, per l'ardente volontà e studio suo inverso la Repubblica, a cavalli leggieri, che egli per lo addietro dal Senato avuti avea, altrettanti cavalli gli furono dal medesimo Senato accresciuti. »

Ce que nous traduisons :

« A Messer Luigi da Porto, de la noblesse de Vicence, jouvenceau d'âme forte et valeureuse, en récompense de son ardente bonne volonté et zèle envers la République, furent donnés par le Sénat, outre les chevau-légers qu'il avait auparavant reçus du même Sénat, un nombre égal de chevaux. »

(1) Nous continuons à citer d'après l'édition que nous avons entre les mains et dont voici l'indication : « *Opere del Cardinale Pietro Bembo, ora per la prima volta tutte in un corpo unite. Venezia. MDCCXXIX. Presso Francesco Hertzhauser, librajo, all'insegna della Roma antica. 4 vol. in-fol.*

Plus loin, après avoir rendu compte d'une escarmouche de quelque importance, où 400 cavaliers allemands avaient été mis en pièces, Bembo ajoute :

« Nella qual cosa la virtù di M. Luigi da Porto Vicentino, Capo d'una compagnia di cavalli leggieri della Reppublica, chiara ed illustre apparve (1). »

C'est-à-dire :

« Dans laquelle affaire, la vertu de Messer Luigi da Porto, Vicentin, capitaine d'une compagnie de chevau-légers de la République, parut éclatante et illustre. »

On voit surtout le cas que Bembo faisait des singuliers mérites de Luigi da Porto, à la manière dont il raconte la triste fin de sa carrière militaire :

« Era seco (Messer Giovan Vitturio, Proveditore) M. Luigi da Porto, giovanetto di gagliardo e bellissimo corpo, e di molta virtù, e di non vincibile animo. Costui nel mezzo de' nimici audacissima mente spinto avendossi, e loro già in fuga posti, da uno di quelli in collo così leggiermente ferito, che appena il ferro gli aveva la pelle passata, pure

(1). P. 291.

di tutti i suoi membri assiderato, cadde incontanente del cavallo, e da' suoi sollevato e per loro mani salvato, fu del tutto immobile per ispazio di molti mesi, nè per lo innanzi più nelle arme si potè adoperare. Il qual caso certamente, quella rotta de' nemici al Vitturi in odiosa molto e lacrimevole fe tornare, perciocchè egli amava grandemente il Porto per la sua virtù (1). »

Il nous semble inutile de traduire ces paroles, qui se trouvent presque exactement reproduites dans notre étude.

## XI. LES MONTECCHI ET LES CAPPELLETTI

« Vieni a veder Montecchi e Cappelletti...» (2)

Sur ce vers de Dante, seul document connu, repose toute la possibilité d'une critique historique au sujet de la nouvelle de *Giulietta e Romeo*. C'est là un mince point de départ, duquel on a voulu pourtant tirer deux théories, l'une négative, l'autre

(1). P. 300, 301.
(2). Dante. *Il Purgatorio*. C. VI. v. 106.

affirmative, appuyées toutes les deux sur les raisons les plus plausibles, comme il arrive toujours en pareil cas. La conclusion, comme il arrive presque toujours aussi, c'est que la solution est douteuse et qu'on peut, suivant l'inclination de son esprit, adopter le parti qu'on préfère. Tant qu'un hasard peu probable n'aura pas produit au jour quelque nouveau document, resté jusqu'à présent dans l'ombre, ce doute ne pourra être éclairci. Nous ne cachons pas cependant que toute notre sympathie est pour la théorie affirmative soutenue par le professeur Torri en tête de l'édition Pisane, et nous ne pensons pas que le professeur Todeschini (1) ait prouvé par de bien incontestables arguments qu'il y a plutôt lieu de douter que de croire.

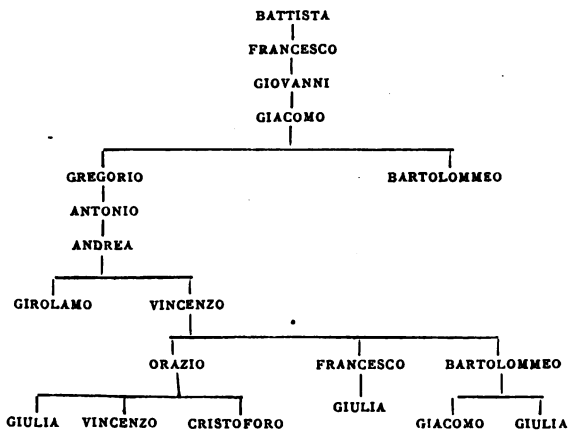
Ceci dit, nous exposerons sommairement l'état de la question.

Les familles Montecchi et Cappelletti ont existé, cela ne fait pas de doute. Il est certain aussi qu'elles ont eu un rôle dans les luttes politiques qui déchirèrent au moyen âge l'Italie du Nord. Mais c'est

(1) *Lettere critiche*, ajoutées à l'édition Lemonnier (1857).

là le seul renseignement qu'il soit possible de trouver sur ces familles avant une date assez récente relativement.

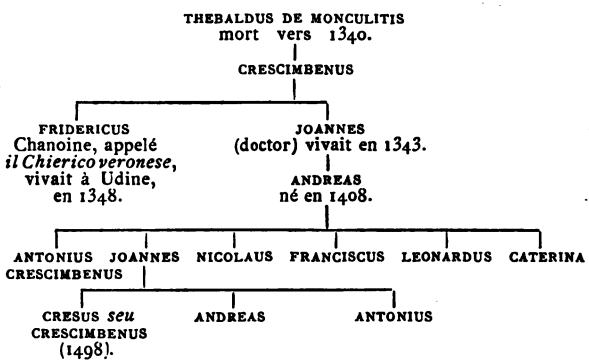
La famille del Cappello ou Cappelletti était connue à Vérone au xv^e siècle et au xvi^e, et l'on montre encore aujourd'hui comme le palais des Cappelletti une toute petite maison, devenue aujourd'hui une auberge sous l'enseigne *del Cappello*. On a pu dresser la généalogie des Cappelletti de 1427 à 1590. Nous la donnons à titre de renseignement; on y remarquera que le nom de *Giulia* (dont *Giulietta* n'est qu'un diminutif) était usuel dans la famille.



Un peu plus abondants sont les renseignements que l'on peut recueillir sur la famille Montecchi. Cette famille, qu'elle ait eu Vérone ou en réalité Crémone pour berceau, qu'elle ait ou non pris parti dans une querelle contre la famille Cappelletti, doit très probablement se confondre avec la famille Monticoli établie à Udine. C'est là ce qu'affirme da Porto et c'est là ce que toutes les probabilités confirment. L'émigration des Montecchi de Vérone à Udine eut lieu sans doute sous le règne de Cangrande II della Scala (vers 1324). Cela est attesté par une chronique manuscrite d'Udine intitulée : *Chroniche antichissime di nobili Udinesi, raccolte e pubblicate dalli nobb. signor Monticoli, Passerini, Ugolini e Giusti, cittadini d'Udine.* Le manuscrit date des premières années du xv^e siècle, et dit : « *Non senza amaritudine, singhiozzando, rammento l'oscuro e sventurato giorno, nel quale il magnifico Messer Crescimbene de Monticoli con due figli in età pueritia, con il sig. Federico della Scala spogliato in tutto delle opulenti sue facoltà, da Cangrande della Scala nel 1324 fu crudelmente scacciato*

*da Verona; il quale, dopo lunga peregrinazione, da Carlo III imperatore gli fu concesso abitar in Udine; e cio egli eseguendo nel 1343 (Tempo in cui fù aggregato cittadino) fu dallo stesso provveduto di onorevole mantenimento; e dalla nostra famiglia chiaro è che siamo una sola casa.* »

Voici donc la généalogie abrégée des Monticoli d'Udine :




Tous les chroniqueurs d'Udine ont reconnu la descendance véronaise des Monticoli, et M. Todeschini lui-même, qui n'est que trop porté au doute, parlant de la théorie qui voudrait contester l'identité des Montecchi et des Monticoli d'Udine, la

traite de « *nuova e bizzarra idea, priva di ogni apparenza di verità, e smentita dalle vecchie testimonianze.* »

Tout le raisonnement des adversaires de l'authenticité de l'histoire de Roméo, repose sur le manque absolu de preuves et de témoignages authentiques relativement à cette histoire. M. Todeschini établit fort bien qu'aucun document antérieur à Luigi da Porto n'en fait une mention précise, et il établit fort justement que ce n'est aucunement faire tort à Luigi que de l'en supposer l'inventeur. Nous n'en disconvenons pas, en faisant observer toutefois que Luigi prend dans son récit des précautions historiques et se met en quelque sorte en garde contre les critiques qui lui pourraient être adressées. De telles précautions ne sont pas dans les habitudes des conteurs italiens, et l'on ne peut douter, ce nous semble, que Luigi ait recueilli, puis orné et arrangé à sa mode et fantaisie une histoire qui lui avait en effet été contée. Croire autre chose serait supposer une mise en scène bien raffinée pour un conteur aussi naïf. De plus, s'il eût cherché cette mise en scène, il

l'eût sans doute mieux disposée, et ne se fût pas heurté volontairement à l'objection capitale que soulève sa nouvelle, c'est-à-dire à l'antique tradition qui fait des Montecchi et des Cappelletti non des ennemis mais des alliés. Il eût fait au moins un choix de noms plus convenables, et n'aurait pas écrit en tête de sa nouvelle cette excuse insuffisante : « *E avvegnachè io, alcune vecchie croniche leggendo, abbia trovato, come queste due famiglie unite cacciarono Azzo da Esti governator della detta terra, il quale poscia col favore dé Sambonifazi vi ritorno; nondimeno, siccome io la udii, senza altrimenti mutarla a voi la sporro.* »

Cette phrase ne nous semble laisser aucun doute; comment supposer que l'inventeur d'une histoire de rivalités eût été chercher précisément pour les donner à ses héros fictifs le nom de deux familles qu'il savait avoir été alliées? En vérité cela est improbable. — Mais, d'où vient le doute que da Porto affirme si simplement, et comment peut-on admettre à la fois la tradition de l'alliance des deux familles et de leur rivalité? C'est ce qu'il est bien

difficile de dire, en l'absence de documents précis; pourtant semble-t-il bien étonnant à qui a étudié l'histoire des familles italiennes que la même famille ait appartenu tour à tour à deux partis différents? Dante lui-même ne fut-il pas guelfe avant d'être gibelin? Mais peut-être aussi y a-t-il ici une confusion plus grave, explicable par la fausse interprétation ou la lecture fautive de quelque ancien texte que nous ne connaissons pas. En effet, les ennemis des Montecchi, comme l'établissent tous les documents et comme personne ne le conteste, furent les comtes de San Bonifazio; or, un commentateur anonyme de Dante, du xv^e siècle, parle des rivalités et guerres qui existaient entre « *les Montecchi et les Cappelletti qui furent comtes de San Bonifazio.* » Voilà qui vient jeter une lumière et une obscurité nouvelles dans ce débat, où nous n'entraînerons point nos lecteurs, car il s'agite sur les plus obscures questions de l'histoire du moyen âge et de l'interprétation dantesque, sans arriver à aucune conclusion sa-

nte.

des preuves historiques, M. Todeschini

n'a pas hésité à aborder les preuves matérielles; il a examiné le cercueil en marbre qui passe à Vérone pour avoir été la tombe de nos deux grands amants, et a raillé spirituellement les âmes trop sincères qui avaient interprété tous les détails de cette pierre informe dans le sens de leurs désirs poétiques; puis il a médicalement nié la possibilité du sommeil artificiel de Juliette; c'est une voie où nous ne le suivrons pas; à quelque parti qu'on se range, il nous paraît peu sérieux de contester ou de soutenir tous les détails d'une histoire qui ne nous est parvenue que sous une forme légendaire et poétique. Da Porto la donne comme une histoire qu'on contait de son temps à Vérone; c'est lui sans doute qui est dans le vrai; le fond de l'histoire était traditionnel à Vérone avant da Porto; mais les détails sans doute et la mise en action en appartiennent en propre à notre conteur. M. Todeschini établit il est vrai, par d'ingénieux rapprochements de textes, que les historiens véronais du XVIe et du XVIIe siècle ont conté l'histoire des Montecchi et des Cappelletti d'après les conteurs da Porto et Bandello. Mais pour qu'ils aient songé

à la conter seulement, il fallait bien qu'elle eût cours à Vérone, et il est peu probable qu'un historien même aussi peu critique que dalla Corte eût raconté le fait sur la seule foi d'un récit notoirement inventé. Un historien du XVII^e siècle français se serait-il servi pour écrire l'histoire romaine des romans de M^lle de Scudéry ? On ne peut l'admettre.

La disette de documents anciens serait une preuve grave, si cette disette n'était générale. Au XVII^e siècle le consciencieux Sansovino se plaignait des révolutions, « *che privandoci affato de'buoni scrittori, hanno in tanta oscurità sepolto le memorie delle cose antiche, che, per intenderne qualche poco, è necessario riccorere più tosto all'aiuto della tradizione, ch'alla fede d'istorico alcuno.* »

Sansovino est dans le vrai, et pour retourner à la question qui nous occupe il nous suffira de dire que la rivalité des Montecchi et des Cappelletti et des amours de Romeo et de Giulietta étaient très probablement dans les antiques traditions de Vérone. Or, ces traditions prennent un grand poids quand nous les rapprochons du vers de Dante. Ce vers fait partie de la véhémente apostrophe

que Dante adresse à l'empereur Albert Ier, l'accusant des maux de la patrie; voici le tercet tout entier :

« Vieni a veder Montecchi e Cappelletti,
» Monaldi e Filippeschi, uom senza cura;
» Color già tristi, e costor con sospetti. »

Ce que nous traduirions :

« Viens voir les Montecchi et les Cappelletti, les Monaldi et les Filippeschi, o homme sans souci ! Ceux-ci déjà tristes, et ceux-là dans le doute. »

Il faut avouer que ces paroles rendent bien difficile la tâche critique entreprise par M. Todeschini, surtout si, comme il le reconnaît lui-même, ces paroles n'ont pu être écrites par Dante avant 1308. Il est bien certain que Dante en parlant ainsi faisait allusion à quelque malheur récent, connu de tous et qui avait frappé les familles Montecchi et Cappelletti; et il cite probablement ces deux familles comme rivales, puisque les deux familles orvietanes des Monaldi et des Filippeschi qu'il nomme ensuite étaient connues pour leurs rivalités (1).

(1) Sans faire une digression qui nous entraînerait dans l'histoire d'Orvieto, il nous suffira de nous en référer aux paroles du plus savant historien de cette ville, M. Luzi : *Il Duomo di Orvieto.* Firenze Lemonnier, 1866, 1 vol. in-12. Pref., p. X.

En résumé, donc, il est presque certain que le récit de Luigi da Porto avait pour sources des traditions sérieuses.

Il n'en faut pas conclure, cela va sans dire, qu'aucun des détails du récit ait une grande valeur historique. L'Italie, aujourd'hui encore, abonde en légendes dont les héros sont les membres des anciennes familles du pays. Se croirait-on astreint à de grandes recherches historiques, si l'on voulait prendre une de ces légendes comme sujet d'une nouvelle ?

Des discussions semblables à celles que nous venons d'analyser n'ont pas une grande utilité; elles ont leur intérêt pourtant, et sont la conséquence de ce besoin de vérité certaine qui naît dans l'âme des enfants, et ne disparaît jamais complètement de l'âme des hommes ; elles sont le témoignage aussi de ce merveilleux souci que les Italiens ont des grandeurs de leur passé; quand il s'agit de gloire nationale, aucune question ne leur paraît petite et indigne de leurs recherches. Mais il est bien permis, dans ces sujets douteux, d'appeler la poésie au secours de la science ; pour nous, Romeo et Giu-

letta existent bien plus vraiment que des milliers d'êtres qui ont vécu, qui vivent et qui vivront. Il nous plaît de nous arrêter devant la bière de marbre rose que la vénération des siècles a consacrée, et évoquant autour de nous les douces et grandes images qu'ont fixées da Porto et Shakespeare, d'entendre l'appel du grand poète florentin qui nous convie à pleurer les malheurs des Montecchi et des Cappelletti :

» Vieni veder a Montecchi e Cappelletti »

## XII. VÉRONE ET LA MAISON DELLA SCALA

Vérone, qu'on appelle « *la Degna* », est une somptueuse ville, riche de monuments, de palais et d'églises. Elle possède de vastes arènes romaines, plus complètes par parties que le Colysée ou les arènes de Nimes. Deux portes romaines, la *porta de' Borsari* et la *porta de' Leoni*, se dressent encore au milieu de ses rues et attestent la grandeur et la beauté de la ville aux jours de Rome. Vérone

fut la patrie du poète Catulle, et Martial a dit d'elle :

« Tantum magna suo debet Verona Catullo
» Quantum parva suo Mantua Virgilio ! (1) »

Nous n'insisterons pas sur les débuts obscurs de l'histoire de Vérone ; nous avons déjà pu indiquer plus haut, à propos de Vicence, combien sont obscures les origines des villes italiennes, et combien douteux les renseignements que l'on en peut donner. Il nous suffira, avant d'arriver à parler des seigneurs della Scala, de dire que Vérone fut une des principales villes possédées par Ezzelino da Romano, et se fit toujours remarquer par son zèle pour la cause gibeline.

De très bonne heure l'histoire de Vérone se confond avec celle de la famille des della Scala, ou Scaligeri (c'est la forme classique qui fut donnée à leur nom). On ne sait pas l'origine de cette famille : la complaisance des généalogistes a voulu lui attribuer une origine germanique et féodale, dont aucun document ne vient prouver la réalité.

Le premier Scaliger qui ait fait parler de lui,

(1) L. XIV. Epigr. 195.

Mastino Ier, était un Véronais, très probablement d'extraction plébéienne, et gibelin comme la majorité de ses concitoyens. Après avoir servi dans les troupes d'Ezzelino da Romano, il fut élu par le peuple, d'abord podestà (1260), puis *capitano del popolo* (1262), titre qu'il transmit, après l'avoir porté quinze ans, à son frère Alberto (1277-1301).

Bartolommeo (mort 1304) et Alboino Ier (mort 1311), tous deux fils d'Alberto, continuèrent à exercer le pouvoir absolu au nom du peuple, jusqu'à ce qu'en 1311, année où il mourut, Alboino eût reçu de l'empereur Henry VII le titre de *vicaire impérial.*

Ces premiers Scaligeri, seuls seigneurs gibelins, isolés au milieu de toutes les villes guelfes des Marches de Vérone et de Trévise, consacrèrent leurs efforts à la diffusion des idées politiques dont ils étaient les représentants. Alberto installa des seigneurs gibelins à Reggio et à Parme ; Bartolommeo, sous le règne duquel la légende a placé l'histoire de Romeo, aida au rétablissement des Visconti à Milan. Enfin, Alboino fut le premier à accueillir en Lombardie les troupes de Henry VII. Il eut

pour successeur Cangrande Ier, l'hôte de Uguecione della Fagginola et de Dante ; c'est celui que la *Divine Comédie* appelle :

« . . . . . il Gran Lombardo,
» Che in sù la scala porta il santo ucello. »

Quand il mourut en 1329, il laissa à ses fils Alberto et Mastino II, indépendamment de Vérone et du Trentin, les villes de Vicence, Trévise, Padoue, Bassano, Feltre et Belluno. A ces possessions, déjà si vastes, Alberto et Mastino ne purent joindre Parme et Lucques sans exciter la défiance des voisins puissants dont ils menacaient la sûreté. En 1336, Venise, Florence et Milan se liguèrent contre les seigneurs de Vérone ; Trévise et Bassano leur furent enlevés par les Vénitiens, Padoue tomba entre les mains des Carrara, Parme passa au pouvoir des Correggio, puis de la maison d'Este, et Lucques, qui ne pouvait plus être défendue, fut achetée par le peuple de Florence.

Mastino mourut en 1351, et après lui l'histoire des Scaligeri ne présente plus qu'une suite de crimes domestiques sans égale même dans les

annales des petites cours de Romagne, si riches en crimes pourtant.

L'empereur Henry VII, en donnant à Mastino et à Cangrande l'investiture du vicariat impérial de Vérone et de Vicence, en avait stipulé l'indivisibilité. De cette autorité exercée en commun, à chaque génération, par plusieurs frères, naissaient d'interminables dissensions, qui finissaient inévitablement par le meurtre des moins hardis. C'est ainsi que des trois fils de Mastino, deux, Cangrande et Paol' Albiono, furent victimes de l'ambition du troisième, Cansignorio, et que Bartolommeo, fils de ce dernier, fut à son tour assassiné par son frère Antonio.

Pendant que les Scaligeri épuisaient ainsi leurs forces, les Visconti se substituaient graduellement à eux dans la qualité de chefs des gibelins de Lombardie. En 1387, Gian Galeazzo, qui tenait de sa femme certains droits sur Vérone, attaqua à l'improviste l'implacable et sanguinaire Antonio et réussit à lui enlever ses villes.

Un fils du second Cangrande, Guglielmo, qui s'était d'abord retiré en Allemagne, réussit à s'em-

parer un moment de Vérone en 1404, mais il mourut la même année. Son fils Brunoro, aussitôt dépouillé par ses alliés les Carrara, de Padoue, puis enfermé par eux à Monselice, ne sortit de prison un an plus tard que pour voir les Vénitiens installés à Vérone. En 1412, il fit, avec l'aide de l'empereur Sigismond, une dernière tentative pour recouvrer son héritage. Découragé par l'insuccès, il s'en alla vivre en Autriche, où sa famille s'éteignit au XVIe siècle.

Malgré les crimes que l'histoire reproche aux Scaligeri et qui ne furent pas une des moindres causes de leur chute, ces princes surent gouverner avec sagesse les villes qui leur étaient soumises. Le Statut Municipal de Vérone, œuvre du premier Cangrande, est un des plus anciens de l'Italie, et beaucoup d'autres actes témoignent de la sollicitude des Scaligeri pour les intérêts commerciaux de leurs peuples.

Les Scaligeri portaient de gueules à une échelle d'argent.

## XIII. LES FRANCISCAINS

« Ce frère était de l'ordre mineur... » Il est bien peu d'histoires italiennes où l'on ne voie paraître un frère, et il est bien rare que ce frère ne soit point un franciscain. Saint François d'Assise connaissait bien profondément le caractère de sa nation lorsqu'il donnait à son ordre, au XIIIe siècle, la règle qui le régit encore : cet ordre a survécu à toutes les tourmentes, à toutes les révolutions, à toutes les influences destructives ou dissolvantes ; il est proprement l'ordre national et populaire en Italie ; le franciscain est l'ami né du peuple italien, et le gouvernement actuel a commis une de ses plus lourdes fautes lorsqu'il a touché aux fils de Saint-François. On voit, par la nouvelle de da Porto, quelle importance au XVIe siècle on attribuait au rôle d'un moine, et si parfois on est tenté de demander à frère Lorenzo un peu plus de détachement des intrigues mondaines, on ne peut s'empêcher de l'aimer, ni de trouver quelque grandeur en son langage, lorsque (à la fin de la nouvelle), il fait appel au vœu de pauvreté qui est la grandeur et la force de son

ordre. Il nous a paru bon de donner très rapidement, et dans ses principaux traits, l'histoire de l'ordre de Saint-François.

Saint François naquit en 1182 à Assise et mourut en 1226. Il fut canonisé par le pape Grégoire IX. On célèbre sa fête le 4 octobre.

Il fonda l'ordre célèbre qui porte son nom, en 1208, auprès d'Assise, au lieu dit aujourd'hui Sainte-Marie des Anges. L'ordre fut approuvé par le pape Innocent III, puis plus solennellement par le pape Honorius III. Il prit dès le début un très vaste développement. Son principe était la pauvreté, et l'on dit que son titre d'ordre *mineur* lui vint de l'idée de l'infériorité temporelle que devaient garder ses membres. Parmi les plus illustres enfants de l'ordre, on compte saint Bonaventure, Dun Scott, Roger Bacon, saint Antoine de Padoue, les papes Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte-Quint et Clément XIV.

Les principales réformes du XIIIe siècle donnèrent naissance aux *césarins* et aux *célestins*, au XIVe siècle, aux *spiritualistes*, aux *clarentins* et aux

*amadéistes.* Toutes ces réformes furent supprimées. La plus importante de toutes fut entreprise en 1363 par un saint homme nommé Paul et né à Foligno; il ramena ses moines à l'observation rigoureuse de la règle de saint François : aussi prirent-ils le nom d'*osservanti* (en français *observantins*) ou *mineurs de l'observance.* C'est sous ce nom qu'est désigné dans notre nouvelle l'ordre auquel appartenait frère Lorenzo. On l'appelait aussi l'ordre des *soccolanti* (porteurs de sandales, déchaussés). La réforme de Paul de Foligno fut approuvée en 1415 par le concile de Constance et les religieux reçurent définitivement le nom de mineurs de l'observance.

L'ordre de Saint-François subit un grand nombre d'autres réformes jusqu'au XVII^e siècle. La plus célèbre est celle du frère Matteo de' Baschi de Montefiascone, fondateur des capucins (1525).

L'ordre se divise en religieux de la stricte observance et religieux dits réguliers. Les religieux de la stricte observance se nommèrent en France *récollets* (recueillis, *recollecti*), en Italie *riformati,* en Espagne, les frères déchaussés. Quant aux reli-

gieux réguliers, ils ont gardé les noms, en France, de cordeliers, en Italie de *soccolanti*.

Au XVIIIe siècle l'ordre des franciscains comptait 115,000 religieux, répartis en 7,000 couvents.

Le costume des franciscains est gris; seuls les capucins (qui se rattachent à la stricte observance) ont des robes brunes. Tous portent la corde aux reins.

Saint François fonda en outre en 1221 un *tiers ordre* pour les personnes qui désirent suivre la règle franciscaine tout en vivant dans le monde.

L'ordre de femmes qui se rattache à la règle de saint François et qui fut fondé par lui en 1209 a porté différents noms. Elles s'appelèrent d'abord *damianites* ou *clarisses*. Mais elles portèrent aussi le nom d'*urbanistes* (1), de *capucines*, d'*alcantarines*.

A l'ordre des franciscains se rattache la plus charmante poésie de l'Italie au moyen âge, ainsi que Frédéric Ozanam l'a montré dans son beau livre : *Les Poètes franciscains*.

(1) Approuvées par le pape Urbain IV; cet ordre fut installé au couvent de Longchamps au XIIIe siècle par sainte Isabelle de France, sœur de saint Louis.

## XIV. SUR LES MERVEILLEUX NARCOTIQUES

Luigi da Porto n'est pas le seul auteur du moyen âge ou de la renaissance italienne, qui ait parlé de merveilleux narcotiques dont l'action temporaire permet de calculer un réveil certain et précis. M. Torri, l'excellent éditeur pisan de notre nouvelle, a réuni quelques exemples analogues, qui ont leur intérêt et qu'il n'est pas hors de propos de citer.

Nous ne parlerons que pour mémoire d'une *Novella del Grasso Legnajolo*, où il s'agit d'un certain Manetto degli Ammanatini, Florentin, surnommé *il Grasso*, et auquel on aurait fait croire, après un long sommeil artificiel, qu'il avait changé de peau et n'était plus celui qu'il avait coutume d'être. Cette nouvelle a un caractère manifestement burlesque, et n'apporte aucun renseignement sérieux. Elle a un intérêt pourtant, puisqu'elle compte parmi ses personnages Filippo di Ser Brunellesco. N'est-il pas curieux de voir que presque toutes les farces du XIVe siècle florentin sont mises par les *nouvelliers* sur le compte de

deux graves artistes religieux et mystiques, l'architecte Brunelleschi et le peintre Buonamico Buffalmacco?

Il est plus important de connaître le récit du voyageur Marco Polo, où il s'agit, comme dans notre nouvelle, d'un sommeil merveilleux. En voici la traduction (1) :

« A présent on parlera du *Vieux de la Montagne*. Mulehet est une contrée dans laquelle jadis habitait le *Vieux de la Montagne*, car ce nom de Mulehet est comme qui dirait, en langue sarrasine, *le lieu où habitent les hérétiques;* et du susdit lieu, les hommes se nomment *Mulehetici,* c'est-à-dire hérétiques à leur loi, comme chez les chrétiens *Patharini* (2). La condition de ce *Vieux* était telle, suivant ce que M. Marco affirmait avoir entendu conter à plusieurs personnes, qu'il avait nom Aloaddin, et était Mahométan, et avait fait faire dans une belle vallée, enserrée entre deux mon-

(1) *Il Milione di Messer* Marco Polo, Veneziano, *secondo la lezione Ramusiana, illustrato e comentato dal Conte* Gio. Batista Baldelli Boni. *Firenze. Pagani, 1827, 4 vol. in-4°. Tome II. Ch.* xxi, *p. 62.*

(2) Le nom de *Patharini* fut donné au moyen âge, en Italie, à plusieurs sectes d'hérétiques.

tagnes très hautes, un fort beau jardin avec tous les fruits et arbres qu'il avait pu trouver, et, autour de ce jardin, divers palais variés et demeures, ornés de travaux d'or et de peintures et de mobiliers tout en soie. Là, par de petits canaux, qui sortaient de diverses parties de ces palais, on voyait courir du vin, du lait et du miel et de l'eau très claire, et il y avait mis pour y habiter des donzelles gracieuses et belles, qui savaient chanter, et sonner de tout instrument, et danser, et surtout qui étaient instruites à faire toutes caresses et flatteries aux hommes qui se pussent imaginer. Ces donzelles, fort bien vêtues d'or et de soie, on les voyait continuellement aller et se divertir par le jardin et par les palais : car ces femmes, qui habitaient là, restaient enfermées, et on ne les voyait jamais dehors, au grand air.

» Or ce *Vieux* avait fabriqué ce palais pour la raison que, — Mahomet ayant dit que ceux qui faisaient sa volonté iraient au Paradis, où ils trouveraient toutes les délices et plaisirs du monde, avec des dames très belles, avec des fleuves de lait et de miel, — le *Vieux* voulait donner à entendre

qu'il était prophète et compagnon de Mahomet, et pouvait faire aller dans le susdit Paradis, qui il voulait. Personne ne pouvait pénétrer en ce jardin, parce qu'à l'entrée de la vallée on avait fait un château très fort et inexpugnable, et l'on n'entrait que par une voie secrète.

» A sa cour le susdit *Vieux* avait des jeunes hommes de douze à vingt ans, qui lui paraissaient aptes au métier des armes, et audacieux et valeureux, choisis parmi les habitants de ces montagnes, et tous les jours, il leur prêchait de ce jardin de Mahomet, disant comment il les pouvait faire aller dedans. Et quand bon lui semblait, il faisait donner un breuvage à dix ou douze des susdits jeunes gens, qui les endormait, puis il les faisait porter, comme à demi morts, dans diverses chambres des susdits palais; et là, comme ils se réveillaient, ils voyaient toutes les susdites choses, et autour de chacun étaient les donzelles, chantant, jouant des instruments, et faisant toutes les caresses et câlineries qui se pouvaient imaginer, leur donnant des mets et des vins très délicats; de sorte que ceux-ci, enivrés de si grands plaisirs et de la

vue des petits fleuves de lait et de vin, tenaient pour très certain qu'ils étaient au Paradis et n'eussent jamais voulu partir.

» Après quatre ou cinq jours, le *Vieux* de nouveau les faisait endormir et porter dehors, puis les faisant venir en sa présence, il leur demandait où ils avaient été ; eux disaient : « Par votre grâce, — dans le Paradis ; » et, en présence de tous, racontaient toutes les choses qu'ils avaient vues, excitant d'extrêmes désirs et admirations auprès de ceux qui les écoutaient ; et le *Vieux* leur répondait : « Tel est le commandement de notre Prophète, que ceux qui défendent leur Seigneur, il les fait aller au Paradis. Et si tu m'es obéissant tu auras cette grâce. »

## XV. LE COUVENT DE S. FRANCESCO

Les historiens véronais ne sont pas d'accord sur l'histoire du couvent de Saint-François; cependant leurs affirmations sont concordantes pour établir

que saint François lui-même ne put habiter le couvent qui se trouve dans la citadelle, puisque saint François mourut en 1226 et que le couvent fut édifié en 1227 d'après Zagata, en 1230 d'après Biancolini.

Zagata dit :

« L'anno 1227 misser Rainer, de cà Zen, de consentimento e volontà del Comun de Verona fece edificar la chiesia de san Francesco dal Corso de fora de la porta del Refiolo (1). »

Voici maintenant ce que dit Biancolini :

« Del 1230, essendo Raineri Zeno Podestà di Verona, fu eretta dalla città la chiesa di San Francesco nella Cittadella, e ne fu registrata la memoria in una lapida sopra la porta del convento, con questa iscrizione :

ANNO. DOMINI. M. C. C. XXX. DOMINUS. RANERIUS. ZENO. POTESTAS. VERONE. PRO. COMMUNI. VERONE. FECIT. FIERI. HANC. ECCLESIAM. BEATI. FRANCISCI.

« Vi furono posti frati Minori Conventuali,

(1) Zagata Piero, *Cronica di Verona, colla continuazione di Jacopo Rizzoni, ampliata e supplita da Gio. Battista Biancolini* (*Verona, pel Ramanzini, 1745. 3 vol. in-4°. Tome II, 1re Partie, p. 220.*)

i quali vi stettero fino all'anno 1261, in cui ottennero il monistero di San Fermo Maggiore; e nell'anno 1275 cedettero questo di San Francesco ai frati e suore di Santa Maria di Gevio, e così restò eretto in san Francesco un nuovo convento di religiosi dell'ordine di San Marco di Mantova (1).»

On voit que Luigi da Porto n'avait qu'une imparfaite connaissance de l'histoire de l'ordre de Saint-François à Vérone.

## XVI. LE STYLE DE DA PORTO

Ceux de nos lecteurs qui sont familiers avec la langue Italienne nous sauront gré de leur permettre par une citation de juger du style de Luigi da Porto. Aucun passage n'est plus propre à en donner une favorable idée que celui-ci :

« La sventurata fanciulla, questo udendo, si dal dolore vinta restò, che altro, che le belle sue chiome e lo innocente petto battersi e strapparsi,

(1) Biancolini, *Chiese di Verona*. L. III. p. 107.

fare non sapea; ed a Romeo, che già resupino caduto era, baciandolo spesso, un mare delle sue lagrime spargeva sopra. Ed essendo più pallida che la cenere divenuta, tutta tremante disse : Dunque nella mia presenza e per mia cagione, dovete, Signor mio, morire? ed il Cielo patirà, che dopo voi, benche poco, io viva? Misera me! almeno a voi la mia vita potessi io donare, e sola morire! Alla quale il giovane, con voce languida, rispose : Se la mia fede e il mio amore mai cari vi furono, viva mia speme, per quelli vi prego, che dopo me non vi spiaccia la vita, se non per altra ragione, almeno per poter pensare a colui che della vostra bellezza tutto ardente, dinanzi ai begli occhi vostri, si muore. A questo rispose la donna : Se voi per la mia finta morte morite, e che non debbo io per la vostra, non finta, fare? Dogliomi solo, che io qui ora dinanzi a voi, non abbia il modo di morire; ed a me stessa, perciocchè tanto vivo, odio porto. Ma io spero bene, che non passerà molto, che se come sono stata cagione così sarò della vostra morte compagna : e con gran fatica queste parole finite, tramortita cadde.

Appresso risentitasi, andava miseramente colla bella bocca gli estremi spiriti del caro amante raccogliendo, il quale, verso al suo fine a gran passo camminava.... »

Le frère Lorenzo, entré dans la tombe, dit :

« Dunque temevi, figliuola mia, che io qui dentro ti lasciassi morire ? Ed ella il frate udendo e le lagrime raddoppiando, rispose : Anzi temo io, che voi con la mia vita me ne caviate. Deh ! per la pietà di Dio, rinserrate il sepolcro, ed andatevene in guisa che io qui muoia ; ovvero porgetemi un coltello, ch'io nel mio petto ferendo di doglia mi tragga ! O padre mio ! O padre mio ! ben mandaste la lettera ! ben sarò io maritata ! ben miguiderete a Romeo ! Vedetelo qui nel mio grembo, già morto. E, raccontandogli tutto il fatto, a lui lo mostrò. Frate Lorenzo, queste cose sentendo, come insensato si stava ; e mirando il giovane, il quale per passare all' altra vita era, forte piangendo cosi disse : O Romeo ! quale sciagura mi ti toglie ? parlami alquanto : dirizza a me un poco gli occhi tuoi. O Romeo ! ve tua carissima Giulietta che ti prega che la

perchè non rispondi, almeno a lei, nel cui grembo ti giaci? Romeo al caro nome della sua donna alzò alquanto i languidi occhi dalla vicina morte gravati, e, vedutala, li rinchiuse; e poco dappoi tutto torcendosi, fatto un breve sospiro, si morì. »

## XVII. BIBLIOGRAPHIE

Luigi da Porto écrivit sa nouvelle en 1524; c'est du moins ce que nous permet de supposer la lettre de Bembo du 9 juin 1524, que nous avons citée en son lieu. Cependant la nouvelle ne fut imprimée que plus tard, et sans doute après la mort de Luigi da Porto. Les deux premières éditions ont des variantes notables. Nous nous sommes servi habituellement pour notre traduction du texte critique donné en 1857 par M. Bartolommeo Bressan chez Le Monnier à Florence.

Nous donnons l'indication des principales édi-

tions, d'après l'excellent catalogue annexé par M. Torri à l'édition de 1831.

I. Luigi da Porto. Historia novellamente ritrovata di due nobili Amanti : con la loro pietosa morte intervenuta già nella città di Verona nel tempo del signor Bartholomeo della Scala.

Venise. Bendoni. Sans date.

Petit in-8° de 64 pages. A la page 63, on lit :

« *A, B, C, D, quaderni. — Qui finisse lo infelice innamoramento di Romeo Montecchi e di Giulietta Capelletti. Stampato in la inclita città di Venetia per Benedetto de Bendoni.* »

Cette édition ne se rencontre en Italie que dans deux bibliothèques, la Trivulziana à Milan et la Quiriniana à Brescia. Il en existe un exemplaire en Angleterre.

II. Réimpression de la précédente. Venise, Benedetto Bendoni « a di X Giugno 1535, in-8° ».

III. Rime e Prosa di Messer Luigi da Porto, dedicate al reverendissimo cardinal Pietro Bembo. MDXXXIX, con privilegio.

Venetia, per Francesco Marcolini, in-8°.

On lit à la première page :

*Rime e prosa di Messer Luigi da Porto, il quale essendo bellissimo et animosissimo giovane, per lo suo valore condottier de' Signor Venetiani, combattendo per loro nel Frigoli co' nemici Tedeschi, fu ferito di maniera che ne rimase prima perduto della persona per un tempo, e poi zoppo e debole mentre e' visse. Per la qual cagione si rivolse dalle arme alle lettere et alla volgar poesia : onde ne nacquero questi frutti che messer Bernardin da Porto suo fratello appresso la morte di lui ha raccolti. Visse messer Luigi anni quarantatrè et mesi nove, et morî in Vicenza sua patria il di decimo di Maggio MDXXIX.*

Torri a connu deux exemplaires de cette édition, l'un entre les mains de l'abbé Michele Colombo, l'autre dans la bibliothèque du comte Melzi à Milan.

IV. Réimpression de la précédente chez Giovan Griffio à Venise. 1553, in-8°.

V. Vicence, 1731, chez Lavezzari in-4°. Édition publiée par les soins du chevalier Zorzi et dédiée à la comtesse Irene [illegible], femme du comte Leo-

nardo Tiene. Cette édition suit le texte de Marcolini.

VI. La nouvelle a paru dans le tome II du *Novelliero Italiano*, imprimé à Venise en 1754 chez Giambattista Pasquali, in-8°. Le texte avait été préparé par l'abbé Gennari.

VII. La nouvelle se trouve dans le livre intitulé : « *Novelle otto rarissime.* » Londres, Edwards 1790, in-4°. Ce livre est fort rare, n'ayant été imprimé qu'à 25 exemplaires. Voici les huit numéros qu'il contient :

*1. Lacrimosa novella di due amanti genovesi, composta per Giovanni da Udine.*

*2. Istoria dilettevole di duoi amanti, i quali dopo molti travagliosi accidenti ebbero del suo amore un lietissimo fine, con altri casi seguiti : ora dal Fortunato posti in luce.*

*3. La Giulietta di messer Luigi da Porto.*

*4. 5. Opera dilettevole e nuova di gratitudine e liberalità, composta da Bernardo Illicini.*

*6. 7. Le amorose novelle di messer Giustiniano Nelli.*

*8. Copia di un caso notabile intervenuto a un gran gentiluomo genovese.*

(D'après le texte de Marcolini.)

VIII. Venezia, per Carlo Palese, in-8°. Réimpression du texte de Bendoni.

IX. Milano, dalla Società tipografica, 1804, in-8°.

X. Milan, 1819, in-8°. Curieuse édition de six exemplaires sur parchemin, ornés chacun de miniatures variées par Gigola.

XI. Londres. W. H. Carr, pour le compte de la Société Roxburghe.

XII. Milano, pe' torchj della Società tipografica, 1823, in-18. Réimpression de l'édition de 1804.

XIII. Vérone. Pietro Bisesti, 1825, in-12.

XIV. Milan. Gaspare Truffi, 1831, grand in-12.

XV. Florence. Passigli Borghi et Cie, 1831 in-12.

XVI. Réimpression de la précédente en format in-64.

XVII. Pise, 1831, in-8°. Chez les frères Mistri et Cie. Par les soins du prof. Torri.

XVIII. Lettere storiche di Luigi da Porto,

dall'anno 1509 al 1528, ridotte a castigata Lezione e corredate di note, per cura di Bartolommeo Bressan, aggiuntivi : la novella di Giulietta e Romeo, dello stesso autore, e due lettere critiche del Prof. G. Todeschini. — Firenze, Felice Le Monnier, 1857, un vol. in-12.

La nouvelle, avons-nous dit, a été traduite en Français par M. Delescluze en 1827. Elle avait déjà été traduite ou plutôt imitée en 1560 par Boistau dans ses *Histoires Tragiques*. Ce Boistau, dit-on, avait été le collaborateur de Belleforest, traducteur des nouvelles de Matteo Bandello.

L'Imitation française de Boistau a été traduite en Anglais par Painter dans le second volume de son *Palace of pleasure*.

En 1822, Swan traduisit en Anglais la nouvelle même de da Porto dans le livre intitulé : *Polyanthea librorum vetustorum italicorum, gallicorum, hispanicorum, anglicanorum et latinorum. Opus diligentia domini Egerton Brydges, baronetti anglicani, collectum. Pars prima et secunda : Genevæ, typis Guillelmi Fick, 1822, in-8°.*

Il pourra paraître intéressant de connaître les noms des principaux auteurs Italiens ou étrangers qui ont raconté les malheurs de Romeo et de Juliette, sans parler de Shakespeare :

En Italie une certaine Clizia Veronaise, de laquelle on ne sait rien, et dont le nom pourrait bien n'être qu'un pseudonyme, publia un poème de 1736 vers, sous ce titre : *L'infelice amore di due fedelissimi amanti Giulia e Romeo, scritto in ottava rima da Clitia, nobile veronese, ad Ardeo suo. Con privilegio. In Vinegia appresso Gabriel Golito de Ferrari e fratelli. MDLIII, in-8°.*

La nouvelle de Bandello, dont nous avons déjà parlé, se trouve dans la 2e partie du recueil paru à Lucques en 1554 ; trois volumes in-8°. Elle est la nouvelle IX et porte ce titre : *La sfortunata morte di due infelicissimi amanti, che l'uno di veleno e l'altro di dolore morirono : con varj accidenti.*

On trouve quelques mauvais vers sur le même sujet dans la *Catena historiale veronese* de Antonio Gaza, sorte de chronique rimée (Vérone, Fr. Rossi, 1653, in-4°).

Il pourra pa[illegible] nutile d'énumére[illegible] rès

nombreux poèmes, tragédies, nouvelles, que les malheurs des deux illustres amants ont inspirés dans notre siècle à des auteurs Italiens. Il nous importera plus de connaître le poème anglais d'Arthur Brooke, le seul peut-être que Shakespeare connut, et qui parut en 1562. On le trouve dans les notes de la grande édition de Shakespeare (Londres, 1817).

Torri signale en Espagne deux pièces de théâtre composées sur le même sujet, l'une intitulée *Los Vandos de Verona,* dont l'auteur est *De las Roxas,* contemporain de Calderon; l'autre, de *Lopez de Vega* sous le titre : *Castelvines y Montisos*. Cette dernière est une comédie, le dénouement ayant été changé.

Notre étude serait incomplète si nous ne citions les musiciens qui ont mis leur art au service de cette belle histoire, venant rendre à leur tour hommage aux deux grands amants, en Italie Zingarelli et Vaccaj, en France Hector Berlioz et M. Gounod.

La poésie a donné la gloire aux deux timides époux. On nous pardonnera à la dernière page

de ce volume, qui leur est consacré, de citer quelques mots d'un grand écrivain Français ; ils nous ont paru convenir parfaitement aux pensées qu'avait soulevées en nous une longue société avec Giulietta et Romeo :

« C'est un poème triste et tendre, consacré à la mémoire de ceux qui ont aimé et souffert. Ainsi, obscurs ou célèbres, s'il est au monde deux êtres qui se soient donné leurs cœurs et que le sort ait persécutés, ils peuvent un jour devenir le pathétique sujet d'une héroïde. La poésie les attend dans l'avenir, pour célébrer leurs maux et faire de leurs noms des symboles immortels de la passion et du malheur. — Chose singulière ! On s'aime sans savoir pourquoi ; l'amour naît sans effort et sans dessein, et, aussi bien que les plus grands travaux de l'esprit ou de la vertu, l'amour peut donner de la gloire....

HÉLOÏSE

» Croyez-vous qu'on y pense beaucoup quand on aime ?

ABÉLARD

» Pourquoi pas ? Il faut penser à tout.

HÉLOÏSE

» Je ne sais, il me semble qu'il en est de l'amour comme de la charité. Est-ce aimer que d'aimer pour la gloire ?

ABÉLARD

» Peut-être. Héro et Léandre s'en sont-ils moins aimés, parce qu'Ovide les a chantés?

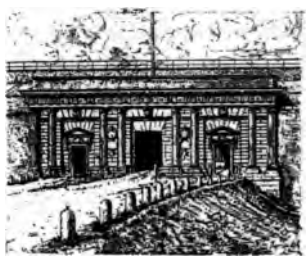
HÉLOÏSE

» Ils ne le savaient pas.

ABÉLARD

» Mais nous, nous savons leur amour. La poésie est l'urne d'un or incorruptible, qui recèle les cendres des cœurs que la passion consuma (1). »

(1) Rémusat. *Abélard*. Acte III, p. 240.



# TABLES

# TABLES

## I. TABLE DES CHAPITRES


Avant-propos. . . . . v
Préface. . . . . XIII
Envoi. . . . . 3
Nouvelle . . . . . 9
Notes . . . . . 69
I Masuccio Salernitano . . . . . 71
II Matteo Bandello . . . . . 75
III Vicence. . . . . 78
IV La famille da Porto. . . . . 92
V La famille Savorgnan . . . . . 95
VI La mort de Boscoli. . . . . 96
VII L'histoire de la peinture. . . . . 99

VIII Urbîno . . . . . 103
IX Pietro Bembo . . . . . 112
X Témoignages sur Luigi da Porto . . . . . 123
XI Les Montecchi et les Cappelleti . . . . . 125
XII Vérone et la Maison Della Scala . . . . . 137
XIII Les Franciscains . . . . . 143
XIV Sur les merveilleux narcotiques . . . . . 147
XV Le couvent de S. Francesco . . . . . 151
XVI Le style de da Porto . . . . . 153
XVII Bibliographie . . . . . 156
Tables . . . . . 167

## II. TABLE ANALYTIQUE

ALBERTINELLI (Mariotto). Peintre Florentin, nommé, p. 102.

ALBRIGONE (Vazone d'). Consul de Crémone, nommé Podesta à Vicence au XIIe siècle, p. 88.

ALDOARDUS. Duc Lombard, p. 85.

ALFERISIUS. Duc Lombard, p. 85.

ALLEGRI (Antonio, dit IL CORREGGIO). Peintre, nommé, p. 102.

AMMANATINI (Manetto degli). Héros d'une nouvelle florentine du XIVe siècle, p. 147.

ANGELIS (Luigi de). Bibliothécaire à Sienne. Écrit en 1831 une lettre sur la nouvelle de Masuccio Salernitano, p. 74.

ANHALT (Prince d'). Gouverne Vicence pour l'empereur Maximilien et en est chassé, p. xxxvi.

AQUILÉE (Patriarches d'). Leurs luttes avec la famille. Savorgnana, p. 95.

ARIOSTO (Lodovico). Sa maison à Ferrare, p. xxxiii.

BACCHIGLIONE. Fleuve qui arrose Vicence, p. xxxv. Voir aussi p. 79.

BANDELLO (Matteo). Conteur vénitien, compose une nouvelle à l'imitation de celle de da Porto, p. viii et p. 75. — Compose un poëme intitulé *le Tre Parche*, p. 76. — Son style, p. 76. — Sonnet qu'il plaça à la fin de sa nouvelle sur Giulietta et Romeo, p. 77.

BARBARELLI (Giorgio, dit IL GIORGIONE da Castelfranco). Peintre Vénitien, nommé, p. 102.

BARBEROUSSE (Frédéric). Les Vicentins lui jurent obéissance, p. 88.

BAROCCIO (Fiori d'Urbino, dit IL). Peintre Urbinate, nommé, p. 111.

BASCHI (Matteo de'). De Montefiascone. Fondateur des Capucins, p. 145.

BAZZI ou RAZZI (Giovan-Antonino, dit IL SODOMA). Peintre de l'école Siénoise, nommé, p. 102.

BELLEFOREST. Traducteur Français des nouvelles de Matteo Bandello, p. 161.

BELLINI (Gentile). Peintre Vénitien, p. xxiii et p. 101.

BELLINI (Giovanni). Peintre Vénitien, nommé, p. xxii et p. 101.

BEMBA (famille). Son origine et son illustration, p. 112.

BEMBO (Clarissimo Messer Bernardo). Père de Pietro Bembo, p. 112. — Envoyé comme *Vicedomino* à Ferrare, p. 113.

BEMBO (Pietro). Fait l'éloge funèbre de Guidubaldo de Montefeltre, p. XXVIII. — Compose l'épitaphe du comte Baldassare Castiglione, p. XXIX (note). — Son discours sur l'Amour dans le *Cortegiano*, p. XXX. — Son sonnet sur la mort de da Porto, p. XLIII. — Sa lettre à da Porto en date du 9 juin 1524, p. XLIII. — Il suit les leçons d'Angelo Poliziano, puis de Constantin Lascaris en Sicile, p. 112. — Il va avec son père à Ferrare, p. 112. — Il compose les *Dialoghi Asolani*, p. 113.—Est appelé à la cour d'Urbino, p. 113. — Va à Rome comme secrétaire de Léon X, p. 113. — A trois fils de la Moresina, p. 113. — Envoyé comme ambassadeur à Venise, p. 114. — Se fixe à Padoue, p. 114. — Nommé cardinal, p. 115. — Meurt en 1547, p. 115. — Ses œuvres, p. 115. — Ses lettres et sonnets à Luigi da Porto, p. 116 et suiv. — Il rend témoignage des vertus militaires de Luigi da Porto, p. 123.

BENDONI. Premier éditeur de la nouvelle *Giulietta e Romeo*, p. 157.

BERICO (Monte). Pèlerinage près de Vicence, p. 79.

BIBLIOGRAPHIE, p. 156.

BICCI (Neri di). Peintre Florentin, nommé, p. 100.

BISTICCI (Vespasiano da). Célèbre *Cartolaio* Florentin. S'occupe de former la bibliothèque d'Urbino, p. XXXIII. — Écrit un livre intitulé: *Vita degli uomini illustri del secolo XV*, p. XXXIII (en note).

BOISTAU. Donne dans ses *Histoires Tragiques* une imitation Française de la nouvelle de da Porto, p. 161.

BORGIA (Cesare). Dépossède un instant de ses États Guidubaldo da Montefeltre, p. 109.

BORGIA (Lucrezia). Femme d'Alfonso d'Este, duc de Ferrare, p. 113.

BOSCOLI. Florentin, qui conspira contre les Médicis. Récit de sa mort, p. 96.

BOTTICCELLI (Alessandro Filipepi, dit Sandro Botticcelli). Peintre florentin. Nommé, p. XXIV et p. 101.

BRAMANTE. Architecte Urbinate, nommé, p. 101.

BRANCALEONI (famille). Sa puissance, p. 106.

BRANCALEONE (Bartolommeo). Marie sa fille Gentile à Federigo da Montefeltre, p. 107.

BRESSAN (Bartolommeo). Édition des œuvres de Luigi da Porto, publiée par ses soins, p. 156.

BROOKE (Arthur). Son poëme anglais sur Romeo et Juliette, paru en 1562, p. 163.

BRUNELLESCO (Filippo di Ser). Architecte Florentin. Héros de plusieurs histoires comiques, p. 147.

BUFFALMACCO (Buonamico). Peintre Florentin, nommé, p. 147

BUONARROTI (Michel-Angelo). Pris comme type de la seconde Renaissance, p. XIX.

CACCIAFRONTE (Giovanni de' Sordi). Évêque de Vicence et Bienheureux. Est assassiné, p. 89. — Son tombeau p. 89.

CANOSSA (Luigi di). Cardinal, p. XXIX. — Son palais à Vérone; inscription qu'on y lit, p. XXX.

CAPPELLETTI. Famille Véronaise, p. 125. — Sa généalogie, p. 127.

CARNEVALE (Frà). Architecte Urbinate, p. XXVII.

CARPACCIO (Vittore). Peintre Vénitien, nommé, p. 102.

CARROCCIO. Char de guerre des villes Italiennes au moyen âge, p. 86.

CASTELDURANTE. Ville du Duché d'Urbino, célèbre par ses fabriques de terres émaillées, p. 112.

CASTIGLIONE (Comte Baldassare). Né à Mantoue; écrit *il Cortegiano*, p. XXIX. — Sa sépulture auprès de Mantoue, p. XXIX (note).

CELLINI (Benvenuto). Sculpteur et orfèvre Florentin, nommé p. 101.

CESENA. Ville où se trouvait la bibliothèque des Malatesti, p. XXVI.

CLIZIA. Dame Véronaise. Compose un poëme sur les malheurs de Romeo et de Giulietta, p. 162.

CONTI (Uguccione de'). Chef du parti impérial à Vicence, p. 88. — Élu Podesta en 1179, p. 89.

CORMONS. Ville de Frioul, théâtre d'une bataille entre Impériaux et Vénitiens, p. XXXVIII.

CORTEGIANIA. Ce que les Italiens de la Renaissance entendaient par là, p. XXXII.

CORTEGIANO. Titre d'un dialogue composé par le comte Baldassare Castiglione, p. XXVIII. — Sens de ce mot, p. XXXI.

CORTESE. Sens de ce mot, p. XXXI.

DANTE. Cité, pp. XXXII, — XXXIII, — XLVIII, — LV, — 105, — 125, — 135, — 140. — Va à Vérone à la cour de Cangrande I della Scala, p. 140.

DELESCLUZE. Publie une traduction Française de la nouvelle de Luigi da Porto, p. VII et p. 161.

DONATELLO. Sculpteur Florentin, p. XXII. — Sculpte un S. Giorgio à Orsammichele à Florence. Description de cette statue, p. XLVI.

DOSSI (Dosso). Peintre Ferrarais, nommé, p. 102.

DOVIZI (Bernardo). Dit le Cardinal Bibbiena. Écrit la première comédie en langue vulgaire, p. XXX.

ESTE. Ville de Vénétie. Ses antiquités, p. 82.

ESTE (Alfonso d'). Duc de Ferrare, p. 113.

ESTI (Azzo da). Nommé dans la nouvelle, p. 14.

EUGANEI. Peuples primitifs qu'on suppose avoir habité les collines dites *Euganéennes*, p. 82.

EZELINI. Famille noble Gibeline; elle obtient les seigneuries d'Onara et de Romano, p. 90. — Ezelino Balbo, *Podestà* de Vicence, p. 90. — Alberico et Ezelino ses fils, p. 90. — Inscription à Padoue en souvenir de leur expulsion, p. 91.

FICINO (Marsilio). Nommé, p. XXIV.

FILIPPESCHI. Famille noble Orvietane, nommée par Dante, p. 135.

FRACASTORO (Girolamo). Médecin et poëte Véronais, p. XXIII. — Écrit une épigraphe pour le poëme de Bandello, *le tre Parche*, p. 76.

FRANCESCA (Piero della). Peintre Toscan, p. XXIV. — Ses peintures perdues à Urbino, p. XXXIII. — Un tableau de lui dans la sacristie de la cathédrale d'Urbino représentant le duc Oddantonio de Montefeltre, p. 107.

FRANCESCO (Couvent de San). A Vérone, construit en 1227 ou 1230, p. 151.

FRANCISCAINS. Note sur cet ordre, p. 143. — Personnages célèbres qu'il a produits, p. 144. — Ses subdivisions, p. 144 et suiv.

FRANÇOIS D'ASSISE (Saint). Fonde l'ordre des Franciscains, p. 143. — Sa vie, p. 144.

FREGOSO (Cesare). Poëme composé pour la naissance de son fils Giano par Bandello, p. 76.

FREGOSO (Federigo). Doge de Gênes, p. xxx.

FREGOSO (Ottaviano). Doge de Gênes, p. xxx.

FRIOUL. Berceau de la famille Savorgnana, p. xv. — Luigi da Porto fait la guerre en Frioul, p. xxxvii.

GABRIELLI (Famille). Régnait à Gubbio avant les Montefeltre, p. 106.

GAZA (Antonio). Auteur de la *Catena historiale Veronese*, p. 162.

GHIBERTI, sculpteur, nommé, p. xxiv.

GHIERADADDA (Bataille de la). Défaite des Vénitiens en 1509, p. xxxv.

GHIRLANDAJO (Domenico BIGORDI detto del). Peintre florentin, nommé, p. xxiv.

GINEVRA. Nom supposé de la maîtresse de da Porto, p. xliii. — Hypothèses à ce sujet, p. xliv.

GIOCONDO (Frà). Architecte du xv^e siècle, p. 81.

GIOTTESCHI. Peintres de l'école de Giotto, p. xxiv et p. 99.

GIOTTO. Peintre Toscan, nommé, p. 99.

GONZAGA (Elisabetta). Femme du Duc Guidubaldo da Montefeltre. Son rôle dans le dialogue du *Cortegiano*, p. xxx.

GONZAGA (Ginevra Rangona dì). Fille de Madonna Bianca Bentivoglio, amante supposée de Luigi da Porto, p. xlv.

GORIZIA. Ville de Frioul, où eut lieu un combat entre Impériaux et Vénitiens, p. xxxviii.

GRADISCA. Bourg du Frioul, p. xxxviii. — Luigi da Porto se suppose près de Gradisca, quand l'histoire de Giulietta et de Romeo lui est contée, p. 12.

GRIFFIO. Éditeur Vénitien, p. 158.

GUBBIO. Ville d'Ombrie; se soumet aux Montefeltre, p. 106.

GUERCIO (Marcuccio). Jeune Véronais, nommé dans la nouvelle, p. 17.

HENRY III. Empereur; accorde des privilèges aux Vénitiens, p. 87.

HENRY VII. Empereur; accorde à Albino Ier della Scala le titre de vicaire impérial, p. 139.

HONORIUS III. Pape; approuve l'ordre des Franciscains, p. 144.

INFESSURA. Chroniqueur, cité, p. xxi.

INNOCENT III. Pape; approuve l'ordre des Franciscains, p. 144.

INNOCENT VIII. Pape; fait ensevelir en secret la vierge Romaine dont le corps avait été découvert à la voie Appienne, p. xxii.

ISABELLE DE FRANCE. Sœur de saint Louis. Fonde le couvent de Longchamps, p. 146.

ISONZO. Rivière du Frioul, p. 103.

JULES II. Pape; pris comme type de la seconde Renaissance, p. xix.

JULIA. Fille de Claudius. La découverte de son cercueil à la voie Appienne en 1485, p. xx.

JUSTIN. Historien latin. Son opinion sans doute erronée sur l'origine de Vicence, p. 83.

LASCARIS (Constantin). Enseigne le grec à Pietro Bembo, p. 112.

LAVEZZARI. Éditeur Vénitien, p. 158.

LAZZARA (Marco di). Médecin, donne ses soins à Luigi da Porto, p. XLI.

LE MONNIER. Éditeur Florentin, p. 156.

LILLE. Ville de France. Tête en cire qui se voit au musée de cette ville, p. XLVII.

LIPPI (Frà Filippo). Peintre Florentin, p. XXIV.

LIPPI (Filippino). Peintre Florentin, p. XXIV et 102.

LITOLFO (Aicardino). Padouan. *Podestà* à Vicence, p. 91.

LOMBARDS. Peuple barbare. S'emparent de Vicence p. 84.

LONIGO. Lieu où se trouvaient en 1510 les troupes Vénitiennes, p. XXXVII. — Cette ville se souleva en 1167 contre l'autorité impériale, p. 88.

LUINI (Bernardino). Peintre Lombard, nommé, p. 102.

LUITPRAND. Roi des Lombards, p. 85.

LUZI. Auteur d'un livre sur Orvieto, cité, p. 135 (en note).

MAI (Cardinal Angelo). Publie pour la première fois les œuvres de Vespasiano da Bisticci, p. XXXIV (en note).

MAIUOLO. Forteresse du Duché d'Urbino, p. XXVII.

MALATESTA. Type de figure de cette famille, p. XXVI.

MALATESTA (Sigismondo Pandolfo). Entre en lutte avec Federigo da Montefeltre, p. 107.

MANTEGNA (Andrea). Peintre Padouan, nommé, p. 101.

MANTOUE. Patrie de Baldassare Castiglione, p. XXVIII. — Patrie de Virgile, p. 138.

MANZANO. Village du Frioul, près duquel fut blessé Luigi da Porto, p. XL.

MARCELLA (Magnifica Madonna Elena). Mère de Pietro Bembo, p. 112.

MARCOLINI (Francesco). Second éditeur des œuvres de Luigi da Porto, p. XLI. — Voir aussi p. 157.

MARECCHIA. Rivière du Duché d'Urbino, p. 104.

MARJ (Mario de'). Chef de parti à Vicence, au moyen âge, p. 86.

MARTIAL. Poëte latin. Son épigramme sur Vérone et Mantoue, p. 138.

MASACCIO (Tommaso, detto). Peintre Toscan, p. XXIV.

MASUCCIO (Salernitano). Conteur du XVe siècle, écrit une nouvelle analogue à celle de da Porto, p. 71. — Argument de cette nouvelle, p. 73.

MATARAZZO. Chroniqueur, cité, p. XXIII (en note).

MAXIMILIEN. Empereur. S'empare de Vicence, p. XXXV.

MEDICI (Giuliano de'). Appelé *Magnifico*. Sculpté par Michel-Ange, dans la chapelle de l'église Saint-Lorenzo à Florence, p. XXX.

METAURO. Fleuve du Duché d'Urbino, p. 106.

MIARJ (Felice de'). Chef de parti à Vicence au moyen âge, p. 86.

MIGNANELLI. Famille Siénoise, p. 72.

MIGNANELLI (Cardinal Fabio). Épigramme qui fut faite sur lui à Sienne, p. 75. — Donne son nom à une place à Rome, p. 75.

MINO DA FIESOLE. Sculpteur Toscan, p. XXIV.

MOCENIGO. Rend témoignage des vertus militaires de da Porto, p. XXXVII. — Voir aussi p. 123.

MONALDI. Famille Orvietane, nommée par Dante, p. 135.

MONTAGNE (Vieux de la). Ce que Marco Polo raconte de lui, p. 148.

MONTECCHI. Famille Véronaise, p. 125. — Son identité avec la famille des Monticoli de Udine, p. 128. — Sa généalogie, p. 129.

MONTECOPPIOLO. (Antonio). Seigneur de Montecoppiolo. Devient le premier comte de Montefeltre, p. 104.

MONTEFELTRE (Pays de). Ce qu'on appelait ainsi, p. 104.

MONTEFELTRE (Maison de), p. XXVI. — Les premiers comtes, p. 104. — Ce que Dante a dit d'un comte de Montefeltre, p. 105.

MONTEFELTRE (Antonio da). *Condottiere* fameux au XIVe siècle, p. 105. — Soumet Cagli et Gubbio, p. 106.

MONTEFELTRE (Buonconte da). Reçoit de Honorius III l'investiture de la ville d'Urbino, p. 104.

MONTEFELTRE (Federigo da). Duc d'Urbino, p. XXVII. — Épouse Gentile Brancaleoni, p. 107. — Est victorieux de Sigismond-Pandolfe Malatesta et agrandit ses États, p. 108. — Entre au service des Sforza et s'empare de Fossombrone ; épouse en secondes noces Battista Sforza, p. 108. — Construit le palais d'Urbino et celui de Gubbio, p. 108. — Passe au service de Sixte IV qui le crée Gonfalonier de l'église et Duc héréditaire; meurt en 1482, p. 109.

MONTEFELTRE (Gui d'Antonio da). Neveu par sa femme du pape Martin V, p. 106.

MONTEFELTRE (Guidubaldo da). Duc d'Urbino, p. XXVII — Succède à son père en 1482, p. 109. — Adopte Francesco Maria della Rovere, p. 109. — Chassé par Cesare Borgia, il fuit à Mantoue, p. 109. — Puis se retire à

Venise, p. 110. — Rétabli dans ses États en 1503. Meurt en 1508, p. 110.

MONTEFELTRO (Oddantonio da). Premier duc d'Urbino. Il est assassiné, p. 107.

MONTÉGUT. Traducteur de Shakespeare, p. VIII.

MONTORSO. Lieu où Luigi da Porto avait une villa, p. XL.

MONTICOLI (Niccolo et Giovanni). Descendants supposés des Montecchi de Vérone, et demeurant à Udine, p. 14.

MORESINA. Maîtresse de Pietro Bembo, p. 113.

MURANO. École de peinture qui s'y forma, p. XXIV.

NANTIPORTO. Chroniqueur, cité, p. XXIII.

NARCOTIQUES (Note sur les), p. 147.

NOVELLIERO ITALIANO. La Nouvelle de da Porto est dans le Tome II, p. 159.

ORSAMMICHELE. Église de Florence, où l'on voit le Saint Georges de Donatello, p. XLIV.

OZANAM (Frédéric). Nommé, p. 146.

PADOUE. Antiquité de cette ville, p. 82. — Elle triomphe dans une guerre contre les Vicentins, p. 86. — Elle prend part à une *Concordia* contre les Empereurs d'Allemagne, p. 88. — Inscription qu'on y voit en souvenir de l'expulsion des Ezelini, p. 91. — Bembo s'établit à Padoue, p. 114.

PAINTER. Traduit en anglais une imitation française de Boistau dans son *Palace of pleasure*, p. 161.

PALÆMON (Quintus Rhemnius). Grammairien latin né à Vicence, p. 83.

PALLADIO. Architecte Vicentin, p. XVI. — Voir surtout p. 79 et suiv.

PEINTURE ITALIENNE (Note sur l'histoire de la), p. 99.

PAUL DIACRE. Chroniqueur, cité, p. 85.

PÉRIDÉE. Duc Lombard, p. 85.

PESARO. Ville maritime, soumise aux ducs d'Urbino, p. 104.

PIA (Emilia). Une des interlocutrices du Cortegiano, p. XXXI.

PIE II (Æneas Silvius Piccolomini). Pape; donne à Oddantonio da Montefeltre la dignité de duc d'Urbino, p. 107.

PIGAFETTA. Navigateur. Compagnon de Magellan, p. XVIII. — Sa maison, citée et décrite comme un modèle de l'architecture civile au XVe siècle, p. XVIII. — Elle est visitée par Marin Sanudo vers 1481, p. XVIII (en note).

PINTURICCHIO (Bernardino). Peintre Pérugin, p. 102.

PIOMBO (Frà Sebastiano del). Peintre, p. 102.

PIPI (Giulio, dit GIULIO ROMANO). Peintre romain, p. 102.

POLIZIANO (Angelo). Nommé, p. XXIV. — Bembo suit ses leçons à Florence, p. 112.

POLO (Marco). Voyageur Vénitien, cité, p. 148.

PORTA (Baccio della, dit FRA BARTOLOMMEO). Peintre Florentin, nommé, p. 102.

PORTO (famille da). Son histoire, p. 92. — Sa généalogie et ses armoiries, p. 93.

PORTO. *Giureconsulto*. Nommé en 1082, dans un privilège de Henri IV, empereur, p. 92.

PORTO (Bernardino da). Père de [illegible] p. 93.

PORTO (Bernardino da). Frère de Luigi. Lettre de Bembo à lui adressée, p. 121.

PORTO (Ippolito da). Au service de Charles-Quint et des Vénitiens. Gouverne Corfou pour Venise, p. 94.

PORTO (Luigi da). Né à Vicence en 1485, p. XV. — Envoyé à la cour d'Urbino, p. XXVI. — Retourne à Vicence, p. XXXV. — Blesse un soldat Impérial, p. XXXVI. — Est enrôlé dans l'armée Vénitienne, p. XXXVII. — Prend part aux combats de Cormons et de Gorizia en Frioul, p. XXXVII. — Est blessé près de Manzano, p. XL. — Est rapporté à Udine, puis à Venise, p. XLI. — Entretient une correspondance avec Bembo, p. XLII. — Ses poésies, p. XLII. — Ses *Lettere Storiche*, p. XLII. — Ses amours, p. XLIV. — Fait lui-même allusion aux guerres du Frioul, p. 11. — Son style, p. L et surtout p. 153.

PORTO (Luigi da). Tué le 11 avril 1848, près de Vicence en combattant contre les Autrichiens, p. 94.

PORTO (Simeone da). Oncle de Luigi. Se met à la tête d'un soulèvement à Vicence. Est chargé par le prince d'Anhalt de négocier la paix, p. XXXVI. — Voir aussi p. 93.

PROTI (Giampietro). Livre Vicence aux Vénitiens, p. 92.

RAIBOLINI (Francesco, dit il FRANCIA). Peintre Bolonais, nommé, p. 101.

RÉMUSAT (Charles de). Un passage de son drame, *Abélard*, cité, p. 164.

RENAISSANCE. Caractères de la Renaissance Italienne, p. XIX et suiv. — Opposée à la Renaissance Française, p. XXI. — Comment elle concevait l'Amour, p. XLIV.

RETRONE. Torrent qui passe à Vicence, p. 79.

ROBBIA (Luca della). Neveu du grand sculpteur du même nom. Raconte la mort de Boscoli, p. 96 et suiv.

ROVERE (Francesco Maria della). Préfet de Rome et Seigneur de Sinigaglia, puis duc d'Urbino, p. 103. — Est dépossédé de 1516 à 1521. — Meurt en 1538, p. 110.

ROVERE (Fr. Maria II della), duc d'Urbino, p. 111.

ROVERE (Guidubaldo II della). Duc d'Urbino. Meurt en 1574, p. 111.

ROXAS (de las). Auteur Espagnol, p. 163.

RUSKIN. Critique d'art anglais, cité, p. 81.

SADOLETO (Cardinal). Bembo le rencontre à Rome, p. 115.

SAMBONIFAZI (Famille), p. 14.

SAMMICHELI (Michele). Architecte Véronais, construit le palais Canossa à Vérone, p. XXVIII.

SAN GALLO (Antonio da). Architecte, nommée, p. 101.

SAN GALLO (Antonio da), Architecte, nommé, p. 101.

SAN LEO. Forteresse du Duché d'Urbino, p. XXVII.

SANSOVINO (Jacopo). Sculpteur, nommé, p. 101.

SANSOVINO. Historien Vénitien, cité, p. 134.

SANTI (Giovanni). Père de Raphaël, p. XXXIV. — Peint à la *Casa Santi* à Urbino une fresque que l'on croit représenter l'enfant Raphaël et sa mère Maga Ciarla, p. XLVII.

SANZIO (Rafaello), à Urbino, p. XXXIV. Les dates de sa naissance et de sa mort coïncident presque avec les dates de la naissance et de la mort de Luigi da Porto, p. 102.

SANUDO (Marin). Chroniqueur Vénitien. Visite Vicence vers la fin du XV^e siècle, p. XVIII (en note).

SARACENI (ou SERACENI). Famille noble Siénoise, p. 72.

SAVORGNAN. Famille féodale du Frioul, p. 95. — Est la première à reconnaître la suprématie Vénitienne, p. 95. — Acquiert la noblesse à Venise, p. 95. — Sa généalogie, p. 95. — Existe encore à Udine, p. 96.

SAVORGNANA (Madonna Lisabetta). Mère de Luigi da Porto, p. xv.

SAVORGNANA (Madonna Lucina). Luigi da Porto lui dédie sa nouvelle, p. 5.

SCALA (famille DELLA SCALA ou SCALIGERI). S'empare de Vicence, p. 92. — Son histoire, p. 137. — S'éteint au XVIe siècle en Autriche, p. 142. — Armoirie, p. 142.

SCALA (Alberto della). Succède en 1277 à son père Mastino comme *capitano del popolo*, p. 139.

SCALA (Alberto della). Fils de Cangrande I. Succède à son père en 1329, p. 140.

SCALA (Alboino I della). Succède à Bartolommeo. Reçoit de l'Empereur Henry VII le titre de *Vicaire Impérial*. Meurt en 1311, p. 129.

SCALA (Antonio della). Fils de Cansignorio. Assassine son frère Bartolommeo. Est détrôné lui-même par Gian Galeazzo Visconti, p. 141.

SCALA (Bartolommeo della). Celui dont parle la *Nouvelle ;* succède à Alberto. Aide au rétablissement des Visconti à Milan. Meurt en 1304, p. 139.

SCALA (Bartolommeo II della). Fils de Cansignorio. Est assassiné par son frère Antonio, p. 141.

SCALA (Brunoro della). Fils de Guglielmo, chassé de

Vérone par les Carrara. Enfermé à Monselice. Meurt en Autriche, p. 142.

SCALA (Cangrande I della). Reçoit à Vérone Dante et Uguccione della Faggiuola. Meurt en 1329, p. 140. — Donne à Vérone son statut municipal, p. 142.

SCALA (Cantegrande II della). Fils de Mastino II. Est assassiné par son frère Cansignorio, p. 141.

SCALA (Cansignorio della). Assassine ses frères Cangrande et Paol' Alboino, p. 141.

SCALA (Guglielmo della). Fils de Cangrande II. S'empare un instant de Vérone en 1404 et meurt, p. 141.

SCALA (Mastino I della). Sert dans les troupes d'Ezelino. Élu Podestà à Vérone (1260), puis *Capitano del popolo* (1262), p. 138.

SCALA (Mastino II della). Fils de Cangrande I. Meurt en 1351, p. 140.

SCALA (Paol' Alboino della). Fils de Mastino II. Assassiné par Cansignorio son frère, p. 141.

SCAMOZZI (Vincenzo). Architecte Vicentin. Élève de Palladio, p. XVI. — Voir aussi p. 79.

SCIPIONE (Baldassare). Capitaine au service de la République de Venise, p. XXXVIII.

SFORZA (Alessandro). Seigneur de Pesaro. Père de Battista Sforza, duchesse d'Urbino, p. 108.

SHAKESPEARE. N'a point emprunté directement à da Porto le sujet de *Romeo and Juliet*, p. VIII et suivantes. — En quoi sa conception diffère de la conception Italienne, p. L. — Son style, p. LI. — Cité, p. LVI. — Voir aussi p. 163.

SIENNE. Lieu que Masuccio Salernitano choisit comme théâtre de son récit, p. 72.

SIGNORELLI (Luca). Peintre, né à Cortona, p. XXIV. — Voir aussi p. 101.

SIXTE IV (della Rovere). Pape. Ses vues sur le Duché d'Urbino, p. 103.

SWAN. Traduit en anglais la Nouvelle de da Porto en 1822, p. 161.

SYMONDS (John Addington). Auteur d'un livre anglais sur la Renaissance en Italie; cité p. 99 (en note).

THÉODORIC. Roi des Ostrogoths; nommé, p. 84.

THÉODOSE. Empereur. Rend un décret en faveur des habitants de Vicence, p. 84.

THIENE (Giacomo). Citoyen Vicentin. Livre Vicence aux Vénitiens, p. 92.

TISI (Benvenuto, dit IL GAROFALO). Peintre Ferrarais; nommé, p. 102.

TODESCHINI (Professeur). Rapproche la Nouvelle de da Porto de celle de Masuccio Salernitano, p. 71. — Ce qu'il a écrit sur la réalité historique des faits racontés par da Porto, p. 126 et suiv.

TORRI (Professeur). Publie à Pise, en 1831, une édition critique des nouvelles de da Porto et de Bandello, p. 160. — Cité passim.

TRÉVISE. Se soulève contre l'autorité impériale, p. 88.

TRISSINO (Giovangiorgio). Poëte Vicentin; nommé, p. XXIII.

TRISSINO (Lionardo). Traître. Livre Vicence aux Impériaux, p. XXXV.

TRISSINO (Niccolò). Consul à Vicence au XIe siècle, p. 86.

UDINE. Ville du Frioul. Luigi da Porto blessé y est transporté, p. XL. — Berceau de la famille Savorgnana, p. 95.

URBINO. Ville de Romagne. Luigi da Porto y est en-

voyé à la cour des Montefeltre, p. XXVI. — La cour et le palais d'Urbino, p. XXVI. — Note sur l'histoire d'Urbino, p. 103. — Honorius III accorde l'investiture d'Urbino à Buonconte da Montefeltre, p. 104. — Peinture qui se voit dans la sacristie de la cathédrale d'Urbino, p. 108. — Le palais d'Urbino, p. 108. — Urbino devient un Duché, p. 109. — César Borgia s'empare d'Urbino, p. 109. — Le Duché passe à la famille della Rovere, p. 110. — Hommes illustres Urbinates, p. 111. — Majoliques d'Urbino, p. 112.

VALDARFER (Christophe). Publie à Milan, en 1483, la nouvelle de Masuccio Salernitano, p. 72 et 73.

VANNUCCI (Pietro, dit IL PERUGINO). Peintre Ombrien, p. XXIV. — Voir aussi p. 101.

VANNUCCHI (Andrea, dit ANDREA DEL SARTO). Peintre Florentin; nommé, p. 102.

VAZONI (Vazone de'). Succède à Vazone d'Albrigone comme Podestà à Vicence, p. 88.

VEGA (Lopez de). Écrit une pièce sur les Cappelletti et les Montecchi, p. 163.

VENISE. Séjour de la famille Savorgnana, p. XV. — Sa fondation, p. 85.

VÉRONE. Se soulève contre l'autorité impériale, p. 88. — Arènes et portes romaines qui s'y trouvent, p. 137. — Patrie de Catulle, p. 137. — Soumise aux Ezelini, p. 138. — Soumise à la famille della Scala, p. 138.

VETTURIUS. Duc Lombard, p. 85.

VEZELLIO (Tiziano). Pris comme type de la [illegible]de Renaissance, p. XIX. — Voir aussi p. 102.

VICENCE. Son as[illegible] p. XVI. — Dite *Ville*

p. XVI. — Prise par l'empereur Maximilien en 1509, p. XXXV. — Note sur l'Histoire de Vicence, p. 78. — Antiquités Vicentines, p. 82. — Invasion des Gaulois, p. 83. — Domination des Lombards, p. 84. — Dissensions intestines, p. 85. — Rivalité avec Padoue, p. 86. — Vicence paye un tribut à Padoue, p. 87. — Se soulève contre l'autorité impériale, p. 88. — Domination des Ezelini, p. 90. — Domination des Padouans, p. 91. — Domination des della Scala, p. 92. — Domination des Vénitiens, p. 92.

VINCI (Lionardo da). Peintre Lombard; nommé, p. 102.

VISCONTI (famille). Se substitue aux della Scala comme chefs des Gibelins de Lombardie, p. 141.

VISCONTI (Gian Galeazzo). Dépossède Antonio della Scala et s'empare de Vérone, p. 141.

VITTURIO (Giovanni). Provveditore de la République Vénitienne, p. XXXVIII.

VIVARO (Comtes de). Chefs du parti des évêques à Vicence au XII^e siècle, p. 88. — Guido di Vivaro est élu *Podestà* en 1179, p. 89.

ZAGATA (Piero). Historien Véronais. Cité, p. 152.

ZANETTI. Éditeur du *Novelliero Italiano* (1754). Imprime la Nouvelle de Masuccio Salernitano, p. 72.

ZORZI (Chevalier). Donne en 1731 une édition de la Nouvelle de da Porto, p. 158.

## III. TABLE DES ILLUSTRATIONS

Ce qu'on a voulu, dans l'illustration de ce volume, c'est donner l'impression la plus vive et la plus complète qu'il fût possible des temps et des lieux où se trouvera transporté le lecteur par la nouvelle de Luigi da Porto. Cela étant, une exactitude historique scrupuleuse et un synchronisme exact n'étaient pas de saison. L'auteur de la préface, autant qu'il était en lui, s'est efforcé de rendre cette impression vivante en groupant les personnages et les types qui lui semblaient représenter le mieux la première Renaissance italienne. Il restait à l'auteur des illustrations à continuer cette entreprise, en cherchant dans l'art du xv^e siècle et du xvi^e tout ce qui lui semblait convenir à un tel dessein. Il devait, cela est évident, faire connaître le *Saint Georges* de Donatello et la *Tête de cire* du Musée de Lille, qui ont été pris comme types de la dame et du cavalier italiens de la Renaissance. Le *Saint Georges* sera placé en tête du volume; il en sera comme le gardien. Quant à la *Tête de cire,* nous devons sa reproduction aux procédés délicats de l'héliogravure.

Il fallait ensuite donner quelques portraits qui pussent servir de types au lecteur pour se figurer les personnages dont il est parlé dans le livre. Après avoir placé dans le texte même un trait rapide esquissé d'après une médaille d'Emilia Pia, et un portrait de Guidubaldo da Montefeltre, on a réuni dans une seconde planche héliotypique deux médailles de l'illustre graveur Pisanello et une de Sperandio. Le choix de ces médailles a été fait, comme a été fait le livre tout entier, dans l'intention de reconstituer pour l'imagination la société du xv^e siècle italien. Enfin pour la

décoration des pages on a choisi d'une part les vues qui pouvaient se rapporter au sujet du livre, d'autre part des ornements choisis dans les plus exquises productions de l'art de la Renaissance.

Pour ce qui est du temps auquel on s'est placé, il ne pouvait être autre que le xv^e siècle. La Nouvelle, il est vrai, se passe au xiv^e siècle; mais le narrateur y a mis tout l'esprit de son siècle, et c'est dans son siècle qu'il faut se transporter pour la bien comprendre.

Saint Georges, statue de Donatello, église de Orsammichele à Florence . . . . . I

Tête de page et cul-de-lampe, dont les éléments décoratifs sont empruntés aux stalles de chœur de l'église S. Pietro in Casinensi, à Pérouse. (Les dessins de ces stalles ont été attribués à Raphaël.) VII et XI

Vue de la ville d'Urbino. La vue est prise du sud-ouest. On suit la ligne des remparts construits par Frà Carnevale. Au centre, à droite de la porte de la ville, on aperçoit la partie postérieure du palais ducal. . . . . XV

La Casa Pigafetta, qui se trouve contrada della Luna à Vicence, et a été citée à la page XVI, comme type de l'architecture civile au xv^e siècle. . . . . XVII

Planche héliotypique, reproduisant trois médailles en bronze, conservées au cabinet de Florence. En regard de la page . . . . . XXVI

1° Une médaille de Pisanello, représentant Malatesta Novello. En légende : DVX · EQVITVM · PRAESTANS · MALATESTA NOVELLVS · CESENAE · DOMINVS. Au revers, un cavalier ayant mis pied à terre et embrassant un crucifix. En légende, la

signature habituelle de Pisanello : OPVS · PISANI · PICTORIS.

2° Une médaille de Pisanello, représentant Cicilia, fille de Francesco, premier marquis de Mantoue. En légende : CICILIA · VIRGO · FILIA · IOHANNIS · FRANCISCI · PRIMI · MARCHIONIS · MANTVE. C'est le revers de cette médaille qui nous a déterminé à en donner la reproduction, tant il nous a semblé être une poétique image de la Renaissance. Il représente une licorne fantastique couchée; debout auprès, on voit une jeune fille demi-nue et pensive; au-dessus un vague croissant de lune, tel que celui dont le poëte disait :

*Aut videt, aut vidisse putat per nubila lunam.*

En légende, dans le champ, on lit : OPVS · PISANI · PICTORIS · MCCCCXLVII.

3° Une médaille de Sperandio, graveur Mantouan. Elle représente Federigo da Montefeltre, en buste. La légende, d'un système d'abréviation irrégulier se traduit comme il suit : *(Médaille) du Divin Federigo duc d'Urbino, comte de Montefeltre et de Castel Durante, capitaine royal, général et gonfalonier invaincu de la Sainte Église romaine.* Au revers, Federigo à cheval, tenant le bâton du commandement. En légende : OPVS · SPERANDEI.

La tête de Guidubaldo da Montefeltre, duc d'Urbino, d'après un portrait de Giovanni Santi, que l'on voit au palais Colonna, à Rome. . . . . XXVII

Buste de Émilia Pia, d'après une médaille. . . . . XXXI

Une bataille d'après Titien. Le tableau, en fort mauvais état, se trouve dans la seconde des salles vénitiennes à la galerie des Ufizi à Florence. Il est

connu sous le nom de « *Bataille de Cadore* ». On sait que Titien était né à Cadore en Frioul. Il existe plusieurs dessins du même sujet de la main de Titien. . . . . XXXIX

Planche héliotypique, représentant la Tête de cire que possède le musée de Lille et que l'on attribue, gratuitement peut-être à Raphaël. Nous devons à l'obligeance de M. Braun l'habile photographe, la communication du cliché qui a permis à M. Dujardin d'obtenir cette délicate reproduction en regard de la page. . . . . XLVII

Vue des forteresses de San Leo et Maiuolo, appartenant aux Ducs d'Urbino . . . . . LVI

Frontispice, où l'on a fait figurer un fragment du tableau de Vittore Carpaccio qui représente « *quando la Madonna presenta Cristo piccolino a* » *Simeone* » (Vasari). Ce tableau, fait pour l'église de Saint-Job à Venise, se trouve aujourd'hui à l'Académie. On a détaché du bas du tableau un ange sonnant de la viole . . . . . I

Vue du Grand Canal à Venise. Sous le titre le Lion de S. Marc, emblème de la République vénitienne. 5

Le *Ponte di Rialto* à Venise . . . . . 7

Cloître de couvent, représentant idéalement celui du couvent de San Francesco. (C'est en réalité le cloître du couvent de Monreale en Sicile.). . . . . 11

La chambre de Giuletta. Pour la figurer on a pris la chambre que peignit Vittore Carpaccio dans la suite de tableaux qu'il composa sur l'histoire de sainte Ursule. (Académie des Beaux-Arts à Venise.) 46

Bière de marbre, qui passe à Vérone pour avoir

renfermé les restes de Giulietta et de Romeo. Une restauration a été récemment tentée. Elle ne nous paraît pas heureuse, et nous avons préféré faire voir l'aspect des ruines . . . . . 68

Vue des Arènes romaines de Vérone et d'une partie de la ville. . . . . 71

Une des portes de Vérone, dite *Porta Stuppa*, ou *del Palio*, œuvre de Michele Sammicheli, architecte Véronais . . . . . 105

IMPRIMÉ

PAR

CL. MOTTEROZ

A

PARIS

3 2044 020 609 707

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

3817313

CANCELLED

APR '73 H

CANCELLED

MAY '73 H

6102472

MAY 18 1973

WIDENER

FEB 16 1999

BOOK DUE

WIDENER

1999

CANCELLED